



HAL
open science

L'avenir d'un féodalisme incertain? Ruptures, paradigmes scientifiques et enjeux théoriques

Nicolas Perreaux

► To cite this version:

Nicolas Perreaux. L'avenir d'un féodalisme incertain? Ruptures, paradigmes scientifiques et enjeux théoriques. CRH. Solal Abélès et Blaise Dufal (dir.), Retour à l'horizon : historiographie du féodalisme, dans Atelier du CRH, n° 27, 2023, 27, 2023, 10.4000/acrh.28121 . halshs-04192024

HAL Id: halshs-04192024

<https://shs.hal.science/halshs-04192024>

Submitted on 31 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

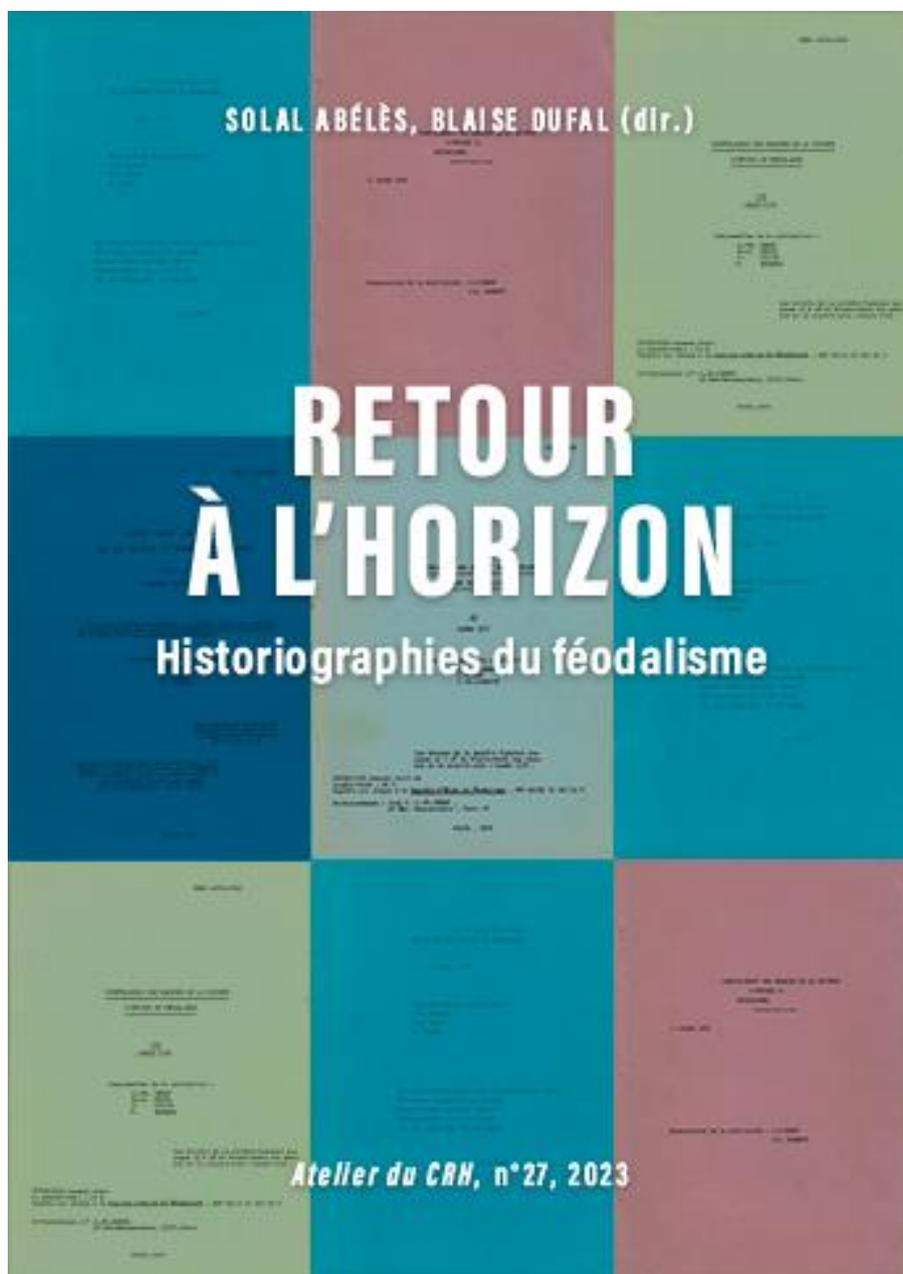


Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

L'avenir d'un féodalisme incertain ?

Ruptures, paradigmes scientifiques et enjeux théoriques

Nicolas Perreaux



Version d'auteur de l'article paru dans :

Solal Abélès et Blaise Dufal (dir.), *Retour à l'horizon : historiographie du féodalisme*, dans *Atelier du CRH*, n° 27, 2023 : <https://doi.org/10.4000/acrh.28121>

Résumé : À partir d'analyses à différentes échelles, combinant méthodes traditionnelles et numériques, l'article propose d'explorer le positionnement d'Alain Guerreau – auteur de nombreux ouvrages sur l'Europe médiévale et la méthode historique – au sein des études médiévales et du paradigme « féodaliste » en particulier. Il cherche tout d'abord à mieux cerner l'originalité de l'auteur, avant d'explorer la nature des concepts qu'il propose. Notre hypothèse est que cet ensemble constitue un nouveau paradigme historique, largement différent des approches antérieures, y compris celles liées au féodalisme historique. La dernière partie de l'essai est consacrée à l'étude des mécanismes de résistance liés à l'émergence de ces propositions, à partir de différentes théories issues de l'histoire et de la philosophie des sciences. Afin de construire puis d'appuyer sa démonstration, l'article propose en parallèle l'examen de différents corpus historiographiques, issus de différentes revues nationales et internationales, lemmatisés et explorés à l'aide d'outils relevant de la fouille de textes et de la stylométrie.

Mots-clés : historiographie ; féodalisme ; méthode historique ; histoire des concepts ; histoire des sciences ; histoire de l'Europe médiévale ; stylométrie, fouille de textes et méthodes numériques ; sémantique historique

Title: The future of an uncertain feudalism? Ruptures, scientific paradigms and theoretical issues

Abstract: Based on analyses at different scales, combining traditional and digital methods, the article proposes to explore the position of Alain Guerreau - author of numerous works on medieval Europe and the historical method - within medieval studies and the 'feudalist' paradigm in particular. It seeks first of all to better identify the originality of the author, before exploring the nature of the concepts he proposes. Our hypothesis is that this ensemble constitutes a new historical paradigm, largely different from previous approaches, including those related to historical feudalism. The last part of the essay is devoted to the study of the mechanisms of resistance linked to the emergence of these proposals, based on different theories from history and philosophy of science. In order to build and support its demonstration, the article proposes in parallel the examination of different historiographic corpora, taken from different national and international journals, lemmatized and explored with the help of tools from text mining and stylometry.

Key-Words: historiography; feudalism; historical method; history of concepts; history of science; history of medieval Europe; stylometry, text mining and digital methods; historical semantics

L'avenir d'un féodalisme incertain ?

Ruptures, paradigmes scientifiques et enjeux théoriques¹

*

Partie I. Une rupture scientifique

I.1. Cohérence et spécificité de l'Europe médiévale

Une vision dynamique de l'histoire

À la recherche de l'altérité médiévale

La « double fracture conceptuelle »

I.2. Réflexions sur la méthode historique

La méthode des ciseaux et de la colle

Un impératif : la création d'une boîte à outils pour médiévistes

I.3. Vers une nouvelle heuristique

Les statistiques exploratoires

La mesure, en particulier spatiale et archéologique

La sémantique historique

Partie II. Un nouvel équilibre entre empirisme et abstraction

II.1. *Begriffsverliebtheit*

Combattre le refus de l'abstraction

Sur la nature des concepts historiques

II.2. *Dominium, ecclesia, caritas* : une série de concepts originaux

Genèse et développement du *dominium* historiographique

La formation du *dominium* chez Alain Guerreau

Un processus mixte, entre émique et étique

¹ Cet article ne serait pas le même sans les lectures, conseils et interventions amicales et attentives de Jérôme Baschet, Eliana Magnani, Didier Méhu, Joseph Morsel, Michel Lauwers, Alain Rauwel, Nicolas Ruffini-Ronzani et Evgeniya Shelina. Nous les en remercions vivement, ainsi qu'Alain Guerreau, qui a bien voulu commenter le texte à différents stades de sa rédaction. La première partie de ce texte a en outre été discutée lors de la « Pépinière » dirigée par Joseph Morsel. Ces quatre séances ont fait l'objet de compte rendus détaillés de la part de masterants de l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne (Michael Kister, Pierre Lebec, Priscilla Orioux, Bénédicte Tuza), dont les remarques furent souvent éclairantes.

Partie III. Mécanismes de résistance et implications de la rupture paradigmatique

III.1. Par-delà les malentendus

Un regard vers l'épistémologie des sciences

Face aux apories, (ré)intégrer les anomalies scientifiques

Conséquences : des tensions scientifiques et académiques

III.2. Pour un autre féodalisme

Origine et évolution du concept

Le féodalisme de Marx et son héritage

Fief, féodalité et féodalisme(s) : un ou plusieurs paradigmes ?



« Pourtant il n'est pas de croyance ou de coutume, si bizarre, choquante, ou même révoltante qu'elle paraisse, à laquelle, replacée dans son contexte, un raisonnement bien conduit ne trouverait pas d'explication. »

Claude Lévi-Strauss, *Nous sommes tous cannibales*,
« Montaigne et l'Amérique (1992) », 2013, p. 149.

Il y a tout juste vingt ans, dans le titre d'un ouvrage qui fit grand bruit en médiévistique, Alain Guerreau évoquait ce qu'il nommait « l'avenir d'un passé incertain »². À travers cet oxymore, qui passe par la sémantique de Reinhart Koselleck, l'auteur proposait le réexamen de certains fondamentaux souvent inquestionnés de nos disciplines³. L'ouvrage se concentrait en particulier sur deux problèmes : 1) Pourquoi et comment analyser la cohérence de la société européenne, du V^e au XVII^e siècle, en la saisissant simultanément comme structure sociale et comme dynamique historique⁴ ? 2) Pourquoi et comment rénover les structures professionnelles et l'enseignement de l'histoire médiévale, afin d'y parvenir ? Ancré dans une perspective critique, le titre faisait écho au précédent livre d'analyse théorique de l'auteur, *Le féodalisme. Un horizon théorique*, paru là aussi vingt ans plus tôt⁵. Les réactions à ces deux ouvrages, oscillant entre enthousiasme, invisibilisation et hostilité franche, réactions d'ailleurs très variables chronologiquement, montrent à quel point ces deux textes apparaissaient comme originaux voire dérangeants dans le paysage de la médiévistique. Par bien des aspects, les théories et concepts d'Alain Guerreau ont longtemps été, et restent parfois encore, en décalage par rapport aux paradigmes historiographiques dominants. Néanmoins, depuis le tournant du XXI^e siècle, on observe d'importantes évolutions qui confirment et parfois complètent les perspectives dessinées par l'auteur – bien qu'elles cohabitent encore avec des tendances

² Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2001.

³ Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'Écoles des hautes études en sciences sociales, 2016 (première édition en 1990 ; traduction de *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Francfort, 1979).

⁴ Par « structure sociale », nous entendons un ensemble de relations et de représentations cohérent ; par « dynamique historique », une transformation et une reproduction orientée.

⁵ Alain Guerreau, *Le féodalisme, un horizon théorique*, Paris, Le Sycomore, 1980.

contradictoires, soit anciennes, soit nouvelles. Comment expliquer cette tension et cette appropriation à la fois lente et inégale des idées de l'auteur ? Peut-on les restituer dans un contexte plus large, articulé à la fois aux historiens antérieurs, contemporains et successeurs, tout en analysant les causes scientifiques, académiques et sociologiques qui ont freiné leur adoption ?

Pour écarter la thèse de l'inconnaissance, il faut d'emblée signaler que la réception matérielle des textes d'Alain Guerreau est indiscutable : outre six livres, l'auteur a publié plus de deux cents articles, notes et comptes rendus, souvent dans des ouvrages collectifs ou des revues prestigieuses, depuis les *Annales* jusqu'au *Journal des savants*⁶. La connaissance de ces propositions par les médiévistes et plus largement par les historiens semble donc indiscutable⁷. À ce titre, la diffusion du *Féodalisme, un horizon théorique* est assez éclairante : les copies se sont écoulées rapidement et l'ouvrage aurait sans doute continué à se vendre à un rythme soutenu si l'éditeur n'avait pas fait faillite rapidement⁸.

Pour autant, une expérience même superficielle de l'historiographie montre que les hypothèses centrales de l'auteur, en particulier sur la nature du système de l'Europe médiévale, ont rarement fait l'objet d'une discussion organisée, générant plutôt une *forme de malaise* dans la profession⁹. Nous souhaitons ainsi partir de cette observation élémentaire : il existe un décalage entre la diffusion concrète des textes d'Alain Guerreau, d'une part, et leur appropriation inégale, d'autre part, au vu des propositions parfois radicalement originales qu'ils contiennent¹⁰. Notre hypothèse est que cette situation génère une forme de paradoxe historiographique, dont les racines s'étendent en amont de l'auteur et se développent après lui. L'objectif de cet article est d'éclairer une partie des mécanismes scientifiques et académiques de ce paradoxe.

⁶ Par ordre chronologique : Alain Guerreau et Anita Guerreau-Jalabert, *L'Irak, développement et contradictions*, Paris, Le Sycomore, 1978 ; Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit. ; Alain Guerreau et Yves Guy, *Les cagots du Béarn [...]*, op.cit. ; Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit. ; Id., *Statistique pour historiens*, Paris, Éditions en ligne de l'École nationale des chartes, 2004 ; Id., *Saint-Philibert de Tournus : la société, les moines, l'abbatiale*, Paris, Association pour l'inscription de l'abbaye Saint-Philibert de Tournus, 2019. Il faut ajouter à cela le long texte inédit de *La fin du comte. Le système des représentations de l'Europe féodale*, rédigé en plusieurs strates entre les années 1970 et 1990.

⁷ Voir par exemple les longs comptes rendus donnés de *L'avenir d'un passé incertain* : Thomas Lepeltier, dans *Sciences Humaines*, vol. 121, novembre 2001 ; Pierre Savy, dans *Labyrinthe : atelier interdisciplinaire*, vol. 12, 2002, p. 119-123 ; Gérard Chouquer, dans *Études rurales*, vol. 161-162, 2002, p. 161-162 ; Aurell Jaume, dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, vol. 45-180, 2002, p. 375-377 ; Jean-Claude Hocquet, dans *Revue Historique*, vol. 304, janvier/mars 2002, p. 139-145 ; Carlos Astarita, « Las tesis de Alain Guerreau », *Edad Media. Revista de Historia*, vol. 6, 2003-2004, p. 183-207 ; Nicolas Offenstadt, dans *Genèses*, 2005, p. 166-167 ; William Guéraiche, *Péninsule*, vol 42-43, 2001, p. 205-207. Voir en outre l'essai de Charles West (traduction par Alban Gautier), « Quelle place pour l'*ecclesia* dans l'Europe médiévale », *Médiévales. Langues, Textes, Histoire*, vol. 74, 2018, p. 165-178 ; ainsi que Dominique Iogna-Prat, « La sortie du gué ? Retour sur l'histoire du Moyen Âge en France (1998-2008) », dans Eliana Magnani (dir.), *Le Moyen Âge vu d'ailleurs : voix croisées d'Amérique latine et d'Europe*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2010, p. 175-186, qui revient page 177 sur la perception du livre par les médiévistes.

⁸ Voir l'entretien d'Alain Guerreau dans le présent volume, réalisé par Solal Abélès et Blaise Dufal. L'ouvrage *Le féodalisme*, op.cit., s'est en effet vendu à 5 000 exemplaires en moins de deux ans, avant son l'éditeur, Le Sycomore, ne cesse son activité. Il est probable que ces ventes, relativement élevées pour un titre de théorie critique, eut été beaucoup plus importantes si ça n'avait pas été le cas.

⁹ Il ne s'agit donc pas de dire qu'Alain Guerreau n'a pas été lu : une rapide exploration de l'historiographie des trente dernières années montre tout l'inverse. Notre hypothèse est plutôt qu'il n'a pas été *globalement accepté* : autrement dit, qu'au-delà des références bibliographiques en notes de bas de page (qui se concentrent, en outre, sur quelques travaux particuliers), toutes les conséquences de ses propositions théoriques n'ont pas été tirées.

¹⁰ Le problème n'était pas seulement, bien entendu, le rejet des hypothèses, mais l'absence de discussion sur celle-ci.

Des tensions similaires traversent en effet de part en part les disciplines intellectuelles, certes rarement, mais toujours avec force. Aussi bien en sciences de la nature qu'en SHS, en histoire qu'en linguistique, en sociologie qu'en philosophie, voire même en anthropologie, les approches globales ont souvent généré des antagonismes, qui se manifestent sous diverses formes, entre oppositions scientifiques et querelles académiques¹¹. Aborder la complexité, tout en saisissant le rôle de cette dernière dans la cohérence d'une société n'est certes pas chose aisée. Dans le cas d'Alain Guerreau, ce n'est pas seulement le degré d'abstraction des théories qui constituent un frein à leur applicabilité, bien que cet aspect soit essentiel – nous y reviendrons –, mais aussi et surtout notre capacité à traiter les objets et documents médiévaux dans ces cadres interprétatifs larges, qui plus est originaux. Notre hypothèse est que le *paradigme* proposé par Alain et Anita Guerreau-Jalabert n'est pas un *retour à l'horizon*, mais une rupture, qui nécessite à la fois l'abandon d'une part conséquente des autres théories de la médiévistique, mais aussi l'adoption de méthodes plus ou moins nouvelles, combinant analyses numériques et approches structurales¹². Avant d'aborder ce point, il s'agit toutefois de montrer en quoi ces propositions constituent effectivement un paradigme inédit, se distinguant des solutions théoriques antérieures. Une telle approche nécessite de remettre en contexte certaines propositions clés de l'auteur, en observant comment elles s'insèrent dans l'historiographie¹³. Il s'agit donc tout d'abord de présenter certaines hypothèses originales et méthodes récurrentes de l'auteur, puis d'examiner dans quelle mesure ces propositions représentent une rupture théorique et méthodologique (parties I et II). Dans une troisième partie, l'article propose d'étudier certains des mécanismes qui freinent aujourd'hui encore les tentatives d'analyses systémiques de l'Europe médiévale et les perspectives potentielles pour les dépasser.

Afin de mener à bien cette analyse, nous nous sommes appuyés non seulement sur la lecture des textes d'Alain Guerreau, mais aussi sur quatre corpus textuels formalisés et lemmatisés pour l'occasion : a) le premier contient l'ensemble des livres, articles et notes de l'auteur, à l'exclusion des comptes rendus d'ouvrage¹⁴ ; b) le second intègre les articles des *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public* (SHMESP), pour la période 1970-2007 ; c) le troisième retient les articles issus de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, en particulier pour la période 1970-2015, hors comptes rendus ; d) le dernier compte l'ensemble des articles de la revue des *Annales*, principalement entre 1970 et 2019, là encore sauf les comptes rendus¹⁵. Aux approches fines de l'œuvre de

¹¹ Il convient en effet de séparer les dimensions scientifiques et académiques, pour mieux les articuler.

¹² « Je suis par ailleurs très défavorable à la notion de retour. Je n'ai pas envie de retourner où que ce soit : d'ailleurs on ne retourne pas en arrière, jamais. Le temps est irréversible. Donc la question est de savoir ce qu'il faut faire. », dans Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert. Pour une approche rationnelle de l'Europe médiévale : entretien avec Alain Guerreau », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre – BUCEMA*, vol. 25.1, 2021, <https://journals.openedition.org/cem/18223>

¹³ Pour des raisons tant maritales que scientifiques, les théories d'Alain Guerreau forment un corpus avec celles proposées par Anita Guerreau-Jalabert. Les deux auteurs ont en effet travaillé de concert pendant toutes ces décennies, améliorant conjointement un ensemble d'hypothèses cohérentes.

¹⁴ L'ouvrage *L'Irak, développement et contradiction*, qui n'est pas numérisé à notre connaissance, n'a malheureusement pas pu être intégré au corpus.

¹⁵ Ces quatre corpus réunissent respectivement 2,2 millions (Alain Guerreau), 5,9 (SHMESP), 17,7 millions (*Annales*, à partir de 1970) et 10 millions de mots (BEC, à partir de 1970). Les fichiers ont été obtenus via le site Persée, qui ne permet toutefois pas de télécharger les documents en lots. Pour contourner cette limitation, les articles ont été moissonnés à l'aide de robots (*crawler*), développés pour l'occasion. Ils ont ensuite été convertis en fichiers TXT via les fonctions XPDF. Enfin, à l'aide de scripts conçus pour l'opération, les textes ont été lemmatisés grâce aux paramètres pour le français contemporain donnés par l'outil de Machine Learning Spacy, puis réassemblés avec leurs métadonnées, pour être exploitables sous TXM et CQP – deux logiciels d'analyses textuelles.

Le plan factoriel fait ainsi ressortir deux éléments principaux : d'une part, sur l'axe 1 de l'AFC, l'opposition entre la BEC et les *Annales*, avec au milieu les textes de la SHMESP ; d'autre part, sur l'axe 2, une opposition entre les *Annales* et les textes d'Alain Guerreau, qui sont certes aussi à gauche sur l'axe 1, mais en opposition. Autrement dit, on retrouve là non seulement une structuration historiographique connue (« l'École des Annales » vs. « les Méthodiques »), mais on note surtout la singularité très forte d'Alain Guerreau, dont le lexique le démarque nettement de tout le reste¹⁷. Cette forte originalité constitue le point de départ de notre enquête : nous nous proposons d'explorer progressivement ce qui la fonde, avant de revenir ultérieurement à cette analyse globale.

¹⁷ Plusieurs réserves pourraient être évoquées : le fait que les *Annales*, tout comme la BEC dans une certaine mesure, ne contiennent pas uniquement des textes de médiévistes ; le fait que l'on compare un corpus d'auteur (Alain Guerreau) à des corpus composés par toute une génération de chercheurs. Ces biais ne doivent toutefois pas être surestimés : d'une part, la BEC est un corpus de médiéviste (comme celui d'Alain Guerreau), mais Alain Guerreau a lui-même composé de très nombreux textes historiographiques – qui sont d'une certaine façon des analyses d'histoire contemporaine. D'autre part, Alain Guerreau est le médiéviste ayant le plus contribué aux *Annales* (toute période d'édition confondue) : autrement dit, il est certes un auteur particulier, mais il publie massivement sa production dans cette revue, incluse dans l'analyse. Or, comme nous l'avons vu, sa production se singularise malgré tout de ladite revue.

Partie I. Une rupture scientifique

I.1. Cohérence et spécificité de l'Europe médiévale

Une vision dynamique de l'histoire

Dans quelle mesure et sur quels points Alain Guerreau se distingue-t-il de l'historiographie ? L'une des premières originalités de l'auteur réside selon nous dans la radicalité des ruptures qu'il place entre l'Europe médiévale et nous, mais aussi entre l'Antiquité gréco-romaine et l'Europe médiévale. S'il existe selon lui une indéniable « succession », « entre la société contemporaine et la société médiévale », ce lien est doublé d'« un rapport de rupture en grande partie dénié » (par les historiens), « marqué du sceau d'une ambiguïté structurelle »¹⁸. Ces ruptures sociales, donc productives, intellectuelles et institutionnelles, impliquent selon Alain Guerreau de considérer la société médiévale comme une « altérité ». Autrement dit, comme un système possédant une rationalité propre, fondamentalement différente de la nôtre¹⁹. Un tel énoncé n'est certes pas totalement inédit en sciences sociales : on le retrouve chez des historiens majeurs comme Jean-Pierre Vernant ou Jacques Le Goff²⁰, mais aussi plus largement en anthropologie, quoi qu'à des degrés variables²¹. Chez Alain Guerreau, la mise en lumière des ruptures systémiques implique toutefois des changements méthodologiques et abstraits plus profonds que chez la plupart des auteurs, avec en particulier un recourt à des concepts originaux, à la sémantique historique et à l'analyse structurale – car la variabilité des systèmes sociaux, leur « altérité », est perçue comme radicale et ne peut donc être abordée « naïvement »²². Puisque la société médiévale est différente de la nôtre, il convient en effet, toujours selon l'auteur, de l'aborder à l'aide d'outils intellectuels et de techniques permettant d'évacuer autant que possible le prétendu « sens commun », les

¹⁸ Alain Guerreau, *La fin du comte [...]*, p. 5 (Introduction).

¹⁹ « Ce qui m'intéresse, c'est de faire apparaître au contraire les éléments au travers desquels on peut saisir ou commencer saisir ce qu'il me semble nécessaire d'appeler l'altérité médiévale, c'est dire l'ensemble des traits qui font que cette civilisation médiévale était une civilisation tout fait originale, la fois complètement différente de la nôtre et de celle de l'antiquité classique, dont elle se distinguait radicalement. », dans Alain Guerreau, « Rencontre avec Alain Guerreau. Un chercheur face à l'histoire en crise », *Histoire médiévale*, n° 23, 2001, p. 58-59, ici p. 59. De même dans Id., « La signification des lieux dans l'Occident médiéval » (2022, disponible sur HAL-SHS, publié en italien sous le titre « Il significato dei luoghi nell'Occidente medioevale : struttura e dinamica di uno 'spazio' specifico », dans Enrico Castelnuovo et Giuseppe Sergi (dir.), *Arti e storia nel Medioevo, tome 1 : Tempi, spazi, istituzioni*, Torino, Einaudi, 2002, p. 201-239), où l'auteur évoque de la même façon « l'altérité radicale de la civilisation médiévale » ; encore dans « *Vinea* » (dans Monique Goulet et Michel Parisse (dir.), *Les historiens et le latin médiéval*, Paris, 2001, p. 67-73), où il parle d'« hypothèse fondamentale ». Au sein des textes de l'auteur, le terme d'altérité apparaît pour la première fois en 1988, dans *Les cagots du Béarn*, op.cit., mais plutôt dans le sens de rapport à l'autre, au sein des différentes couches sociales qui constituent l'Europe médiévale. C'est donc principalement à partir des années 2000 que le concept est utilisé de manière abstraite, avec 16 occurrences au total pour cette période. Voir aussi la note Id., « Georges Duby a su pénétrer l'altérité du Moyen-Âge », *Sciences humaines*, vol. 175, 2006, p. 63.

²⁰ Jean-Pierre Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs : études de psychologie historique*, Paris, F. Maspero, 1965 ; Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964.

²¹ Avec en particulier deux limitations : les anthropologues considèrent généralement qu'il existe des invariants humains. Ceux-ci seraient certes en nombre très limités (par ex. le tabou de l'inceste, chez Claude Lévi-Strauss, ou le couple intérieurité/extériorité chez Philippe Descola), mais resteraient néanmoins présents dans toutes les sociétés humaines. D'autre part, cette hypothèse de l'altérité relative est mieux acceptée par cette discipline qui se charge traditionnellement des sociétés « hors du temps », que pour les sociétés de l'ancienne Europe.

²² Par « naïvement », nous entendons ici de façon spontanée, irréfléchie.

« prénotions » et les méta-concepts centraux propres au système capitaliste, qui ne peuvent qu'obscurcir notre compréhension des sociétés antérieures/extérieures :

« *L'un des aspects fondamentaux du travail scientifique, en sciences sociales spécialement, est de détruire les évidences du sens commun, et l'analyse linguistique joue un rôle décisif à cet égard. [...] . La lutte contre le sens commun est, pour l'historien un travail difficile, qui exige autant d'imagination que d'opiniâtreté.* » (1980)²³

Cette perspective, qu'il adopte d'une certaine façon dès sa rencontre avec les édifices médiévaux²⁴, fut probablement renforcée par sa fréquentation du séminaire de Jacques Le Goff à partir de 1968²⁵, mais encore par sa formation en anthropologie auprès de Maurice Godelier et Isaac Chiva, et enfin par son expérience ethnologique de terrain avec Anita Guerreau-Jalabert en Irak²⁶. Elle est par ailleurs liée à une conception originale des transformations historiques. Alain Guerreau aborde l'histoire sous un angle dynamique, à travers les évolutions mais aussi les ruptures, beaucoup plus que par les continuités et les régularités²⁷. Cette caractéristique de l'auteur est directement observable dans son écriture, à travers ses usages lexicaux. Alain Guerreau emploie en effet beaucoup plus volontiers que ses homologues médiévistes des termes comme « révolution », « rupture », « mouvement », « transformation », « progrès », « développement », ainsi que le couple « dynamique-statique », délaissant par ailleurs la « continuité » (fig. 2)²⁸. Cette vision dynamique des temporalités socio-historiques

²³ Dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 135 et p. 150. L'expression « sens commun », empruntée à Pierre Bourdieu, apparaît dans les écrits d'Alain Guerreau dès 1975 : « Il est donc bien clair qu'il faut se défier du sens commun qui pourrait laisser croire qu'il s'agit là d'un bâtiment [*les archives*] et d'un service [*d'archive*] où s'engrangent avec régularité tous les documents nécessaires au travail du chercheur. », dans Alain Guerreau, « Le ruraliste français et les archives. À propos du *Manuel d'archivistique* », *Études rurales*, n° 60, 1975, p. 89-109, ici p. 90. Dans *Le féodalisme [...]*, op.cit., Alain Guerreau évoque sa « mise en pièce », sa « naïveté » et la lutte qui doit en découler. Elle apparaît de façon récurrente à partir de cette date, avec 64 occurrences dans le corpus réuni. L'usage de l'expression s'accélère par ailleurs sensiblement chez l'auteur au tournant du XXI^e siècle, en particulier dans « Le concept de féodalisme : genèse, évolution et signification actuelle » (paru en espagnol sous le titre « El concepto de feudalismo : génesis, evolución y significación actual », dans Carlos Estepa, Domingo Placido et Juan Trias (dir.), *Transiciones en la antigüedad y feudalismo*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1998, p. 91-116), « Féodalité » (dans Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Dictionnaire raisonné du Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1999, p. 387-406), « Les structures de base de la chasse médiévale » (dans Agostino Paravicini-Bagliani et Baudouin Van den Abeele (dir.), *La chasse au Moyen Âge : société, traités, symboles*, Firenze, SISMEL, 2000, p. 203-219) et *L'avenir d'un passé incertain* (op.cit., 2001). Parmi ses cooccurrents significatifs dans l'ensemble du corpus, on relève les lemmes « notion », « croire », « ordinaire », « représentation » - qui indiquent que le « sens commun » relève bien de l'idéologie et de la croyance pour l'auteur.

²⁴ « J'ai donc entrepris d'étudier le Moyen Âge pour comprendre ce qu'étaient ces bâtiments, sur lesquels rien de rationnel n'avait été écrit. », dans Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », op.cit.

²⁵ Voir l'entretien d'Alain Guerreau par Solal Abélès et Blaise Dufal, dans le présent volume.

²⁶ Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », op.cit.

²⁷ Une rapide enquête dans la base de données bibliographiques *Regesta Imperii* montre que la médiévistique francophone utilise plus fréquemment le terme « continuité » que « rupture » dans ses titres d'articles/d'ouvrages (301 occurrences vs. 246 – soit un ratio de 1,22). C'est aussi le cas dans les travaux des médiévistes, par exemple dans le corpus de la SHMESP, où l'on trouve 274 mentions du lemme « continuité » contre 216 de « rupture » (ratio de 1,27) - contre respectivement 61 et 137 occurrences chez Alain Guerreau (ratio de 0,44). On rappellera, par exemple, qu'une série d'entretiens donnés par Georges Duby s'intitule *L'histoire continue* (Paris, Odile Jacob, 1991). Cette observation est d'autant plus surprenante que le changement est supposément la dimension privilégiée de l'histoire.

²⁸ Voir la note précédente. Sur l'approche « dynamique » de l'auteur, nous renvoyons à Alain Guerreau, « Les *Annales* et le problème de la dynamique du système féodal », *Rivista di Storia della Storiografia Moderna*, vol. II-

s'accompagne chez l'auteur d'un moindre intérêt pour le temps dit « factuel » en tant que modèle interprétatif/explicatif, pourtant très employé par les médiévistes (avec une utilisation massive des termes « mois », « date », « année », « décennie », « jour », « époque », « siècle », etc.)²⁹. La notion de « développement inégal », placée au cœur de l'ouvrage *Les cagots du Béarn*³⁰, peut aussi être comprise comme une manifestation de cette approche, si l'on peut dire, « transformative » de l'histoire – autrement dit de l'histoire comme *processus*. Elle se conjugue, encore une fois, avec la mise en lumière de ruptures, elles-mêmes liées à la notion de « seuils » (un autre terme d'ailleurs très présent chez l'auteur), à partir desquels se produisent des basculements systémiques³¹.

14, 1993, p. 195-205. L'idée de l'auteur est en effet de saisir simultanément le fonctionnement structural et les transformations de l'Europe médiévale, autrement dit la « forme » et le « mouvement » d'une société. C'est dans cette perspective qu'il faut sans doute comprendre l'engouement de l'auteur pour le concept d'encellulement proposé par Robert Fossier : Alain Guerreau, « Un tournant de l'historiographie médiévale », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 41:5, 1986, p. 1167-1176.

²⁹ Dans ses travaux érudits, Alain Guerreau emploie évidemment lui aussi ces repères. Cependant, ils ne constituent pas l'*ultima ratio*, si l'on peut dire, de son analyse historique. Toute la question est évidemment de savoir quel sens donner à l'analyse chronologie *stricto sensu* : la mise en ordre ne peut remplacer l'analyse, encore moins une analyse sémantique.

³⁰ Dans celui-ci, Alain Guerreau et Yves Guy explorent en effet la sémantique d'une catégorie sociale médiévale, les « cagots », en usage notamment dans les documents du sud-ouest de l'actuelle France aux XII^e-XVIII^e siècles. Ils démontrent que ce groupe humain est victime d'un rejet systémique, principalement à cause de sa faible intégration, notamment spatiale. Pour expliquer ce contraste social, comme pour analyser la variabilité des situations chrono-géographiques dans l'Europe médiévale – dont le Béarn est un exemple très net –, Alain Guerreau emploie alors le concept de « développement inégal », que l'on retrouve dans l'analyse marxiste, depuis Samir Amin à Georg Lukacs.

³¹ Le lemme « seuil » apparaît 94 fois dans le corpus Alain Guerreau réuni, contre respectivement 97 et 60 mentions dans la SHMESP/la BEC. Or, encore une fois, le corpus Alain Guerreau contient 2,2 millions de mots, celui de la SHMESP 5,9 millions et celui de la BEC (à partir de 1970) 10 millions. La surreprésentation du terme est donc très nette chez Alain Guerreau. Les mentions de l'éditeur homonyme ont bien entendu été retirées des décomptes.

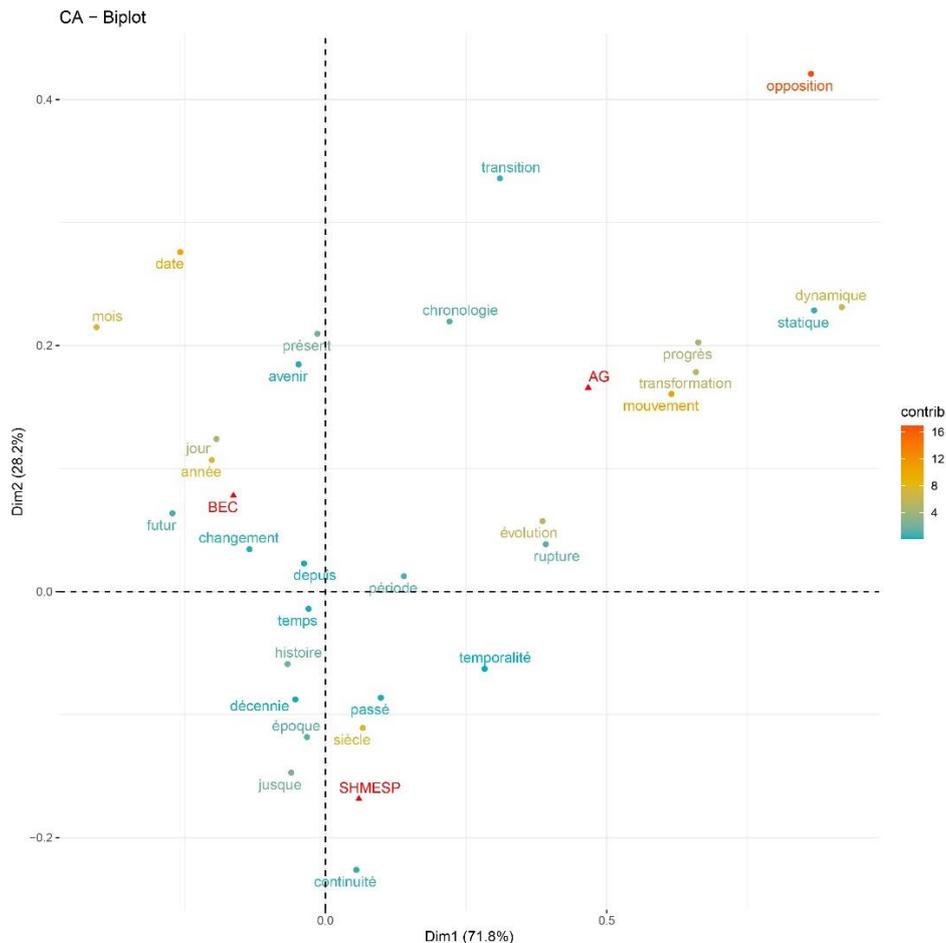


Fig. 2 : Analyse factorielle de la fréquence des termes relatifs au temps et à la dynamique historique, dans trois corpus (Alain Guerreau, BEC à partir de 1970, SHMESP). Sur l'axe 1, on constate l'opposition très forte entre, d'une part, les termes relatifs au temps « factuel » (à gauche) et d'autre part, ceux relatifs au temps abstrait et aux transformations sociales (à droite). L'échelle colorée (Contrib) correspond à la « contribution » de chaque terme à l'ordonnement de l'AFC.

À la recherche de l'altérité médiévale

Cette approche diffère sensiblement des pratiques courantes en histoire médiévale. En particulier, l'hypothèse d'une rupture radicale entre l'Europe médiévale et nous n'est pas la mieux partagée chez les médiévistes. Elle fait aujourd'hui encore l'objet d'une forme de rejet, le plus souvent par la bande : les notions et pratiques médiévales renverraient certes à une pensée et une organisation différentes de la nôtre, mais resteraient néanmoins presque immédiatement compréhensibles et traduisibles, à cause de liens « généalogiques » entre les deux systèmes³². La rareté des occurrences du terme « altérité » chez les médiévistes peut par

³² Autrement dit : parce que le capitalisme est issu de la dislocation du système de l'Europe médiévale, des passages (de concepts, de pratiques, etc.) directs se seraient opérés entre eux. Contre cette hypothèse, qui s'appuie parfois sur la présence de termes voisins dans les deux systèmes (e.g. *labor* vs *labeur* ; *reformatio* vs *réforme* ; *paternitas* vs *paternité*, etc.), il convient de rappeler que l'homophonie ou une racine partagée n'implique en rien une sémantique commune.

exemple être envisagé comme une manifestation de cette hypothèse implicite : le mot apparaît au rang 757 de la liste des lemmes du corpus Alain Guerreau³³, mais seulement au rang 5 380 du corpus SHMESP³⁴, et enfin au rang 37 177 du corpus BEC³⁵. Dans les *Annales* même, le terme est essentiellement employé par des anthropologues, des philosophes, mais aussi des historiens marqués par l'anthropologie et la philosophie³⁶. Le refus généralisé de reconnaître une logique globale à l'Europe médiévale³⁷, lié à la fois aux découpages universitaires (qui limitent le « Moyen Âge » aux V^e-XV^e siècles, essentiellement sur des critères formels ou événementiels), mais aussi plus généralement le rejet de tout effort d'abstraction, participe bien entendu fortement à cette récusation de l'altérité médiévale – qui ne peut exister sans la reconnaissance de la « cohérence globale », de la « logique dominante », et *in fine* de la spécificité de cette société³⁸.

Une autre manifestation de cette hypothèse que nous proposons de nommer « continuiste », aboutissant indirectement au rejet de l'altérité, est la pratique récurrente des traductions de documents médiévaux, plutôt valorisées académiquement, souvent réalisées dans le cadre d'éditions critiques. Cette activité connaît d'ailleurs une accélération depuis 1950, là encore d'après nos enquêtes dans la base bibliographique *Regesta Imperii*³⁹. Alain Guerreau

³³ Le rang numéro 1 correspond au lemme le plus employé dans le corpus. Les lemmes qui apparaissent avec une fréquence identique (par exemple : « cependant » et « royaume ») sont évidemment classés au même rang (en l'occurrence 240).

³⁴ Où le terme est introduit en 1989 par Jacques Berlioz et Anita Guerreau-Jalabert, mais en référence à Jacques Le Goff, afin de qualifier l'opposition entre « culture folklorique » et « culture ecclésiastique » : « C'est J. Le Goff qui remarqua et définit le premier cette *altérité* [nous soulignons], à la fin des années soixante. », dans Jacques Berlioz, Jacques Le Goff et Anita Guerreau-Jalabert, « Anthropologie et histoire », dans *L'histoire médiévale en France, bilan et perspectives*, Paris, Seuil, 1989, p. 269-304, ici p. 283. En dehors des mentions employées par Anita Guerreau-Jalabert en 1994, qui répondent à l'hypothèse de Le Goff, toutes les autres occurrences du corpus renvoient au sens des contrastes d'identités au sein d'un même système. Aucun ne renvoie donc à l'idée d'une altérité médiévale.

³⁵ Avec seulement 9 occurrences du terme dans l'ensemble du corpus, toujours dans un sens linguistique et éditorial.

³⁶ Dans les *Annales*, la première occurrence du terme (1965) se trouve dans un article Jean-François Lyotard sur Claude Lévi-Strauss : « À propos de Lévi-Strauss : les Indiens ne cueillent pas les fleurs », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 20^e année, vol. 1, 1965, p. 62-83, ici p. 68. Elle revient en 1969 sous la plume d'Edgar Morin (« Culture adolescente et révolte étudiante », 24^e année, vol. 3, 1969, p. 765-776), Michel de Certeau en 1970 (« Ce que Freud fait de l'histoire. À propos de *Une névrose démoniaque au XVII^e siècle* », 25^e année, vol. 3, 1970, p. 654-667), Julia Kristeva cette même année (« La mutation sémiotique », 25^e année, vol. 6, 1970, p. 1497-1522), ou encore Raymond Aron en 1971 (« Comment l'historien écrit l'épistémologie : à propos du livre de Paul Veyne », 26^e année, vol. 6, 1971, p. 1319-1354). L'arrivée du terme dans la revue par le biais de Lévi-Strauss n'est probablement pas anodine, même si sa signification est en partie différente de celle retrouvée plus tard chez Alain Guerreau – en particulier parce qu'il s'articule avec le thème de « l'identité ».

³⁷ Alain Guerreau, « À la recherche de la cohérence globale et de la logique dominante de l'Europe féodale », dans Natalie Fryde, Pierre Monnet, Otto Gerhard Oexle (dir.), *Die Gegenwart des Feudalismus. Présence du féodalisme et présent de la féodalité. The Presence of Feudalism, Göttingen*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2002, p. 195-210 ; Id., « Réflexions sur l'historiographie clunisienne. Biais, apories, concepts », dans Didier Méhu (dir.), *Cluny après Cluny. Constructions, reconstructions, commémorations, 1790-2010*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 247-294.

³⁸ L'idée de « cohérence globale » est particulièrement présente dans Alain Guerreau, « À la recherche de la cohérence globale [...] », *op.cit.* (2002). Le syntagme apparaît toutefois en premier lieu en 1982, dans Id., « Ethnologie à Minot : structure et inversion », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, vol. 37:2, 1982, p. 344-352 (il s'agit d'un essai autour des enquêtes réalisées sous la direction de Claude Lévi-Strauss par Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud, Yvonne Verdier et Françoise Zonabend, dans cette commune de Côte-d'Or) où l'auteur évoque « l'hypothèse de cohérence globale sous-jacente dans tout le structuralisme. », p. 347. Il est ensuite repris dans Id., *La fin du comte [...]*, *op.cit.*, ou encore dans Id., « Le concept de féodalisme [...] », *op.cit.*, en 1998.

³⁹ Cette pratique repose souvent sur l'argument de traductions destinées aux étudiants – mais cette analyse se heurte à la quantité des traductions réalisées. Dans la base bibliographique *Regesta Imperii*, 1 681 titres contiennent le terme « traduction » (en français et en anglais), 1 462 pour « *übersetzung* », 987 pour « *traducción* » et 929 pour

dénonce quant à lui régulièrement cette approche continuiste, principalement sous-tendue selon lui par deux illusions : d'une part, l'héritage culturel médiéval est visible partout autour de nous, sous la forme de bâtiments et d'objets, mais aussi d'archives et donc de mots – cette coprésence entraînant une forme de fausse familiarité⁴⁰ ; d'autre part, l'idée qu'il existerait dans toutes les sociétés humaines certaines constantes, liées à des universaux anthropologiques, a minima « civilisationnels »⁴¹. Enfin, le rejet de la rupture est renforcé par une forme de défaitisme : il serait en effet impossible de se passer des catégories contemporaines pour décrire les sociétés du passé. En définitive, le refus de la rupture entraîne plus ou moins directement le refus de l'altérité et donc une pratique historique qu'Alain Guerreau qualifie volontiers d'« anachronique »⁴² :

« *Pourquoi donc les historiens continuent-ils à opérer ces distinctions anachroniques et fallacieuses — public- privé, impôts- loyers, politique- économique —, contresens dont l'usage interdit de percevoir la logique de cette société ?* » (1997)⁴³

« *traduzione* ». Pour comparaison, on trouve dans la même base 2 868 occurrences de « chartes/charters » et 1 946 de « cartulaire(s)/cartulary(ies) ». Nul doute que la pratique de la « traduction » correspond en fait à une série d'hypothèses implicitement partagées sur la « continuité historique ».

⁴⁰ Cette familiarité étant inévitable, une partie du processus historique consiste donc à s'en détacher.

⁴¹ « All historical construction – which amounts to saying all historical narrative – rest upon a postulate: that of the eternal identity of human nature. One cannot comprehend men's actions at all unless one assumes in the beginning that their physical and moral beings have been at all periods what they are today. », dans Henri Pirenne, « What are historians trying to do? », in Stuart Arthur Rice (ed.), *Methods in social science. A case book*, Chicago, University of Chicago Press, 1931, p. 435-445. On ne saurait être plus clair en matière de fixisme et de supposés idéal-types éternels.

⁴² Le qualificatif « anachronique » et le substantif « anachronisme » apparaissent dès 1980 chez Alain Guerreau, dans le *Féodalisme [...]*, op.cit., p. 28-29 : « La majeure partie de ceux [*des médiévistes*] qui détiennent des parcelles du pouvoir administratif et intellectuel au sein des dites institutions historiques, intégrés au sein de la couche sociale dominante, couche sociale qui, imbriquée dans une situation de crise dont la résolution suppose nécessairement la disparition des privilèges politiques et économiques anachroniques d'une très grande partie de ses membres, se consacre pourtant presque exclusivement à la défense de ces privilèges sous couvert d'un pseudo-libéralisme complètement insensé optent, pour un unanimité de façade et une défense des « situations acquises », craignant par-dessus tout d'aviver des contradictions internes dont l'embrasement pourrait provoquer des préjudices considérables à l'ensemble de ces institutions, dont presque tous ont conscience qu'elles sont de plus en plus en porte-à-faux par rapport au tissu social global ». On les retrouve par la suite dans son analyse critique de Raymond Aron (Id., « Raymond Aron et l'horreur des chiffres », *Histoire & Mesure*, vol. 1, 1986, p. 51-73, ici p. 64), mais aussi en 1990 dans Id., « Fief, féodalité, féodalisme. Enjeux sociaux et réflexion historique », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 45, 1990, p. 137-166, ici p. 157, où il évoque la « vision anachronique et dogmatique » de François-Louis Ganshof et de son essai *Qu'est-ce que la féodalité ?* (Bruxelles, J. Lebègue, 1944). C'est toutefois à la fin des années 1990, après la rédaction de *La fin du comte [...]*, op.cit. – qui lui permet précisément de fréquenter très fortement l'altérité médiévale –, que l'usage de ces termes devient courant chez Alain Guerreau. Dans Id., « Le champ sémantique de l'espace dans la *Vita* de saint Maïeul (Cluny, début du XI^e siècle) », *Journal des savants*, n° 2, 1997, p. 363-419, ici p. 363, note 1, il évoque « un épais tissu d'anachronismes qui, bien loin d'éclaircir quoi que ce soit, oppose un lourd obstacle au progrès des connaissances ». Les termes sont ensuite employés 11 fois dans Id., « Le concept de féodalisme [...] » (op.cit., 1998), puis Id., « L'étude de l'économie médiévale : genèse et problèmes actuels », dans Jacques Le Goff et Guy Lobrichon (dir.), *Le Moyen Âge aujourd'hui. Trois regards contemporains sur le Moyen Âge : histoire, théologie, cinéma*, Paris, Le Léopard d'Or, 1998, p. 31-82. Depuis les années 2000, ils apparaissent de façon récurrente, par exemple dans Id., « Avant le marché, les marchés : en Europe, XIII^e-XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 56:6, 2001, p. 1129-1175), Id., *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit. (2001), Id., « Situation de l'histoire médiévale (esquisse) », *Medievalista online*, vol. 4:5, 2008, ou encore Id., « Réflexions sur l'historiographie clunisienne. Biais, apories, concepts », dans Didier Méhu (dir.), *Cluny après Cluny. Constructions, reconstructions, commémorations, 1790-2010*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 247-294.

⁴³ Alain Guerreau, « Seigneurie », dans André Vauchez (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1997, p. 1415-1416.

La « double fracture conceptuelle »

Cette compréhension atypique de l'auteur se cristallise au début des années 1990 dans l'idée de « double fracture conceptuelle », qui désigne une rupture historique majeure située au XVIII^e siècle. Elle apparaît en 1990 dans l'article « Fief, féodalité, féodalisme »⁴⁴, bien qu'elle soit en germe dans ses réflexions antérieures⁴⁵. L'idée d'une révolution conceptuelle était en effet présente dès 1980, non seulement en général à travers la notion de « rupture », déjà évoquée, mais aussi dans les bornes précises attribuées par l'auteur au système médiéval⁴⁶. Vers la fin des années 1990, Alain Guerreau accentue encore sa réflexion sur la double fracture, en particulier dans « Le concept de féodalisme / *El concepto de feudalismo* » (1998), puis dans « Féodalité » (1999), « Avant le marché » (2001) et enfin *L'avenir d'un passé incertain* (2001). C'est d'ailleurs dans cette période que les occurrences cumulées du syntagme « XVIII^e siècle » deviennent plus fréquentes chez l'auteur que celles de « XV^e siècle » et « XVI^e siècle », montrant par-là l'accentuation de son intérêt pour cette rupture intellectuelle.

Pour Alain Guerreau, le XVIII^e siècle voit en effet à la fois la fin de certaines institutions et certains concepts centraux de la pensée médiévale⁴⁷ – en particulier l'*ecclesia* et le *dominium*, sur lesquels nous reviendrons par la suite – mais aussi et surtout leur remplacement par des notions nouvelles, propres au système contemporain : la « religion », l'« économie » et la « politique », en lien avec le Marché et le Capital⁴⁸.

⁴⁴ Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 139-144 ; puis par exemple dans Id., « Le concept de féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 91-93 ; Id., « Féodalité », *op.cit.* (1999) ; Id., *L'avenir d'un passé incertain [...]*, *op.cit.*, p. 23-39

⁴⁵ L'idée d'une différence structurelle entre l'Europe médiévale et notre système est en effet déjà présente dès *Le féodalisme*, dans lequel il place l'hypothèse de l'altérité au cœur de l'analyse – tandis que l'ouvrage inédit *La fin du comte* pousse cette logique encore plus loin. Ce dernier texte, inédit mais lu par une poignée de médiévistes proches de l'auteur depuis les années 1990, propose en effet de prendre au sérieux le corpus des récits alors dits « folkloriques », *i.e.* hagiographiques et imaginaires, afin de leur rendre leur intelligibilité sociale par le truchement de l'analyse structurale – l'auteur s'inspirant ici explicitement des *Mythologiques* de Claude Lévi-Strauss.

⁴⁶ L'hypothèse est exprimée dès 1977, dans un commentaire de l'article de Robert Brenner (« Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe », *Past & Present*, vol. 70, 1976, p. 30-75) : Alain Guerreau, « À propos d'un article de Robert Brenner, quelques remarques », *Cahiers de la Société d'étude du féodalisme*, vol. 2, 1978, p. 51-55. Dans celle-ci, Alain Guerreau retient en effet pour la première fois la borne proposée par ce dernier comme phase finale du système de l'Europe médiévale, soit le XVIII^e siècle, tout en liant de façon indirecte cette fin au « Marché » et au « Jeu de l'offre et de la demande » : « Dans un article clair et dense, Robert Brenner présente un ensemble construit et cohérent d'idées à propos de la manière dominante dont on explique, pour l'heure l'évolution économique et sociale de l'Europe du XIII^e au XVIII^e siècle. S'en prenant avec une véhémence incisive à M. Postan et E. Le Roy Ladurie, il montre comment le *primum movens* apparent de leur système d'interprétation – la démographie – est en fait subordonné à la conception bien connue du *marché* comme régulateur en dernière instance de toute évolution économique et même sociale, par le *jeu de l'offre et de la demande*. », ici p. 51.

⁴⁷ Chez l'auteur, les lemmes cooccurrents significatifs du syntagme « XVIII^e siècle » sont « fracture », « conceptuel », « double », « révolution », « invention », « idéologie », « transformation », « économie-économique », etc. Tandis que l'expression « XIX^e siècle » est lié à « encyclopédie », « évolutionnisme », « folkloriste », « Europe », « collectionneur », « juriste », « historien-histoire », « historique », etc., autrement dit des catégories liées à la mise en place d'un système académico-intellectuel et à l'historiographie.

⁴⁸ En situant cette rupture intellectuelle (« la double fracture ») au XVIII^e siècle, Alain Guerreau rejoint Immanuel Wallerstein, mais aussi Lucien Goldmann, Régine Robin, Reinhart Koselleck, Guy Stroumsa et Ernst Cassirer sur l'importance de ce siècle dans la pensée occidentale : Lucien Goldmann, « La pensée des Lumières », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 22:4, 1967, p. 752-779 ; Régine Robin, « Fief et seigneurie dans le droit et l'idéologie juridique à la fin du XVIII^e siècle », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 206, 1971, p. 554-602 ; Reinhart Koselleck, *Le futur passé [...]*, *op.cit.* ; Ernst Cassirer, *La Philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1996 (première édition allemande en 1906-1907) ; Id., *Le Problème Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hachette, 2006 (première édition allemande en 1932) ; Immanuel Wallerstein, *Impenser la science sociale. Pour*

« En distinguant religion de l'homme et religion du citoyen, Rousseau constituait la religion en relation privée avec dieu, en sphère particulière de l'activité. S'effondrait par là même l'église féodale, union intrinsèque du rapport de chacun avec dieu et de l'organisation générale de la société. On a essayé de montrer que ces deux fractures correspondaient aux deux revendications essentielles des lumières : liberté de commerce, liberté de conscience. »
(1990)⁴⁹

Or, c'est précisément au cours de cette même période que se développe la pratique scientifique de l'histoire, ainsi que l'a montré en particulier Reinhart Koselleck⁵⁰. L'émergence des études médiévales est ainsi concomitante de la destruction de la pensée propre au système médiéval, dont la dynamique fut d'ailleurs quasiment stoppée dès l'orée du XVII^e siècle. Pour Alain Guerreau, les implications de cette conjonction (disparition des concepts médiévaux ; émergence de nouveaux concepts, propres au système contemporain ; émergence de l'histoire en tant que discipline scientifique) sont déterminantes, puisque l'étude du « Moyen Âge » a dès lors été réalisé à partir des concepts incompatibles avec la pensée médiévale, en particulier ceux de religion, d'économie et de politique – avec lesquels il était/est impossible d'analyser la rationalité propre de l'Europe médiévale⁵¹. Cette conception inédite du temps et de l'histoire, indissociable de la pensée et de l'organisation de la bourgeoisie européenne qui se développaient alors activement, impliquait en effet que le système précédent soit désormais

sortir du XIX^e siècle, Paris, Presses universitaires de France, 1995 (première édition anglaise en 1991), qui revient précisément sur l'obstacle que constitue le trinôme politique/économie/religion ; Guy Stroumsa, *A New Science: The Discovery of Religion in the Age of Reason*, Cambridge, Harvard University Press, 2010. Alain Guerreau évoque toutefois le XVII^e siècle comme celui où se situe la rupture sociale, en particulier car il observe dès l'orée du siècle des crises dont les mécanismes sont typiques du capitalisme, *i.e.* liés à la logique du Marché, comme l'apparition du travail salarié, ainsi que le développement de l'observation scientifique – qui s'opposent frontalement à la polarisation et à la pensée analogiste médiévale. Ce n'était pas nécessairement le cas dans ses travaux les plus anciens, où la XVIII^e siècle constituait la fin de l'Europe médiévale (par exemple dans *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 45). La rupture sociale du XVII^e siècle et la fracture conceptuelle du XVIII^e siècle ne doivent cependant pas être opposées, mais comprises comme un processus en plusieurs étapes : tandis que le XVII^e siècle est celui de la dislocation de l'*ecclesia* et du *dominium*, c'est au XVIII^e siècle que l'esprit bourgeois cristallise sa pensée et en particulier celle du temps et de l'histoire (même si l'on trouve des éléments importants d'analyse historiographique, par exemple en ce qui concerne le « droit féodal », dès la fin du XVI^e siècle et au XVII^e siècle). Comme dans l'article « Le concept de féodalisme [...] », *op.cit.*, on pourrait ajouter que le XIX^e siècle voit encore se consolider ces dynamiques. Un rapide regard sur l'outil Ngrams de Google montre que dans le corpus Français (2019), « politique » et « religion » augmentent plus ou moins rapidement à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, tandis que « économie » décolle plutôt dans le second tiers du XVIII^e siècle.

⁴⁹ Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 156. Sur la naissance de ces concepts, parfois désignés par Alain Guerreau comme le « trinôme infernal », voir aussi Immanuel Wallerstein, *Impenser la science sociale [...]*, *op.cit.* Alain Guerreau poursuit en 2001 : « L'acte de naissance de notre notion de religion se trouve au livre IV du *Contrat social*. Et l'*Inquiry into the Wealth of Nations* est celui de l'économie politique. Nul ne disconvient que ces deux penseurs aient été précédés de « précurseurs » ; mais il est beaucoup plus important de bien saisir que ces deux auteurs ont su donner une forme synthétique, classique, au développement d'une réflexion parvenue, dans les années 1770, à une maturité et à une audience qui en faisaient dès lors une pensée dominante [...] », dans Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, *op.cit.*, p. 25. D'autres concepts centraux pour le capitalisme se développent bien entendu de façon concomitante, par exemple celui de « droit » (en hausse constante dans l'outil d'analyse Google Ngrams entre 1620 et 1850) ou encore de « liberté » (en forte hausse entre 1590 et 1792, avec un pic net à la Révolution).

⁵⁰ Reinhart Koselleck, *Le futur passé [...]*, *op.cit.*

⁵¹ « C'est une erreur de méthode radicale de découper d'autres sociétés selon ce schéma, car alors on s'interdit ab ovo de retrouver la logique de la société considérée et l'on ne peut procéder qu'à des descriptions partielles, qui ne débouchent sur aucun sens ni aucune explication. », dans Alain Guerreau, « À la recherche de la cohérence globale [...] », *op.cit.*, p. 207.

systématiquement désigné comme un « âge moyen », devenant tout à la fois un repoussoir et, paradoxalement, les racines desquelles émergeraient le capitalisme⁵². Par ce radical retournement structural, la naissance de l'histoire empêcha ainsi selon Alain Guerreau la compréhension claire du fonctionnement de l'Europe médiévale, dont la logique devenait automatiquement inintelligible, comme masquée par un nouveau système de référence⁵³. L'Église, en particulier, fit un effort considérable pour nier cette rupture sociale et idéologique – allant jusqu'à réfuter l'existence d'une série de phénomènes considérés comme hautement significatifs dans l'Europe médiévale (miracles, revenants, hétérogénéité de l'espace-temps, etc.), désormais rangés dans la catégorie de l'imaginaire ou des croyances, objets de nécessaires « réformes ». La principale productrice de textes et de représentations médiévales désavoua ainsi en quelque sorte son rôle de pilier idéologique de l'ancien système, en rejetant les fondements de la logique médiévale, tout en expliquant que l'histoire de la pensée ecclésiale était en « progrès » constant – et que cette purge n'était pas autre chose que la continuité de son action passée pour la compréhension du message divin⁵⁴.

Le refus de la « rupture » comme catégorie historique heuristique entraîne ainsi, selon Alain Guerreau, des conséquences majeures :

« Le refus général chez les historiens de la rupture avec les prénotions véhiculées par le sens commun provoquant le rejet de toute procédure d'exposition qui viserait justement à écarter lesdites pré-notions. » (1990)⁵⁵

Il en est résulté, encore une fois, un fort anachronisme des études sur cette période, aboutissant au rejet de l'altérité – celle-ci apparaissant en définitive comme tronquée et totalement

⁵² Voir Néri de Barros Almeida, Marcelo Candido da Silva et Didier Méhu (dir.), *Pourquoi étudier le Moyen Âge ? Les médiévistes face aux usages sociaux du passé*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012, avec en particulier Julien Demade, « L'histoire (médiévale) peut-elle exciper d'une utilité intellectuelle qui lui soit spécifique ? », p. 15-60 ; Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014.

⁵³ C'est là le nœud du problème : notre système s'est construit *contre* celui de l'Europe médiévale. N'importe quelle étude de sémantique historique tentant de comparer le sens de termes médiévaux à des prétendus équivalents contemporains mènent à la conclusion qu'il y a, au mieux, une rupture sémantique, au pire, une inversion complète des sens. Le plus souvent, les sens minoritaires deviennent majoritaires et vice-versa. C'est par exemple le cas dans les études comparatives que nous avons données ces dernières années (Daniel Hausmann et Nicolas Perreaux, « Resources. A Historical and Conceptual History », dans Iwo Amelung, Hartmut Leppin et Christian Müller (dir.), *Schwächediskurse und Ressourcenregime*, Francfort, Campus Verlag, 2018, p. 179-208 ; Nicolas Perreaux, « Ouvrier, servir, souffrir. Réflexions sur la sémantique des activités médiévales », dans Michel Lauwers (dir.), *Labeur et production au sein des monastères de l'Occident médiéval*, Turnhout, Brepols, 2021, p. 31-79 ; Id., « *In nomine Patris*. Éléments pour une sémantique de la paternité médiévale », dans Léo Dumont, Octave Julien et Stéphane Lamassé (dir.), *Histoire, langues et textométrie*, Paris, Éditions de la Sorbonne, à paraître en 2022), mais on pourrait évidemment multiplier les dossiers.

⁵⁴ « Mais l'église en son chef en reconnut le bien-fondé et s'employa avec énergie à nier l'idée de rupture pour maintenir à toute force la notion cardinale d'immuabilité. », Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 144. Les réactions des autorités catholiques aux premiers travaux publiés d'Henri De Lubac peuvent parfaitement être comprises dans ce sens. Dans ceux-ci, De Lubac proposait en effet (plus ou moins volontairement), de montrer l'historicité du dogme de l'Église, sa construction en strates parfois incompatibles : Henri De Lubac, *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au Moyen-Âge. Étude historique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1944 (2^{ème} édition augmentée en 1949) ; Id., *Surnaturel. Études historiques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1946. On sait la tempête que ses positions déclenchèrent auprès des participants d'un catholicisme immuable, et l'ostracisme dont il fut la cible jusque dans les années 1960. Ses mémoires reviennent largement sur la question, quoi que de façon masquée : Id., *Mémoire sur l'occasion de mes écrits*, Paris, Culture et Vérité, 1992.

⁵⁵ Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 138.

irrationnelle à l'aune des concepts contemporains⁵⁶. Alain Guerreau montre en effet qu'à cause de ce biais, l'analyse des documents médiévaux a été guidée par un tri entre les faits dits plausibles (*i.e.* compatibles avec la pensée contemporaine) et ceux inenvisageables dans notre propre système. Une approche que l'auteur nomme à plusieurs reprises, en particulier dans *L'avenir d'un passé incertain*, « la méthode (ou paradigme) des ciseaux et de la colle »⁵⁷. Cette approche ne pouvait selon lui qu'aboutir à une « balkanisation » de la matière médiévale, renforcée par la spécialisation disciplinaire, encouragée par la structuration académique⁵⁸.

Ce qui fait l'originalité de l'altérité médiévale telle qu'elle est pensée par Alain Guerreau, ce n'est donc pas seulement la radicalité de cette altérité, ni le fait que cette société est séparée de nous par une rupture sociale majeure, mais le fait que cette altérité apparaît comme masquée par cette rupture, qui nous sépare irrémédiablement de cette société. En pratique, on pourrait donc dire que l'originalité de l'auteur, sur ce plan, est de conjuguer un « regard distant » – pour reprendre l'expression de Claude Lévi-Strauss – sur la société médiévale et une analyse des transformations systémiques des XVII^e-XIX^e siècles, combinaison qui seule permet selon lui de saisir le masquage contemporain façonnant et déformant notre vision des « âges moyens ».

⁵⁶ « Le produit concret de cette balkanisation peut se représenter sous la figure d'une mosaïque « romaine ». Soit une belle mosaïque romaine du second siècle. Je la démonte entièrement, je récupère toutes les tesselles, les nettoie et les fais briller, les classe par ordre de taille et par couleurs. Cela fait, j'entreprends de constituer avec ces tesselles une mosaïque représentant, par exemple, une famille bourgeoise du dix-neuvième siècle. Le résultat ? Une mosaïque romaine, naturellement. Aucun élément qui ne date effectivement du second siècle, que demander de plus ? La balkanisation des études historiques n'est rien d'autre : un démontage radical de toute la documentation, et une reconstruction, à partir des pièces d'origine, toutes authentiques, d'une image, ou plutôt d'une collection de petites miniatures, sans rapport avec l'original. », dans Alain Guerreau, « Beantwortung der Frage : Was ist *ecclesia* ? », texte inédit, 2020.

⁵⁷ « L'histoire avec une paire de ciseaux ; le médiéviste est simplement celui qui manie avec dextérité l'outil de tri : d'un côté ce que l'on garde, de l'autre ce que l'on jette, et qui tombe sans ménagement dans le vaste récipient où gisent pêle-mêle le faux, l'erroné, le mensonger, l'interpolé, le légendaire, le fictif. », dans Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 64 ; « On ne peut pas revenir en arrière et continuer de faire confiance à la méthode des ciseaux et de la colle : l'historien doit prendre en considération la globalité des documents disponibles, sans aucune discrimination, et se donner pour objectif de rendre compte de la totalité d'entre eux. », dans Id., « À la recherche de la cohérence globale [...] », op.cit., p. 204. Remarques proches dans Johannes Fried, « Vom Zerfall zur Wiedervereinigung. Der Wandel der Interpretationsmuster », dans Otto Gerhard Oexle (dir.), *Stand und Perspektiven der Mittelalterforschung am Ende des 20. Jahrhunderts*, Göttingen, Wallstein Verl, 1996, p. 45-72. Paradoxalement, la « méthode des ciseaux et de la colle » a plus récemment entraîné la rédaction d'une nouvelle littérature : « D'aucuns se sont avisés que l'opération des ciseaux aboutissait à rejeter dans le néant une bonne partie des textes. Or un bref coup d'œil suffit pour s'apercevoir qu'il y a là un filon de premier ordre, le filon du bizarre et de l'incompréhensible. La démarche n'est pas complexe : renverser le critère de choix et saisir ce qui semble le plus étrange. Succès de librairie garanti. », dans Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 113. On notera que cette dernière approche, qui reste cependant marginale, revient ni plus ni moins à la « méthode des ciseaux et de la colle » : il s'agit simplement d'une autre façon de nier l'altérité médiévale – en classant dans la catégorie de l'absurde et de l'irrationnel ce qui ne peut être expliqué à partir des métaconcepts contemporains.

⁵⁸ Alain Guerreau, « Réflexions sur l'historiographie clunisienne [...] », op.cit., p. 248-251.

I.2. Réflexions sur la méthode historique

La méthode des ciseaux et de la colle

Aussi étrange que cela puisse sembler de prime abord, les médiévistes évoquent rarement frontalement la question de la nature de la méthode historique. S'ils ont recours à une méthode empirique, les discussions *sur* les opérations ou procédés qu'ils effectuent afin d'aboutir à leurs observations puis à leurs analyses sont peu fréquentes, encore moins variées⁵⁹. La consultation d'une série de manuels et d'essais fondamentaux sur l'histoire comme discipline, en français et en allemand, confirme cette impression. Dans la plupart des cas, l'exposé de la « méthode historique » se résume à la question de la critique documentaire⁶⁰. Si des exceptions existent, les manuels évoquent en effet massivement l'application de ce « jugement » à la documentation (« critique interne », « critique externe », etc.), passant en revue les différentes spécialités, thèmes et sous-corpus à travers ce prisme⁶¹.

Pour Charles Seignobos, la « méthode historique » est « ce qui sert à déterminer scientifiquement les faits historiques, puis à les grouper en un système »⁶². Jacques Le Goff abonde lui aussi en ce sens : « L'histoire est devenue scientifique en faisant la critique de ces documents qu'on appelle « sources ». Paul Veyne a parfaitement dit que l'histoire devait être « une lutte contre l'optique imposée par les sources » et que les « vrais problèmes d'épistémologie historique sont des problèmes de critique et le centre de toute réflexion sur la connaissance historique devrait être celui-ci : la connaissance historique est ce que font d'elle les sources » (P. Veyne, 1971, p. 265-266)⁶³. C'est d'ailleurs cette identification de la méthode historique à la critique qui porte certains auteurs à établir une continuité supposée entre Hérodote et les historiens du XXI^e siècle, puisque tous discutent du degré de plausibilité

⁵⁹ Sur la critique de la méthode philologique, voir Bernard Cerquiglini, *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Paris, Le Seuil, 1989. On trouvera une analyse récente et originale dans Joseph Morsel, « Histoire, archives et documents. Anciens problèmes, nouvelles perspectives », dans Juan Ramón Núñez Pestano, Maria de Lurdes Rosa et Judit Gutiérrez de Armas (éd.), *Herencia cultural y archivos de familia en los archipiélagos de la Macaronesia*, Instituto de estudios canarios, La Laguna, 2020, p. 109-131.

⁶⁰ Johann Gustav Droysen, *Grundriss der Historik*, Leipzig, Veit, 1868 ; Ernst Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1889-1908 ; Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898 ; Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1949 ; François Simiand, « Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, 1903, p. 1-22 et 122-157 (repris dans « Méthode historique et science sociale », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 15:1, 1960, p. 83-119) ; Charles Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961 ; Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971.

⁶¹ Dans les manuels/essais les plus anciens, il s'agit essentiellement des disciplines dites « auxiliaires » : diplomatique, sigillographie, héraldique, numismatique, etc. En ce qui concerne les exposés plus récents, on trouve désormais des découpages thématiques/typologiques : les textes, les images, les objets, etc. Là encore, Henri Pirenne constitue un parfait exemple : « From the criticism of inscriptions is born epigraphy; from that of writings, paleography; from that of charters and deeds, diplomatics, or the art of deciphering documents; from that of monuments, archaeology; from that of money, numismatics; from that of seals, sigillography; from that of armorial bearings, heraldry. Each of these constitutes a particular application of historical criticism. », dans Henri Pirenne, « What are historians trying to do? », *op.cit.*, p. 438.

⁶² Charles Seignobos, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Félix Alcan, 1901, p. 1. Si l'on cite Seignobos ici, ça n'est toutefois en aucun cas pour souligner son prétendu « positivisme » (auquel Antoine Prost fait un juste sort dans la préface de la réédition du texte de 2014, publié à Lyon par ENS Éditions), mais pour montrer qu'un grand historien tel que lui n'échappe pas à la prééminence de la « critique », souvent considérée comme *ultima ratio* de la méthode historique.

⁶³ Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 302.

des informations passées⁶⁴. Une généalogie qu'Alain Guerreau rejette énergiquement⁶⁵, tout en relevant, lui aussi, la quasi-équivalence de la « méthode historique » et de la « critique » chez les médiévistes :

« *Les médiévistes du XIX^e siècle récupérèrent les recettes pratiques des érudits du XVIII^e en matière de « critique externe » et ils y ajoutèrent les méthodes dites de « critique interne » et la philologie. Le terme même de « critique » devint peu à peu un synonyme de « méthode historique », pour désigner l'ensemble des procédés permettant de distinguer les documents « authentiques » des faux, des inventions, des légendes.* »⁶⁶ (2002)

⁶⁴ « In pursuance of the goal he has chosen, the historian finds himself confronted with a double task. He must first of all establish the facts which constitute the materials of his study, then make use of them. His method consists essentially in these two processes; in following them out he answers the question which serves as title for this article. Both result from the nature of history. Since history has been written, both have been applied consciously or unconsciously. Fundamentally, history presents itself to us as it did to our predecessors. Our present progress is only the effect which general scientific progress has had upon the work of historian. We possess processes and methods of research of which Herodotus or chroniclers of the Middle Ages were ignorant, and in the explanation of events we use a quantity of ideas and a skill in criticism of which they had no idea. We find in history an amplitude and a depth which they did not suspect. But our method of working is only an improvement on theirs. », dans Henri Pirenne, « What are historians trying to do? », *op.cit.*, p. 437.

⁶⁵ « Ni Thucydide ni Sigebert de Gembloux ne sont mes collègues, et pas davantage d'ailleurs les Mauristes (sauf à croire qu'on puisse être bon érudit indépendamment de tout cadre historiographique, ce qui est une croyance saugrenue. », dans Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, *op.cit.*, p. 23-24. L'opposition à Thucydide est présente chez Alain Guerreau depuis son examen des textes de Raymond Aron (qui retient Thucydide comme modèle historique), en 1980 (Id., *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 127) puis 1986 : « Soit on se penche sur l'histoire de l'histoire, et l'on constate d'abord que les cadres conceptuels et les outils d'analyse de Thucydide ne sont pas ceux de Voltaire, et que ceux de Voltaire ne sont pas davantage ceux de Labrousse ; ensuite que si cette « consécration » n'est pas à proprement parler une « évolution », on ne peut contester que les moyens conceptuels (et matériels !) d'investigation et de réflexion se sont diversifiés, complexifiés et pour tout dire considérablement améliorés. », dans Id., « Raymond Aron et l'horreur des chiffres », *Histoire & Mesure*, vol. 1, 1986, p. 51-73, ici p. 63. On trouve encore une remarque du même type dans Id., *La fin du comte [...]*, *op.cit.* : « C'est une erreur de placer dans la même catégorie tous les individus qui, depuis Hérodote, ont écrit sur le passé avec quelques précautions (sauf à admettre que l'histoire soit réductible à une collection de biographies). Car un tel amalgame évacue l'essentiel, c'est-à-dire les différences fondamentales des conditions et de la signification sociale de l'activité intellectuelle des divers individus ».

⁶⁶ Alain Guerreau, « À la recherche de la cohérence [...] », *op.cit.*, p. 196. En 1980, il résume l'enseignement de « méthode critique » qu'il avait reçu initialement : « Cette méthode reposait sur trois piliers : principe de non-intervention ; principe de non-contradiction ; principe de plausibilité. Non-intervention : l'histoire est ce qu'elle est, son découpage est indifférent ; l'érudit choisit son sujet, applique sa méthode critique aux documents, pas à l'institution dont ce document émane, ni a fortiori à celle pour qui les érudits travaillent. Non-contradiction : si deux assertions ou deux documents concernant le même fait sont contradictoires, l'un des deux au moins est faux et doit être rejeté ; inversement, deux documents dont on peut montrer qu'ils sont indépendants et qui rapportent le même fait de la même manière valent preuve. A partir de là, s'établit par lente agrégation le repérage chronologique des traits matériels formels des documents « authentiques », d'où résulte ensuite la possibilité de la critique diplomatique. Plausibilité : dans les cas où le principe précédent n'est pas applicable clairement, ou si une contradiction apparaît sans critère formel, on s'en remet au bon sens pour distinguer l'historique du légendaire. L'intérêt de cette méthode a été énorme, permettant d'établir une chronologie et de multiples répertoires sans lesquels le travail aujourd'hui serait la plupart du temps impossible. Les bases logiques de cette méthode sont le fixisme linguistique les variations de sens sont aléatoires. », dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 169. Voir de même Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, *op.cit.*, p. 63-65.

Un impératif : la création d'une boîte à outils pour médiévistes

Certes, l'évocation des conditions éthiques/morales du « métier d'historien », les considérations sur le système académique et ses implications⁶⁷, la nature de l'interprétation et de l'analyse historique, le rapport à la documentation⁶⁸, voire la philosophie de l'histoire, sont beaucoup mieux représentés dans les essais historiographiques. Mais, encore une fois, l'exposé de la méthode historique proprement dite se résume le plus souvent à la question du « tri documentaire » par l'érudition, et à la mise en ordre qu'il favorise⁶⁹. Ainsi, la question des « outils » et des « procédures » dont dispose l'historien est souvent délaissée, au profit de considérations thématiques, typologiques ou théoriques.

Ce que l'on nomme les « méthodes quantitatives » forment probablement l'exception la plus notable à l'assimilation de la méthode historique à la seule critique. L'histoire de leurs usages est évidemment hors de notre propos⁷⁰, mais il convient de faire remarquer que ceux-ci ont toujours été circonscrits – d'abord parce que les outils numériques furent pendant longtemps employés par un petit nombre d'historiens, ensuite parce que la phase « quantitative » de l'historiographie correspond à une période précise⁷¹. Le renforcement progressif du recours à l'ordinateur dans le métier depuis un peu plus de 30 ans, bien que lié à l'informatisation de la société, n'a d'ailleurs pas été strictement parallèle au développement des méthodes numériques/computationnelles. L'ordinateur reste avant tout, pour la plupart des historiens, un outil de travail qui accélère des recherches par l'usage de bases de données, mais qui ne sert pas à compter, mesurer, formaliser, et fournit encore moins une boîte à outils pour historiens⁷². La « méthode historique » consiste donc largement, aujourd'hui encore, en une série d'étapes empiriques plus ou moins conscientes, dont l'objectif est de distinguer ce qui semble signifiant au sein de la documentation. Autrement dit, partant d'un problème donné, appliqué à un corpus plus ou moins délimité, on cherche des réponses par le tri. L'archéologie échappe certes en partie à cet écueil, puisqu'elle dispose de méthodes formalisées – procédures que les historiens

⁶⁷ En particulier depuis le développement de l'égo-histoire, en lien avec la pratique de l'« habilitation à diriger des recherches », qui constituent un nouveau passage obligé du parcours historien.

⁶⁸ Voir à nouveau Joseph Morsel, « Histoire, archives et documents. Anciens problèmes, nouvelles perspectives », *op.cit.* L'auteur y distingue trois phases dans les rapports historiens à la documentation : 1) la phase textuaire ; 2) la phase scripturaliste ; 3) la phase archéologiste. La question se pose toutefois de savoir si la phase 2 ne doit pas elle-même être répartie dans les phases 1 ou 3 – puisque le « retour au source » proposé par certains chercheurs autour de la matérialité documentaire relève en fait de l'érudition pure ; tandis que l'étude des logiques propres aux objets scripturaux relève clairement, selon nous, de la sémantique (nous pensons ici aux travaux de Ludolf Kuchenbuch, Joseph Morsel, mais encore Pierre Chastang et Paul Bertrand). Sur le tournant « scripturaire » ou documentaire, voir aussi les réflexions réunies dans le numéro spécial des *Annales : Autoportrait d'une revue*, *Annales HSS*, vol. 3-4, 2020.

⁶⁹ « « La méthode historique peut être définie comme l'ensemble des procédés techniques, toujours perfectibles, que l'érudition met à la disposition de l'historien. », dans Charles Samaran, « Préface », dans Charles Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961, p. VI-XIII, ici p. XIII.

⁷⁰ Voir Claire Lemerrier et Claire Zalc, *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris, La Découverte, 2008.

⁷¹ Principalement les années 1945-1975. Voir Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, *op.cit.*, p. 115-131.

⁷² Une anecdote personnelle me semble ici assez révélatrice. Passant l'un des concours les plus prestigieux de la recherche française, on m'a demandé, devant un jury représentant de nombreuses disciplines historiques et archéologiques, « à quoi servait l'usage d'un ordinateur ? ». Malgré sa dimension rhétorique, cette simple question montre à quel point les méthodes computationnelles sont encore mal acceptées et comprises par la plupart des historiens.

tentent la plupart du temps d'éviter, recourant à des discours sur la putative spécificité des « textes »⁷³.

Les méthodes formalisées sont à l'inverse particulièrement présentes chez Alain Guerreau. C'est la seconde originalité de son œuvre que nous souhaitons mettre en avant ici. Le lemme « méthode » se retrouve par exemple au rang 187 du lexique de l'auteur – ce qui est beaucoup, surtout si l'on considère qu'il se situe au rang 486 dans les *Annales*, 762 dans la BEC et 779 dans la SHMESP⁷⁴. Au fil de ses articles et ouvrages, l'auteur revient en effet fréquemment sur « les méthodes » dont peut (ou pourrait) disposer l'historien. Les mentions du lemme sont d'ailleurs régulièrement au pluriel : 119 occurrences dans son corpus (45%), contre 143 pour le singulier. C'est nettement plus que dans tous les autres corpus consultés⁷⁵. L'insistance d'Alain Guerreau sur les techniques et procédés auxquels peuvent avoir recours les historiens ne s'arrête toutefois pas à ce seul lemme. Le mot « outil » est lui aussi nettement surreprésenté dans son corpus : il se place au rang 324 de son lexique, avec 522 occurrences, tandis qu'il apparaît respectivement aux rangs 1 582 dans les *Annales* (1 037 mentions), 1 345 dans la BEC (303) et 1 040 dans la SHMESP (225). Selon l'auteur, l'historien ne doit pas seulement employer les méthodes numériques de façon sporadique et aléatoire, mais doit se constituer une véritable « boîte à outils »⁷⁶, dont le rôle paraît essentiel.

	AG	AG_rang	SHMESP	SHMESP_rang	BEC	BEC_rang	ANNALES	ANNALES_rang
analyse	2029	76	892	503	1624	481	7369	179
calcul	447	365	191	1074	266	1335	1420	1087
concept	267	510	286	979	198	1403	2071	778
corpus	361	426	297	968	613	1006	654	1664
critique	401	396	434	831	1292	584	3627	443
dispositif	14	761	92	1173	312	1289	541	1772
factoriel	293	487	13	1252	107	1494	170	2143
formalisation	60	715	8	1257	32	1569	95	2218
formaliser	29	746	8	1257	30	1571	111	2202
heuristique	17	758	12	1253	7	1594	102	2211
lexical	141	634	36	1229	78	1523	78	2235
lexique	16	759	11	1254	72	1529	101	2212
linguistique	166	609	232	1033	628	992	762	1565
mesure	1216	125	1435	312	1579	491	6802	203
mesurer	197	578	257	1008	272	1329	1134	1260
méthode	890	187	492	779	934	762	3273	488
métrologie	91	684	24	1241	10	1591	45	2268
ordinateur	71	704	88	1177	38	1563	283	2030
outil	522	324	225	1040	256	1345	783	1546
probabilité	114	661	17	1248	65	1536	444	1869
procédé	119	656	211	1054	477	1126	874	1466
procédure	428	380	435	830	824	841	1425	1085
quantifier	7	768	6	1259	4	1597	111	2202
quantitatif	118	657	109	1156	104	1497	864	1475
quantitative	3	772	5	1260	0	-	19	2294
sémantique	339	445	84	1181	114	1487	384	1929
statistique	1042	155	187	1078	233	1368	2631	622
traitement	218	557	189	1076	465	1138	951	1405

Fig. 3 : Quelques lemmes relatifs au champ sémantique des méthodes et de la méthodologie, dans les quatre corpus retenus : fréquences (_freq) et rangs (_rang). Tous les termes du tableau sont plus surreprésentés dans le corpus d'Alain Guerreau (comparaison par les rangs).

⁷³ Dans ce domaine comme dans d'autres, le cloisonnement de plus en plus net entre histoire et archéologie, revendiqué pour différentes raisons (essentiellement académiques toutefois), a des effets désastreux – puisqu'il empêche l'appropriation de certaines méthodes numériques issues de l'archéologie (en particulier en matière d'analyse spatiale, mais aussi de réflexion sur les dynamiques de emploi) par les historiens.

⁷⁴ Toujours dans le corpus ne contenant que les documents à partir de 1970, pour les *Annales* et la BEC.

⁷⁵ Pour comparaison, dans la BEC, le rapport est de 164 mentions au pluriel vs. 406 au singulier – soit 28% du total au pluriel.

⁷⁶ Expression qui apparaît en 1991, dans Id., « Avant le marché [...] », *op.cit.*, pour qualifier l'économétrie et sa « boîte à outils mathématique volumineuse », p. 1147.

Cette insistance sur les procédés disponibles pour l'historien se manifeste donc, chez Alain Guerreau, par l'usage d'un lexique « méthodologique » fréquent et varié (cf. fig. 3)⁷⁷, mais aussi par le recours concret à des procédures (mesure des églises, analyses factorielles, modélisations sémantiques, etc.), sur lesquelles nous allons revenir (voir la partie I.3). Il ne s'agit toutefois pas seulement d'étoffer quantitativement ou qualitativement les méthodes employées en histoire médiévale : il évoque aussi la possibilité de les utiliser d'une façon radicalement différente, en tant que procédés heuristiques.

Si la « critique » de l'école Méthodique a avant tout pour objectif d'établir un récit plausible, les méthodes mises en avant dans les textes d'Alain Guerreau servent quant à elles à faire apparaître des observations invisibles à l'« œil nu ». Autrement dit, elles permettent de « formaliser » certaines caractéristiques de la documentation, en révélant des relations complexes entre les choses et leurs propriétés. Au fil des textes, il nous semble d'ailleurs que sa proposition méthodologique se précise : à partir des années 2000, l'auteur propose plus régulièrement de partir de « corpus » (textes, images, objets, etc.), auxquels il applique différentes méthodes analytiques.

Ce passage de la seule méthode critique à la systématisation des procédures heuristiques est selon nous l'une des propositions les plus radicales de l'auteur, puisqu'elle suppose non seulement de dépasser les Méthodiques, mais aussi l'histoire-problème chère aux *Annales*. Le fait de partir d'un corpus auquel on applique différents outils heuristiques permet en effet à l'historien de passer d'un « thème » défini a priori, qui influence inévitablement ses résultats de recherche. Cette approche s'accorde toutefois parfaitement avec les autres propositions théoriques de l'auteur, en particulier celles sur la double fracture conceptuelle, l'intraduisibilité des textes médiévaux et la complexité des objets légués par ce système. En effet, si ces derniers ne peuvent être abordés frontalement à partir des métaconcepts contemporains, ils peuvent en revanche l'être de façon indirecte à l'aide de ces méthodes heuristiques, issues pour une large part de ce que l'on nomme aujourd'hui la fouille de données (*data/text mining*). In fine, les méthodes sont ainsi chez Alain Guerreau bien plus qu'une « autre façon de faire de l'histoire ». Elles sont indissociables de la démarche conceptuelle de l'auteur, de sa conception de l'Europe médiévale et de sa pratique scientifique en général. Elles s'intègrent à une démarche plus large, qui va du choix du corpus à l'analyse historique proprement dite, dans laquelle toutes les étapes sont distinguées :

*« Le choix du périmètre d'un corpus, l'analyse des objets, la formalisation de la grille de lecture, le choix des méthodes à employer, l'interprétation des résultats numériques, tout cela, c'est-à-dire l'essentiel, relève des principes généraux de la démarche scientifique : il faut l'expérience, l'imagination, la capacité d'abstraction, la lucidité, la patience, toutes qualités que l'on attend d'un chercheur, quel que soit son domaine et qui, de fait, ne se trouvent pas toujours réunies. »*⁷⁸ (2008)

Cette originalité de l'auteur se manifeste en particulier dans le terme « formalisation », qui désigne les procédés heuristiques de mise en ordre d'un ensemble documentaire, permettant

⁷⁷ Les occurrences de « méthode » sont par exemple deux fois plus nombreuses chez Alain Guerreau que dans les *Annales* après 1970. Sur l'AFC globale du lexique, présentée en introduction (fig. 1), « méthode » est totalement du côté d'Alain Guerreau, en opposition avec la BEC.

⁷⁸ Alain Guerreau, « Situation de l'histoire médiévale (esquisse) », *op.cit.* (texte numérique, non paginé).

ensuite son traitement. Ce lemme est présent 60 fois dans son corpus (rang 715), soit une fréquence nettement plus élevée que dans les autres ensembles scientifiques consultés, puisque le lemme apparaît 8 fois dans la SHMESP (rang 1 257), 32 fois dans la BEC (rang 1 569) et 95 fois les *Annales* (rang 2 218)⁷⁹. Chez Alain Guerreau, le terme apparaît à quatre reprises dès 1980, dans *Le féodalisme*, où il souhaite que l'on « attache un soin particulier à l'équilibre et aux liens entre formalisation et analyse statistique »⁸⁰ :

« *Mesure et découpage mettent en cause le degré de formalisation de la documentation dont le chercheur est capable : la pertinence de ces opérations conditionne évidemment l'intérêt des résultats obtenus par la suite.* »⁸¹ (1980)

Réutilisé dans son article de 1981 sur les ordres mendiants, puis dans son texte inédit *La fin du comte*, c'est toutefois depuis le début du XXI^e siècle et l'explosion des méthodes computationnelles que le lemme « formalisation » est de plus en plus utilisé par l'auteur. Omniprésent dans son manuel de *Statistique pour historiens* (2004)⁸², le terme apparaît aussi dans des productions moins centrées sur la question numérique, par exemple en 2008 dans son article sur la « Situation de l'histoire médiévale ». La formalisation y est décrite comme une procédure permettant d'échapper aux contraintes idéologiques propres à nos conceptions contemporaines, par la construction d'« une grille ou autre système univoque de description qui ne laisse échapper aucun caractère significatif des objets »⁸³.

Avant de détailler quelques aspects de cette insistance méthodologique chez Alain Guerreau, notons que celle-ci est aussi liée à son intérêt pour les concepts, que nous évoquerons par la suite. Ces derniers sont en effet eux aussi perçus par l'auteur comme des « outils » au sens strict, et pas seulement comme des résultats ou des hypothèses conclusives⁸⁴. Les concepts font ainsi pleinement partie de l'arsenal méthodologique du médiéviste, au même titre que les procédés heuristiques, numériques ou non, en association avec la critique Méthodique traditionnelle. L'historien doit les « construire », à partir d'observations critiques puis d'abstraction, afin de s'en servir comme « outils » :

« *Beaucoup plus important à mes yeux pour l'orientation des recherches futures est la question de la détermination-construction des concepts fondamentaux à employer comme outils de base de l'analyse historique. Un apport essentiel de Marx a été la démonstration de l'historicité de toute une série de concepts.* »⁸⁵ (1995)

⁷⁹ Le verbe « formaliser » est aussi proportionnellement plus présent chez Alain Guerreau que dans les autres corpus consultés. Toutefois, il apparaît plus nettement dans les *Annales* que « formalisation », avec 111 occurrences, au rang 2 202 (contre 29 mentions chez Alain Guerreau, mais au rang 746).

⁸⁰ Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 171.

⁸¹ Id., p. 165.

⁸² Id., *Statistique pour historiens*, op.cit.

⁸³ Id., « Situation de l'histoire médiévale (esquisse) », op.cit. (texte numérique, non paginé).

⁸⁴ Les principaux substantifs/qualificatifs cooccurrents dans son corpus sont « puissant », « conceptuel », « trace » (en rapport avec l'archéologie), « mesure », « efficacité », « efficace », « simple », « indispensable », « calcul », « base », « fondamental », « élémentaire », « informatique », « statistique », « manipulation », « travail », etc. On note la présence de termes renvoyant à la fois à des traitements empiriques mais aussi purement abstraits.

⁸⁵ Alain Guerreau, « (Re)lire Marx », publié sous le titre « (Re)lire a Marx », *Taller d'istoria*, vol. 5, 1995, p. 25-30, ici p. 28.

Concrètement, il nous semble que les efforts méthodologiques les plus significatifs d'Alain Guerreau peuvent être regroupés dans trois groupes principaux. Le premier est l'usage des statistiques exploratoires, depuis les tableaux de calcul facilitant diverses observations jusqu'aux analyses factorielles, en passant par la fouille de données au sens large. Le second correspond à la mesure, en particulier celle appliquée aux bâtiments et aux questions d'organisation spatiale, mais encore aux objets iconographiques et archéologiques. Le troisième domaine méthodologique développé chez l'auteur est lié à la linguistique de corpus et de la sémantique historique. Ces différents champs sont bien entendu entremêlés – c'est une autre originalité – et ne couvrent pas la totalité des méthodes mises en œuvre, mais ils donnent un bon aperçu de leur ambitus. On retrouve d'ailleurs ici peu ou prou les trois chantiers évoqués en 2001 dans *L'avenir d'un passé incertain* pour rénover la médiévistique : la statistique, l'archéologie, la sémantique⁸⁶. Il va sans dire que replacer toutes ces méthodes dans leur cadre historiographique est improbable dans le cadre du présent article. Nous tenterons toutefois de donner quelques perspectives, afin là encore de dégager l'originalité de l'auteur.

I.3. Vers une nouvelle heuristique

Les statistiques exploratoires

La première question, celle de l'usage des statistiques, pourrait sembler la plus traditionnelle pour un historien : après tout, l'histoire économique n'est-elle pas intimement liée au dénombrement et au quantitatif ? Ainsi que l'expliquait Alain Guerreau en 1982, il n'en est rien⁸⁷. Au-delà de ce courant historiographique, en dépit même des progrès phénoménaux du système technique – en particulier des ordinateurs personnels, à partir des années 1990-2000 –, l'usage des méthodes numériques est resté et reste encore aujourd'hui largement sporadiques en histoire (médiévale)⁸⁸. La création et la diffusion de revues bien installées, en France et à

⁸⁶ Id., *L'avenir d'un passé incertain* [...], op.cit., p. 137-238.

⁸⁷ Alain Guerreau, « Analyse statistique des finances municipales de Dijon au XV^e siècle. Observations de méthode sur l'analyse factorielle et les procédés classiques », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 140:1, 1982, p. 5-34.

⁸⁸ Sur l'émergence de ces recherches, voir la thèse d'Edgard Lejeune, *Médiévistes et ordinateurs. Organisations collectives, pratiques des sources et conséquences historiographiques (1966-1990)*, Paris, 2021 – nous remercions vivement l'auteur de nous avoir confié une copie de son important travail. L'enquête stoppe toutefois en 1990, où des bouleversements fondamentaux eurent lieu : dans un contexte de démocratisation de l'« ordinateur personnel », l'usage du numérique n'est alors plus perçu comme un champ novateur et collectif. Au plan académique, il ne semble plus constituer une « nouveauté » et se voit ainsi largement désinvesti. À une échelle plus vaste mais néanmoins articulée, les courants sociaux, politiques et philosophiques, qui se cristallisaient dès le début des 1980 autour du rejet du marxisme et du structuralisme, gagnent aussi encore en force vers 1990 et poussent de nombreux intellectuels au rejet des perspectives globales – au profit d'enquêtes qualitatives et discursives. Ces différents mouvements combinés ont abouti à une éclipse des perspectives radicales ouvertes par le traitement numérique des corpus de documents anciens, environ jusqu'en 2005-2010, malgré des tentatives ponctuelles. Différents éléments sociologiques de cette dynamique scientifico-académique sont examinés dans Nicolas Perreaux, *L'écriture du monde. Dynamique, perception, catégorisation du mundus au Moyen Âge (VII^e-XIII^e siècles). Recherches à partir des bases de données numérisées*, Dijon, 2014, p. 100-132 (thèse disponible sur HAL-SHS : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-03084322>).

l'étranger, depuis *Le médiéviste et l'ordinateur* à *Digital Medievalist*, en passant par *Histoire & Mesure*, ne semble d'ailleurs pas avoir changé la donne⁸⁹.

Le calcul et les explorations numériques jouent néanmoins un rôle central dans les travaux d'Alain Guerreau. Outre les tableaux chiffrés, graphiques et analyses cartographiques qu'il présente fréquemment dès 1970⁹⁰, c'est le recours aux analyses multivariées, en particulier l'analyse factorielle des correspondances (AFC), qui le distingue à partir de 1979⁹¹. L'auteur n'est certes pas le premier à employer ces méthodes en histoire médiévale : Christiane Klapisch-Zuber, Michel Demonet, Jean-Philippe Genet et Hélène Millet, en particulier, font figure de pionniers⁹². Alain Guerreau développe cependant sa propre version de l'algorithme en 1979, en le programmant sur une calculatrice TI-58⁹³. Si son intérêt pour la méthode date de 1973, c'est en effet lors de son recrutement au CNRS (1978) qu'il décide de se former à cette procédure, grâce à une formation organisée par Philippe Cibois⁹⁴.

⁸⁹ Il existe bien quelques manuels, mais ils portent généralement sur quelques méthodes spécifiques et ne donnent pas de cadre général, encore moins de perspective épistémologique. Autrement dit, les perspectives numériques ne sont pas encore efficacement intégrées à la méthode historique à un niveau théorique. Voir cependant Cellier Jacques et Cocaud Martine, *Traitement des données en Histoire et Sciences Sociales. Méthodes et outils*, Rennes, PUR, 2012 ; voir de même le numéro 2018:4 des *Annales*, consacré à l'*Histoire quantitative - Histoire sociale* (dir. Karine Karila-Cohen, Claire Lemercier, Isabelle Rosé et Claire Zalc), en particulier l'article introductif « Nouvelles cuisines de l'histoire quantitative » ; Folgert Karsdorp, Mike Kestemont et Allen Riddell, *Humanities Data Analysis: Case Studies With Python*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2021.

⁹⁰ Son premier texte publié, « Rentes des ordres mendiants à Mâcon au XIV^e siècle », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 25:4, 1970, p. 956-965, contient déjà une série de tableaux, d'histogrammes (classiques et circulaires). Il est issu d'un chapitre de sa thèse d'École des chartes. Cette orientation très précoce de l'auteur doit beaucoup à Jean Favier, dont il a fréquenté le séminaire à partir de 1967 : « [Jean Favier] s'était bien aperçu que pour étudier la comptabilité, il fallait faire des calculs. Il connaissait donc à peu près les méthodes de base de la statistique historique de l'époque, qui étaient en réalité élémentaires. [...] Favier avait surtout insisté sur l'aspect graphique du traitement, ce que l'on appelait alors les papiers fonctionnels. J'avais ainsi toute une collection de blocs de papiers fonctionnels, et c'est avec cela que j'ai commencé à faire un peu de statistiques. J'avais relevé sur la comptabilité de Mâcon une grande quantité de prix et de salaires, et fais des graphiques en nombre important, quelques calculs, appris une ou deux lois statistiques de base. », dans Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », *op.cit.*

⁹¹ Alain Guerreau, « Analyse factorielle au moyen d'une calculatrice programmable de poche », *Le médiéviste et l'ordinateur*, n° 2, 1979, p. 10-12. Jean-Paul Benzécri [† 2019] est le développeur de la méthode : voir *L'Analyse des données*, 2 volumes, Paris, Dunod, 1973 ; *Pratique de l'analyse des données*, 5 volumes, Paris, Dunod, 1980-1987 (dont Alain Guerreau donne un compte rendu, pour le cinquième volume, dans *Histoire & Mesure*, vol. 2-3-4, 1987, p. 227-230).

⁹² Christiane Klapisch-Zuber et Michel Demonet, « *A uno pane e uno vino* : la famille rurale toscane au début du XV^e siècle », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 27:4-5, 1972, p. 873-901. Michel Demonet réalise son DEA auprès de Jean-Paul Benzécri. Dès 1967, il est recruté comme ingénieur au sein du projet de Christiane Klapisch-Zuber consacré au *catasto*, par l'entreprise d'Emmanuel Le Roy Ladurie. De son côté, dès le premier numéro du *Médiéviste et l'ordinateur*, Jean-Philippe Genet cosigne un article avec Lucie Fossier dans lequel il est déjà question de la méthode : « Un type d'exploitation : le traitement de texte », *Le médiéviste et l'ordinateur*, n° 1, 1979, p. 2-9. Alain Guerreau mentionne qu'il a vu pour la première fois une AFC lors d'une présentation de Jean-Philippe Genet, dans le séminaire de Bernard Guenée, en 1973 (voir à nouveau Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », *op.cit.*). Quelques années plus tard, on pense aussi aux travaux d'Hélène Millet, « La composition du chapitre cathédral de Laon au XIV^e siècle : résultats d'une analyse factorielle », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 36:1, 1981, p. 117-38. Sur l'intégration de la méthode au corpus méthodologique de quelques médiévistes, voir à nouveau Edgard Lejeune, *Médiévistes et ordinateurs [...]*, *op.cit.*, p. 70, 221 et seq., 369 et seq., ainsi que l'ensemble du chapitre VI : « Conflits épistémologiques autour d'une utilisation des analyses factorielles des correspondances ».

⁹³ Alain Guerreau, « Analyse factorielle au moyen d'une calculatrice programmable de poche », *op.cit.*

⁹⁴ « J'ai eu la chance de tomber sur la formation organisée par Philippe Cibois. À l'automne 1978 ou au plus tard au printemps 1979, j'ai donc suivi une formation avec lui, car il commençait dès ce moment-là à fabriquer des programmes qui pouvaient fonctionner. J'ai ainsi compris comment cela marchait, me suis procuré et ai épluché des manuels, et j'ai fait ce que divers collègues n'arrivent pas à croire : j'ai réussi à programmer une analyse

Cet apprentissage débouche dès les années suivantes sur la production de nombreux articles recourant concrètement à la méthode, portant sur l'organisation spatiale de doyennés (1980), les ordres mendiants (1980 et 1984), la dynamique inégale du haut Moyen Âge (1981), les pèlerinages (1982), le parcellaire (1982) et les finances municipales (1982)⁹⁵. Au cours de sept articles en quatre ans, Alain Guerreau explore les possibilités des analyses multivariées appliquées aux documents anciens, avec deux originalités qui le distinguent particulièrement : 1) ces études de cas débouchent presque toujours sur des considérations larges, concernant la nature de la documentation, l'organisation spatiale et la dynamique du système médiéval ; 2) il réalise ces AFC lui-même, sans recourir à l'aide d'un centre d'études statistiques ou à des ingénieurs spécialisés. On retrouve ainsi ce que nous croyons être des spécificités de l'auteur, qui combine de manière originale les pôles empiriques et abstraits, reliés ici par les méthodes statistiques.

L'AFC subit par la suite une courte éclipse dans sa production : sur les 293 occurrences du lemme « factoriel » dans le corpus réuni, seules deux apparaissent entre 1985 et 1987 (contre 133 entre 1979 et 1984) et aucun article n'est alors consacré à la question. La réapparition des expériences en 1989 s'opère selon une double logique : 1) la reprise d'études de cas, portant aussi bien sur des objets que sur des corpus textuels⁹⁶ ; 2) l'application des analyses multivariées à l'étude des mots, qui dessine une perspective importante pour les analyses sémantique des décennies 1990-2010 – sur lesquelles nous reviendrons ensuite. Ce rapide panorama montre toutefois l'importance des statistiques exploratoires pour l'auteur, au-delà même de l'AFC, qui permettent de faire apparaître des structures invisibles à l'œil nu, ce qui favorise ensuite le dépassement partiel de l'obstacle que représente l'altérité médiévale.

La mesure, en particulier spatiale et archéologique

Le second domaine méthodologique où Alain Guerreau se démarque nettement est celui de la mesure appliquée aux objets et aux choses. Il est certes plus ou moins lié à la question des

factorielle sur ma calculette programmable. Pour les premiers articles de statistique propres que j'ai publié, les analyses factorielles ont ainsi été réalisées sur calculette programmable TI-58. Là, j'avais véritablement décomposé en entier tous les algorithmes nécessaires pour une analyse factorielle, ce qui me donnait une certaine aisance par rapport à cette technique. », dans Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », *op.cit.* Les deux *Que sais-je ?* de l'auteur (*Les méthodes d'analyse d'enquêtes ; L'analyse factorielle*) constituent des textes extrêmement didactiques pour comprendre certaines bases de l'analyse de données. Son site offre différentes versions de ces travaux : <https://cibois.pagesperso-orange.fr/>

⁹⁵ Alain Guerreau, « Douze doyennés clunisiens au milieu du XII^e siècle », *Annales de Bourgogne*, vol. 52:2-3, 1980, p. 83-128 ; Id., « Analyse factorielle et analyses statistiques classiques : le cas des ordres mendiants dans la France médiévale », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 36:5, 1981, p. 869-912 ; Id., « Le haut Moyen Âge factorialisé », *Le médiéviste et l'ordinateur*, n° 5, 1981, p. 7-11 ; Id., « Les pèlerinages du Mâconnais : une structure d'organisation symbolique de l'espace », *Ethnologie française*, vol. 12, 1982, p. 7-30 ; Id., « Analyse statistique des finances municipales de Dijon au XV^e siècle. Observations de méthode sur l'analyse factorielle et les procédés classiques », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 140, 1982, p. 5-34 ; Id., « Une méthode de représentation graphique d'un ensemble de parcelles seulement repérées par leurs confronts », *Le médiéviste et l'ordinateur*, n° 8, 1982, p. 9-10 ; Id., « Observations statistiques sur les créations de couvents franciscains en France, XIII^e-XV^e siècles », *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 70:184, 1984, p. 27-60.

⁹⁶ Id., « Notes statistiques sur les jardins de Saint-Flour (XIV^e siècle) », dans Jean-Louis Biget (éd.), *Les cadastres anciens des villes et leur traitement par l'informatique*, Rome, École française de Rome, 1989, p. 341-357 ; Id., « Classement des manuscrits et analyses factorielles : le cas de la *scala coeli* de Jean Gobi », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, n° 154, 1996, p. 359-400 ; Id., « Quelques remarques statistiques sur le corpus des *exempla* bernardinis », dans Patrick Arabeyre, Jacques Berlioz, Philippe Poirrier (éd.), *Vies et légendes de saint Bernard de Clairvaux*, Cîteaux, Commentarii cistercienses, 1993, p. 141-151.

calculs, mais s'en distingue par certains aspects. C'est sans doute sous l'influence du séminaire de Jean Favier que l'auteur commence ses relevés. Ces derniers sont d'abord liés aux comptes⁹⁷. Par la suite, nombre de ses travaux incluant des calculs portent dès lors sur des objets matériels : monnaies, blés, parcelles, vendanges, mais aussi et surtout édifices⁹⁸. Dans les années 1990, l'auteur se tourne en effet vers la question de la métrologie, en particulier ecclésiastique mais aussi castrale⁹⁹. Cette évolution est probablement liée aux fouilles qu'il réalise entre 1985 et 1993 à Saint-Clément de Mâcon, aux côtés de Christian Sapin¹⁰⁰. La mesure devient ainsi une autre façon d'éclairer la logique des bâtiments. Le point commun avec les méthodes précédemment évoquées est que la métrologie permet de « renonc[er] à la plus grande partie de [la] rhétorique subjective et formaliste qui encombre tant d'ouvrages d'histoire de l'art », afin de réfléchir « assez abstraitement aux modalités de constitution de nouveaux programmes d'observation systématique, sans jamais perdre de vue les outils, les techniques et les représentations qui ont modelé ces bâtiments »¹⁰¹. Comme dans nos observations précédentes, on relève qu'Alain Guerreau souhaite ainsi tenir les deux bouts de la « chaîne historique » : depuis l'observation la plus empirique et érudite à l'analyse abstraite, en passant par les méthodes de formalisation et d'exploration computationnelles. D'une certaine façon, cette perspective propose de renoncer à l'esthétisme fréquent chez certains historiens de l'art, esthétisme d'ailleurs en partie assimilable à la « critique » des Méthodiques¹⁰² :

« Les cathédrales constituent ainsi un exemple de plus de l'infrangible nécessité de combiner étroitement des perspectives d'analyse que les inerties d'une soi-disant « spécialisation »

⁹⁷ Voir Alain Guerreau, « Une ville et ses finances, Mâcon (1360-1550) », *Positions des thèses de l'École des chartes*, 1971, p. 93-94, désormais disponible en ligne : <https://bibnum.chartes.psl.eu/s/thenca/page/accueil>

⁹⁸ Dans le corpus de l'auteur, le terme « métrologie » apparaît pour la première fois en 1988, à propos des mesures employées pour les céréales : Alain Guerreau, « Mesures du blé et du pain à Mâcon (XIV^e-XVIII^e siècles) », *Histoire & Mesure*, vol. 3:2, 1988, p. 163-219.

⁹⁹ Alain Guerreau, « Édifices médiévaux, métrologie, organisation de l'espace. À propos de la cathédrale de Beauvais », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 47:1, 1992, p. 87-106 ; Id., « Observations métrologiques sur l'abbatiale Saint-Philibert de Tournus », dans Jacques Thirion (éd.), *Saint-Philibert de Tournus. Histoire, archéologie, art*, Tournus, Centre international d'études romanes, 1995, p. 205-214 ; Id., « Notes métrologiques sur Saint-Bénigne de Dijon et Saint-Pierre de Genève (XI^e-XIII^e siècles) », dans Monique Jannet et Christian Sapin (éd.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 1996, p. 151-166 ; Id., « Vingt-et-une petites églises romanes du Mâconnais : irrégularités et métrologie », dans Patrice Beck (dir.), *L'innovation technique au Moyen Âge*, Paris, Errance, 1998, p. 186-210 ; Id., « Saint-Nicolas de Marcigny : une église romane originale et importante », dans Nicolas Reveyron (éd.), *1004-2004, un millénaire à Paray-le-Monial*, Paray-le-Monial, 2006, p. 153-167 ; Id., « Châteaux et mesures, notes préliminaires », dans Hervé Mouillebouche (éd.), *Châteaux et Mesures: actes des 17^e journées de castellologie de Bourgogne 23-24 octobre 2010, château de Pierreclos*, Chagny, Centre de castellologie de Bourgogne, 2011, p. 12-25 ; Id., « Mesures des églises médiévales de Lyon », dans Moritz Wedell (dir.), *Was zählt : Ordnungsangebote, Gebrauchsformen und Erfahrungsmodalitäten des numerus im Mittelalter*, Köln, Böhlau, 2012, p. 119-153 ; Id., *Saint-Philibert de Tournus : la société, les moines, l'abbatiale*, Tournus, Association pour l'inscription de l'abbaye Saint-Philibert de Tournus, 2019.

¹⁰⁰ Voir de nouveau Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », *op.cit.* Parmi les influences « archéologiques » d'Alain Guerreau, on relève les travaux de François Djindjian, « Nouvelles méthodes pour l'analyse spatiale des sites archéologiques », *Histoire & Mesure*, vol. 5:1-2, 1990, p. 11-34 ; Id., *Méthodes pour l'archéologie*, Paris, Armand Colin, 1991 ; Id., *Manuel d'archéologie*, Paris, Armand Colin, 2011. La première mention de l'auteur remonte à 1996, dans Alain Guerreau, « Analyse spatiale de données historiques et cartes », *Mémoire vive*, vol. 15-16, 1996, p. 3-12.

¹⁰¹ Alain Guerreau, « Édifices médiévaux, métrologie, organisation de l'espace [...] », *op.cit.*, p. 100. L'article est à bien des égards programmatique. Il fixe non seulement certains objectifs liés à la métrologie des églises, selon l'auteur, mais donne aussi des éléments de méthode, sur la façon de les mesurer *in situ*.

¹⁰² Alain Guerreau, « Vingt-et-une petites églises romanes du Mâconnais [...] », *op.cit.*, p. 186. Sur ces problèmes, nous renvoyons aussi à Jean Wirth, *La datation de la sculpture médiévale*, Genève, Droz, 2004.

tendent à scinder, si l'on veut contribuer à l'élaboration de connaissances historiques plus réalistes et plus rationnelles. »¹⁰³ (1990)

La mesure des bâtiments rejoint ainsi les préoccupations fondamentales de l'auteur : non seulement comprendre pourquoi ils ont été construits (en particulier les églises), mais aussi dans quelle mesure ils reflétaient la dynamique de ce système, tout en la favorisant¹⁰⁴. Cet intérêt méthodologique pour la mesure des choses se double d'ailleurs d'un intérêt pour les mesures médiévales : deux champs difficilement séparables, tant la métrologie des objets médiévaux nécessite une connaissance des procédés employés pour créer ces derniers¹⁰⁵. Là encore, ces passages entre les différents niveaux (objets, textes, mesures, méthodes, etc.) participent à la spécificité de l'œuvre de l'auteur, qui non seulement tente de relier empirisme et abstraction, mais rejette aussi explicitement l'opposition factice entre quantitatif et qualitatif :

*« Prendre comme base de réflexion [...] l'opposition irréductible qualitatif/quantitatif, c'est s'enfermer dans une impasse. »*¹⁰⁶ (1981)

Un domaine connexe où l'auteur explore les possibilités méthodologiques applicables aux objets anciens est celui de l'analyse cartographique, articulé à la fois à la métrologie¹⁰⁷, à certains dossiers documentaires sur lesquels il a employé l'analyse factorielle¹⁰⁸, ainsi qu'à ses développements sur la spatialité médiévale. Si cette série d'enquêtes date essentiellement des années 2010¹⁰⁹, Alain Guerreau y use de références présentes dans ses travaux depuis la fin des années 1990, en particulier autour de François Djindjian, Claude Grasland et Denise Pumain¹¹⁰.

¹⁰³ Alain Guerreau, « Édifices médiévaux, métrologie, organisation de l'espace [...] », *op.cit.*, p. 100.

¹⁰⁴ Alain Guerreau, « Vingt-et-une petites églises romanes du Mâconnais [...] », *op.cit.*, p. 187-188.

¹⁰⁵ Alain Guerreau, « Remarques sur l'arpentage selon Bertrand Boysset (Arles, vers 1400-1410) », dans Elisabeth Mornet (dir.), *Campagnes médiévales : l'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 87-102 ; Id., « Une règle graduée, en Allemagne du Nord, vers 1530 », dans Rosa Alcoy, Dominique Allios, Maria Alessandra Bilotta, Manuela Gianandrea (dir.), *Le plaisir de l'art du Moyen Âge : commande, production et réception de l'œuvre d'art. Mélanges offerts à Xavier Barral i Altet*, Paris, Picard, 2012, p. 986-991 ; Id., « La mesure au Moyen Âge : quelques directions de recherche », dans *Mesure et histoire médiévale. XLIII^e Congrès de la SHMESP (Tours, 31 mai-2 juin 2012)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 17-38. Les interrogations de l'auteur sur *mensura* ou encore *architectus*, quoi que sur le versant sémantique, sont aussi à relier à ces préoccupations.

¹⁰⁶ Id., « Analyse factorielle et analyses statistiques classiques [...] », *op.cit.*, p. 912.

¹⁰⁷ Voir les références mentionnées note 99.

¹⁰⁸ On pense aussi bien à la question des pèlerinages qu'à celle de la distribution spatiale des ordres mendiants, où les cartes sont présentes, soit comme projections liées des analyses factorielles, soit comme cadre général.

¹⁰⁹ Encore une fois, en distinguant les travaux où des cartes sont employées de ceux où la carte est le sujet central de la réflexion. Alain Guerreau, « Analyse spatiale de données historiques et cartes », *op.cit.* (1996) ; Id., *Statistique pour historiens*, *op.cit.* (2004), p. 73-92 ; Id., « Toponymie et nouvelles techniques : une expérience de géotoponymie historique dans un cadre communal (Broye, Saône-et-Loire) », *La Nouvelle revue d'onomastique*, vol. 55, 2013, p. 3-46 ; Id., « Postface. Traitement des données historiques spatialisées. Que faire ? et comment ? », dans Marie-José Gasse-Grandjean et Laure Saligny (dir.), *Géolocalisation et sources anciennes ? Actes des journées d'études de Dijon, Maison des Sciences de l'Homme, 13-14 novembre 2014*, numéro Hors-série n° 9 du *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)*, 2016, en ligne : <https://doi-org.ezpaarse.univ-paris1.fr/10.4000/cem.13840> ; Id., « FANTOIR géolocalisé : mode d'emploi simplifié », dans Marie-José Gasse-Grandjean et Laure Saligny (dir.), *Géolocalisation et sources anciennes ? [...]*, *op.cit.*, en ligne : <https://journals-openedition-org.ezpaarse.univ-paris1.fr/cem/13835>.

¹¹⁰ Comme dans le cas de François Djindjian (voir note 100), les premières mentions de Claude Grasland chez Alain Guerreau remontent à 1996 : Alain Guerreau, « Analyse spatiale de données historiques et cartes », *op.cit.* (1996). Claude Grasland apparaît dans la liste des relecteurs de *Statistique pour historiens*, *op.cit.* (2004). Denise

Ce regain d'intérêt est probablement lié à sa participation, à partir de 2009-2010, à l'entreprise collective de numérisation des *Dictionnaires topographiques de la France*¹¹¹. La perspective de pouvoir traiter massivement des toponymes anciens apparaît alors de plus en plus clairement dans ses travaux. Plusieurs méthodes sont expérimentées : géolocalisation (cartes et toponymes), analyses de densité, coefficients, etc. Comme dans les autres méthodes présentées, Alain Guerreau les emploie pour aboutir à des considérations abstraites très larges : sur le rapport de la société médiévale à l'« espace », les liens entre toponymie, polarisation et prélèvements, la dynamique de l'Europe dans son ensemble, enfin. On comprend ainsi que, chez l'auteur, différentes questions méthodologiques, documentaires et historiennes s'entremêlent en strates complexes : on passe de l'organisation spatiale aux cartes (anciennes, mais aussi formalisées par l'historien), pour toujours revenir vers le cœur ecclésial (la dimension des églises, leurs chronologies, leurs logiques).

La sémantique historique

Cette problématique de la cohérence du système médiéval est donc indissociable, chez l'auteur, de ses multiples explorations méthodologiques. Elles lui permettent de dépasser en partie la « double fracture conceptuelle », puisqu'elles favorisent une analyse moins ethnocentrée des documents anciens. Dans cette boîte à outils qu'il complète au fur et à mesure des dossiers traités et des problèmes que ceux-ci soulèvent, la sémantique historique fait figure de pivot central, quoique longtemps relégué au second plan pour des raisons techniques. Les lemmes « sémantique » et « linguistique » apparaissent en effet dans les textes de l'auteur dès 1980, en particulier dans *Le féodalisme*. Au sein de cet ouvrage, l'auteur insiste en effet déjà lourdement sur l'intérêt cette approche alors largement inédite, mais qui permettrait de surmonter l'aporie de l'altérité :

« *On commence à savoir qu'aucun concept, non plus qu'aucun mot du langage courant, n'a de sens en lui-même, mais tire ce sens de sa position dans un champ sémantique et, le cas échéant, dans un ensemble plus ou moins théorique. Ces concepts et ces champs n'ont pas d'existence abstraite : ils ne vivent que dans et par un ensemble de pratiques sociales, éventuellement dites, de surcroît, scientifiques.* »¹¹² (1980)

Le sous-chapitre « Linguistique et sciences économiques » du *Féodalisme* revient ainsi sur l'apport potentiel de la sémantique à l'histoire médiévale, en particulier lors d'un usage conjoint

Pumain apparaît pour la première fois dans *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit. (2001). Ici, il faut aussi reconnaître l'influence décisive des travaux d'André Déléage sur l'auteur – un pionnier de l'analyse topo-spatiale, autour duquel il coédite un volume : Alain Guerreau et Didier Méhu, avec la collaboration d'Isabelle Vernus (éd.), *André Déléage (1903-1944). Actes du colloque de Cluny, 3-5 septembre 2003*, dans les *Annales de Bourgogne*, t. 83:1-3, 2011.

¹¹¹ L'équipe au cœur du projet comptait alors Marie-José Gasse-Grandjean – véritable cheville ouvrière du projet, qui a supervisé la totalité des numérisations –, Alain Guerreau, Claude Mordant (alors président du CTHS, qui éditait depuis 1861 la collection des *Dictionnaires topographiques*), Sébastien Nadiras, Olivier Canteaut et nous-même. Le corpus est désormais présenté sur un site produit et hébergé par l'École nationale des chartes, autour duquel une nouvelle équipe s'est constituée : <https://dicotopo.cths.fr/> ; <https://github.com/chartes/dico-topo>

¹¹² Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 17. Aussi : « Une critique linguistique systématique (éventuellement sémiologique, ou iconologique) apparaît aujourd'hui comme une étape indispensable pour mettre en place l'articulation des champs sémantiques dans tout corpus documentaire utilisé. », p. 171.

avec la statistique¹¹³. Le concept même de *dominium* est alors intimement lié à ces analyses sémantiques¹¹⁴, tout comme le sera celui d'*ecclesia* par la suite¹¹⁵. Comment évolue l'intérêt d'Alain Guerreau pour la « sémantique » et la « linguistique » à partir de 1980 ? Dans le corpus réuni, on relève tout d'abord que le premier terme est plus fréquent que le second, avec respectivement 339 et 166 occurrences, ce qui montre que c'est spécialement la sémantique qui est identifiée comme méthode utile aux historiens. L'examen des cooccurrents du lemme « sémantique » indique en outre que nous sommes encore une fois à l'articulation de l'empirisme et de l'abstraction : « champ », « formalisation », « historique », « lexical », « structural », « espace », « structure », « réseau », « analyse », « théorie », « Vulgate », « lexicographie » font partie des contextes directs les plus fréquents. La sémantique est donc pour Alain Guerreau une méthode éminemment empirique, impliquant à la fois des dénombrements et des formalisations diverses.

Dès 1989, l'auteur publie ainsi un article programmatique intitulé « Pourquoi (et comment) l'historien doit-il compter les mots ? »¹¹⁶. Dans celui-ci, il invite les historiens à prendre au sérieux leur dénombrement, avec en particulier des interrogations sur la façon d'aborder les distributions fréquentielles du lexique¹¹⁷. Toutefois, Anita Guerreau-Jalabert avait publié dès 1986-1987 plusieurs travaux pratiques de sémantique historique, invitant à tenir compte de l'altérité de la parenté médiévale¹¹⁸. Ils faisaient eux-mêmes suite à un texte de 1982, portant sur son corpus de thèse d'École des chartes – les *Questiones Grammaticales* d'Abbon de Fleury –, qui ne relevait certes pas de la sémantique au sens strict, mais de la statistique lexicale¹¹⁹. On comprend dès lors que l'intérêt d'Alain Guerreau pour ces méthodes est intimement lié au dialogue qui se met en place entre les deux chercheurs. Dès 1978, Anita Guerreau-Jalabert intègre en effet la section de « Lexicographie latine » de l'IRHT, en tant que chargée de recherche au CNRS. Dans ce cadre, son activité consistait entre autres à participer à l'élaborer d'un dictionnaire-glossaire latin, le *Novum Glossarium*¹²⁰. Ce processus impliquait la division des différents sens des termes médiolatins examinés, puis leur présentation au sein de notices contenant autant d'entrées que de sens, faiblement réarticulée entre elles¹²¹.

C'est sans doute les discussions liées au rejet de cet « effet dictionnaire », contradictoire avec l'hypothèse de l'altérité médiévale et de la « double fracture conceptuelle », qui a poussé les deux chercheurs à élaborer des solutions expérimentales d'exploration sémantique, dont l'objet était non plus de diviser les sens, mais au contraire de les réarticuler. Les lectures

¹¹³ « L'analyse formelle des champs sémantiques (onomasiologie et sémasiologie) a été massivement renforcée par l'usage des analyses statistiques, que permet l'informatique. Dans ce secteur, les méthodes de recherche évoluent rapidement. La collaboration des « purs » et des « praticiens » augmente la dynamique générale. », dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 159.

¹¹⁴ Dans la partie qu'il consacre au terme dans les dictionnaires et glossaires, il indique : « on retrouve la nécessité de critiquer les sens admis, par la construction rationnelle de champs sémantiques à partir d'un corpus. », dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 181. Voir aussi le passage cité note 196.

¹¹⁵ Voir à ce sujet l'analyse de Joseph Morsel dans le présent volume, ainsi que nos développements ultérieurs.

¹¹⁶ Alain Guerreau, « Pourquoi (et comment) l'historien doit-il compter les mots ? », *Histoire & Mesure*, vol. 4:1-2, 1989, p. 81-105.

¹¹⁷ À partir des réflexions de George Kingsley Zipf, Benoît Mandelbrot et Marc Barbut.

¹¹⁸ Anita Guerreau-Jalabert, « La désignation des relations et des groupes de parenté en latin médiéval », *Archivum latinitatis medii aevi*, vol. 46-47, 1986-1987, p. 65-108.

¹¹⁹ Id., « A propos des *Quaestiones Grammaticales* d'Abbon de Fleury. Essai de statistique lexicale », *Archivum latinitatis medii aevi*, vol. XLII (1979-1980), p. 85-128, 1982.

¹²⁰ *Novum Glossarium Mediae Latinitatis*, 23 fascicules et deux volumes d'*Index scriptorum*, Paris-Bruxelles, CNRS-IRHT-Union Académique Internationale, 1957-.

¹²¹ Le rejet de l'« effet dictionnaire » (l'expression est de Joseph Morsel), qui consiste à découper le sens en de multiples segments qui sont autant d'entrées, est sans doute lié, au moins partiellement, à la position qu'occupe alors Anita Guerreau-Jalabert comme rédactrice au *Novum Glossarium*.

linguistiques des deux auteurs, visibles d'abord chez Anita Guerreau-Jalabert donc, se divisent alors principalement en trois ensembles : 1) des réflexions théoriques sur la sémantique, d'abord autour de la sémantique structurale (en particulier Pierre Guiraud), puis avec les apports de Jost Trier autour de la notion de « champ sémantique »¹²² ; 2) les éléments issus de la statistique lexicale au sens strict, tant sur le versant des distributions statistiques que des méthodes d'analyses¹²³ ; 3) les expériences empiriques visant à réunir les niveaux abstraits, techniques et analytiques, assez rares dans les années 1980, en particulier en matière de langues médiévales¹²⁴.

Malgré ces perspectives encourageantes, la proposition de 1989 n'a pas été suivie de travaux pratiques immédiats, puisque le premier article qu'Alain Guerreau consacre entièrement à la sémantique ne paraît qu'en 1997. Ce texte porte sur la structuration des champs lexicaux spatio-temporels dans un texte hagiographique : la vie de saint Maïeul, abbé de Cluny au X^e siècle¹²⁵. Si nous considérons cette étude comme fondamentale pour comprendre certains travaux d'Alain Guerreau au XXI^e siècle, celle-ci se fonde encore sur des dénombrements manuels, rendus possibles par l'édition alors relativement récente du texte et d'une concordance de celui-ci par Dominique Iogna-Prat¹²⁶. En l'absence d'un système technique viable, les travaux pratiques de sémantique restaient extrêmement difficiles à mener¹²⁷.

¹²² On relève en particulier : Stephan Ullmann, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke, 1952 ; Pierre Guiraud, *La sémantique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1955 ; Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966 ; Georges Mounin, *Clefs pour la sémantique*, Paris, Seghers, 1972. Les travaux de Jost Trier apparaissent en 1989, dans l'article « Pourquoi (et comment) l'historien doit-il compter les mots ? », *op.cit.*, où Alain Guerreau cite Pierre Guiraud : « La notion de champ linguistique, définie par Jost Trier, constitue la grande révolution de la sémantique moderne. », p. 87. Quelques textes fondamentaux de Jost Trier : *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes : die Geschichte eines sprachlichen Feldes*, Heidelberg, Winter, 1931 ; *Aufsätze und Vorträge zur Wortfeldtheorie*, Berlin, De Gruyter-Mouton, 1973 (texte réédité en 2019) ; Lothar Schmidt (dir.), *Wortfeldforschung : zur Geschichte und Theorie des sprachlichen Feldes*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973. La lecture de Fustel de Coulanges (dès *Le féodalisme [...]*, en 1980) semble aussi avoir encouragé cette perspective sémantique, puisqu'Alain Guerreau écrit : « De l'étude méthodique du contexte ressort évidemment une délimitation de sens à peu près irréfutable, et, à cet égard, l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* constitue une collection admirable de monographies sémantiques de premier ordre. », dans Alain Guerreau, « Fustel de Coulanges médiéviste », *Revue historique*, vol. 275, 1986, p. 381-406, ici p. 387.

¹²³ Pierre Guiraud, *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Dordrecht, Reide, 1959 ; Charles Muller, *Initiation aux méthodes de la statistique linguistique*, Paris, Hachette, 1973 ; Id., *Statistique linguistique : exercices et applications*, Strasbourg, Centre de Philologie et de Littératures Romanes, 1977 ; Id., *Principes et méthodes de la statistique lexicale*, Paris, Hachette, 1990.

¹²⁴ Pierre Guiraud, *Index du vocabulaire du symbolisme*, Paris, Klincksieck, 1953-1954 ; Id., *Langage et versification d'après l'œuvre de Paul Valéry. Étude sur la forme poétique dans ses rapports avec la langue*, Paris, Champion, 1953 ; Charles Muller, *Essai de statistique lexicale. L'illusion comique de Corneille*, Paris, Klincksieck, 1964 ; Régine Robin, *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973 ; Marie-Madeleine Mactoux, *Doyleia. Esclavage et pratiques discursives dans l'Athènes classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1980 ; Charles Tronc, « Le thème de la joie en Ancien français : analyse des cooccurrences de 30 vocables dans 15 romans », dans Jean-Paul Benzécri (dir.), *Pratique de l'analyse des données. 3, Linguistique & lexicologie*, Paris, Dunod, 1981, p. 177-182 ; Jean-Philippe Genet, « Une application de l'analyse factorielle à l'étude du vocabulaire », *Le médiéviste et l'ordinateur*, vol. 5, 1981, p. 11-15 ; Élisabeth Carpentier, « L'homme, les hommes et la femme. Étude sur le vocabulaire des biographies royales françaises (XII^e-XIII^e siècles) », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 41, 1986, p. 325-346.

¹²⁵ Alain Guerreau, « Le champ sémantique de l'espace dans la *Vita* de saint Maïeul (Cluny, début du XI^e siècle) », *Journal des savants*, n° 2, 1997, p. 363-419.

¹²⁶ Dominique Iogna-Prat, *Agni immaculati : recherches sur les sources hagiographiques relatives à Saint Maïeul de Cluny (954-994)*, Paris, Cerf, 1988.

¹²⁷ C'est tout le problème de la statistique sémantique pré-computationnelle, très riche, mais dont la production était excessivement pénible.

L'ouvrage inédit *La fin du comte* joue cependant un rôle central dans l'intérêt porté à la sémantique par Alain Guerreau, toujours sous-jacent. Le lemme « sémantique » est en effet très présent dans ce long texte, avec pas moins de 62 mentions. Fortement influencé par l'anthropologie sociale lévi-straussienne et la Volkskunde, il se présente comme une analyse structuralo-sémantique du système des représentations médiévales. Or, sa première mouture a été élaborée dès le milieu des années 1970. Ce travail constitue ainsi selon nous l'un des moteurs (à ce jour invisible) de la réflexion d'Alain Guerreau sur la sémantique, en lien encore une fois étroit avec les travaux d'Anita Guerreau-Jalabert¹²⁸. Parce qu'il recourt massivement aux dictionnaires et aux glossaires afin de repérer des séquences et des thèmes permettant d'explorer la question du sens dans l'Europe médiévale, il a probablement stimulé l'intérêt de deux chercheurs pour la statistique lexicale, la sémantique historique et enfin les corpus textuels.

Au tournant du XXI^e siècle, un autre texte programmatique, « *Vinea* », marque un tournant dans le positionnement méthodologique de l'auteur vis-à-vis de la sémantique. Alain Guerreau y montre que la traduction (*vigne*) d'un terme usuel du latin médiéval (*vinea*) détruit irrémédiablement la logique matérielle et idéelle que ce dernier portait. Parallèlement, les possibilités offertes par les traitements de texte et surtout les moteurs de recherche ouvrent de nouvelles perspectives : des études sur *mensura*, *textus*, *architectus* et *caro* arrivent dans les années suivantes¹²⁹. La méthode sémantique se fait encore plus présente dans les réflexions sur le système de représentations dans son ensemble, en particulier autour de la « polarisation » spatiale¹³⁰. Ces études suivent ou sont parallèles aux travaux d'Anita Guerreau-Jalabert, parfois

¹²⁸ Outre les questions de parenté, déjà mentionnées, nous pensons aux travaux de l'autrice sur les structures sociales dans les textes en Ancien français : Anita Guerreau-Jalabert, « Romans de Chrétien de Troyes et contes folkloriques. Rapprochements thématiques et observations de méthode », *Romania*, vol. 104, 1983, p. 1-48 ; Id., « Inceste et sainteté. La Vie de saint Grégoire en français (XII^e siècle) », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 43, 1988, p. 1291-1320 ; Id., « Aliments symboliques et symbolique de la table dans les romans arthuriens (XII^e-XIII^e siècles) », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 47, 1992, p. 561-594 ; Id., « Fées et chevalerie. Observations sur le sens social d'un thème dit merveilleux », *Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 133-150 ; Id., « Les nourritures comme figures symboliques dans les romans arthuriens », dans Martin Aurell, Françoise Thélamon, Olivier Dumoulin (dir.), *La sociabilité à table. Commensalité et convivialité à travers les âges*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen, 1992, p. 35-40 ; Id., « L'essart comme figure de la subversion de l'ordre spatial dans les romans arthuriens », dans Élisabeth Mornet (dir.), *Campagnes médiévales. L'homme et son espace. Etudes offertes à Robert Fossier*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 59-72 ; Id., « Parole-Parabole. La parole dans les langues romanes : analyse d'un champ lexical et sémantique », Rosa Maria Dessì et Michel Lauwers (dir.), *La parole du prédicateur, V^e-XV^e siècle*, Nice, Brepols, p. 311-339.

¹²⁹ Alain Guerreau, « Postscriptum : *mensura*, représentation du monde, structures sociales », *Histoire & Mesure*, vol. 16:3-4, 2001, p. 405-414 ; Id., « *Textus* chez les auteurs latins du XII^e siècle », dans Ludolf Kuchenbuch et Uta Kleine (dir.), *'Textus' im Mittelalter*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 2005, p. 149-178 ; Id., « *Mensura* et *metiri* dans la Vulgate », *Micrologus. Natura, Scienze e Società Medievali*, vol. 19, 2011, p. 3-19 ; Id., « *Architectus* dans les textes latins, fin du IV^e-fin du XIII^e siècle », dans Frédéric Elsig (dir.), *L'image en questions, pour Jean Wirth*, Genève, Droz, 2013, p. 14-27 ; Jacques Berlioz et Alain Guerreau, « La chair dans les recueils d'*exempla* méridionaux (XIII^e-XIV^e siècles) », dans Michelle Fournié et Daniel Le Blévec (dir.), *L'Église et la chair (XII^e-XV^e siècle)*, Toulouse, Privat, 2019 (*Cahiers de Fanjeaux*, 52), p. 211-235.

¹³⁰ Id., « Il significato dei luoghi nell'Occidente medioevale : struttura e dinamica di uno 'spazio' specifico », dans Enrico Castelnuovo et Giuseppe Sergi (dir.), *Arti e storia nel Medioevo, tome 1 : Tempi, spazi, istituzioni*, Torino, Einaudi, 2002, p. 201-239 ; Id., « Structure et évolution des représentations de l'espace dans le haut Moyen Âge occidental », dans *Uomo e spazio nell'alto medioevo*, Spoleto, Settimane di studio di Spoleto, 2003, p. 91-115 ; Id., « Stabilità, via, visione : le creature e il Creatore nello spazio medioevale », dans Enrico Castelnuovo et Giuseppe Sergi (dir.), *Arti e storia nel Medioevo, tome 3 : Del vedere : pubblici, forme e funzioni*, Torino, Einaudi, 2004, p. 167-197 ; Id., « Réflexions sur l'historiographie clunisienne [...] », *op.cit.* ; Id., « 'La mesure' au Moyen Âge : quelques directions de recherche », dans *Mesure et histoire médiévale. XLIII^e Congrès de la SHMESP (Tours, 31 mai-2 juin 2012)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 17-38.

aux côtés de Bruno Bon, sur le couple *spiritus-caro*, ainsi que sur les termes liés à la *caritas*, qui se trouvent au fondement même de la pensée et donc de la sémantique médiévale¹³¹.

Cette phase de l'intérêt méthodologique d'Alain Guerreau pour la sémantique est aussi liée au programme Omnia (ANR Outils et méthodes numériques pour l'interrogation et l'analyse des textes médiolatins, 2009-2012)¹³², qui vise à l'élaboration d'outils pour la sémantique médiévale. Ce projet collectif aboutira en particulier au développement d'un lemmatiseur médiéval, puis, à partir de 2013, à la création d'une série d'outils pour le logiciel R, nommée Cooc¹³³. On peut estimer qu'à partir de cette période, la sémantique médiévale telle que l'envisageait Alain Guerreau au moins depuis les années 1980 – soit la réunion des approches structuralistes et de la statistique lexicale, autour de la sémantique historique – était enfin possible :

« *Les mots, comme tout élément individuel au sein d'un système, sont des nœuds de relations, raison pour laquelle les méthodes de type structuralo-statistique constituent la voie royale. Jusqu'à une date relativement récente, l'état des techniques ne permettait pas de dépasser l'aspect purement structural qui, à lui seul, ne peut pas déboucher sur grand-chose. [...] Mais voilà : le cours de l'histoire a voulu que nous nous trouvions au moment où cet état des techniques a subi une profonde mutation, et où ce volet statistique, qui manquait complètement jusqu'à présent, devient parfaitement envisageable.* »¹³⁴ (2011)

C'est aussi le moment où se développent fortement, chez l'auteur comme dans une partie de la littérature scientifique, les occurrences du lemme « corpus »¹³⁵.

¹³¹ Anita Guerreau-Jalabert, « *Spiritus et caritas. Le baptême dans la société médiévale* », dans Françoise Heritier-Augé et Élisabeth Copet-Rougier (éd.), *La parenté spirituelle*, Paris-Bâle, Archives contemporaines, 1995, p. 133-203 ; Id., « *Caritas y don en la sociedad medieval occidental* », *Hispania. Revista española de historia*, vol. 60, 2000, p. 27-62 ; Id., « *Saint Gengoul dans le monde : l'opposition de la cupiditas et de la caritas* », Michel Lauwers (dir.), *Guerriers et moines. Conversion et sainteté aristocratiques dans l'Occident médiéval (IX^e-XII^e siècle)*, Nice, Brepols, 2002, p. 265-283 ; Id., « *Flesh and Blood in Medieval Language about Kinship* », dans Christopher H. Johnson, Bernhard Jussen, David Warren Sabeau, Simon Teuscher (dir.), *Blood and Kinship: Matter for Metaphor from Ancient Rome to the Present*, New York, Berghahn Books, 2013, p. 61-82 ; Id., « *Amour et amitié dans la société médiévale. Jalons pour une analyse lexicale et sémantique* », dans Sylvie Joye, Thomas Lienhard, Laurent Jégou, Jens Schneider (éd.), *Splendor Reginae. Passions, genre et famille. Mélanges en l'honneur de Régine Le Jan*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 281-290 ; Id., « *Occident médiéval et pensée analogique. Le sens de spiritus et caro* », Jean-Philippe Genet (dir.), *La légitimité implicite*, Paris-Rome, Publications de la Sorbonne-École française de Rome, 2015, p. 457-476 ; Bruno Bon et Anita Guerreau-Jalabert, « *Pietas. Réflexions sur l'analyse sémantique et le traitement lexicographique d'un vocable médiéval* », *Médiévales*, vol. 42, 2002, p. 73-88 ; Id., « *L'apport des dictionnaires dans une recherche sémantique. L'exemple du trésor* », *Listy filologické / Folia philologica*, vol. 131, 2008, p. 85-101 ; Id., « *Le trésor au Moyen Âge : étude lexicale* » dans Lucas Burkart, Philippe Cordez, Pierre-Alain Mariaux et Yann Potin (dir.), *Le trésor au Moyen Âge. Discours, pratiques et objets*, Firenze, Sismel (Micrologus' Library, 32), 2010, p. 11-31.

¹³² Bruno Bon, « *OMNIA : outils et méthodes numériques pour l'interrogation et l'analyse des textes médiolatins (parties 1, 2 et 3)* », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, vol. 13-14-15, 2009-2011. Projet auquel participeront activement Renaud Alexandre, Bruno Bon, Olivier Canteaut, Marie-José Gasse-Grandjean, Frédéric Glorieux, Anita Guerreau-Jalabert, Alain Guerreau, Eliana Magnani et nous-même.

¹³³ Développé par Alain Guerreau, cet ensemble de fonctions pour R permet d'analyser des corpus indexés grâce au logiciel de fouille de textes CQP/CWB, via le package Rcqp.

¹³⁴ Alain Guerreau, « *Pour un corpus de textes latins en ligne* », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, Collection CBMA, *Les outils*, 2011, <http://journals.openedition.org/cem/11787>, §10.

¹³⁵ Alain Guerreau, « *Pour un corpus de textes latins en ligne* », *op.cit.* ; Id., « *Textes anciens en série. Outils informatiques d'organisation et de manipulation de bases de données textuelles* », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA*, Collection CBMA, *Les outils*, 2012, <http://journals.openedition.org/cem/12177>.

Il nous semble que plusieurs points, peut-être plus synthétiques, distinguent encore Alain Guerreau au plan méthodologique. Outre son insistance sur le rôle des méthodes dans la pratique quotidienne de l'historien, il se singularise par le fait qu'il en fait lui-même l'apprentissage, afin d'en comprendre les différents rouages. Cela vaut pour les méthodes statistiques, la programmation, l'archéologie, la sémantique, la cartographie ou encore la métrologie. En procédant de la sorte, l'auteur obtient des résultats originaux, car il peut adapter les méthodes employées aux difficultés rencontrées. Cette approche est peu commune, car elle revient à dépasser l'obstacle que pose l'habitus académique entre recherche et ingénierie. En affirmant que « la pluridisciplinarité [...] n'est efficace que dans la tête d'une seule et même personne »¹³⁶, et en « mettant les mains dans le cambouis »¹³⁷, Alain Guerreau refuse ainsi la distinction factice entre « technicités érudites » (souvent très valorisées) et « technicités profanes » (associées au monde non-universitaire et donc dévalorisées). Il insiste sur la dimension expérimentale de l'histoire, puisque ces méthodes permettent de tester de multiples procédures sur des ensembles de données, formalisées à différentes reprises, tout en rendant plus grande la reproductibilité des analyses. Enfin, en plaçant les méthodes heuristiques comme un pivot entre l'érudition et l'observation empirique, d'une part, puis l'analyse abstraite et les concepts, d'autre part, il propose un nouvel équilibre aux historiens.

¹³⁶ Alain Guerreau, « Pour un corpus de textes latins en ligne », *op.cit.* Mais encore : « Cette segmentation extravagante et cependant acceptée à la quasi-unanimité des recherches sur l'Europe médiévale n'est nulle part mieux visible que dans les lieux où se pratique ce qu'on baptise pompeusement interdisciplinarité, c'est-à-dire en fait pure juxtaposition de microcompétences. », dans Alain Guerreau, « Le concept de féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 112 (p. 28 de la version française) ; « L'alignement de spécialistes patentés n'aboutit jamais à aucune approche cohérente. L'idéologie péremptoire de l'interdisciplinarité repose sur une confusion radicale : la vision chatoyante du kaléidoscope n'est qu'une illusion ; illusion plaisante, mais illusion tout de même, et à l'opposé de toute amélioration des connaissances. », dans Id., « L'étude de l'économie médiévale : genèse et problèmes actuels », *op.cit.*, p. 29 de la version disponible sur HAL-SHS.

¹³⁷ Id., « Situation de l'histoire médiévale (esquisse) », *op.cit.*, p. 20 de la version française.

Partie II. Un nouvel équilibre entre empirisme et abstraction

II.1. *Begriffsverliebtheit*

Combattre le refus de l'abstraction

Les conséquences de la mise en lumière de cette « double fracture » par Alain Guerreau ne peuvent être sous-estimées : puisque l'Europe médiévale suivait une logique sociale différente de la nôtre, il s'agit selon lui de l'aborder en employant des concepts spécifiques, tout en usant de méthodes à même de dégager le sens des objets et des mots qu'elle nous a légués. La troisième originalité de l'auteur consiste ainsi, pensons-nous, à se positionner régulièrement sur un plan abstrait – sans pour autant refuser l'utilisation d'une pluralité de méthodes, ni même les travaux empiriques, qui constituent d'ailleurs une part non négligeable de son activité¹³⁸. Concrètement, le recours à l'abstraction passe, entre autres, chez Alain Guerreau, par la création d'outils, mais aussi de notions et de concepts inédits, articulés entre eux – parfois en provenance des travaux d'Anita Guerreau-Jalabert¹³⁹. Or, l'abstraction n'est pas, pour dire le moins, une pratique très appréciée des historiens, qui l'assimilent généralement à une « philosophie de l'histoire », ainsi que le soulignait déjà en 1996 Johannes Fried¹⁴⁰. Il n'est pas rare que les concepts originaux soient perçus comme une faute professionnelle, voire un danger – ce que Ludolf Kuchenbuch nomme l'hostilité conceptuelle/au concept (*begriffsfeindlichkeit*)¹⁴¹ :

« Sous le prétexte dérisoire de « méfiance envers les grandes théories », toute réflexion abstraite sur les méthodes et les concepts a été de facto proscrite strictement, et cet ostracisme interdisait sans rémission tout rapprochement avec les sciences sociales. À refuser

¹³⁸ Voir la liste des travaux de l'auteur sur la page Wikipedia dédiée : https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_%C5%93uvres_d%27Alain_Guerreau

¹³⁹ Sur la question des concepts en médiévistique, voir Joseph Morsel, « De l'usage des concepts en Histoire médiévale », *Ménestrel*, collection *De l'usage de...*, 2012, < <http://www.menestrel.fr/?De-l-usage-des-concepts-en-Histoire-medievale> > (consulté le 02/07/2021). Ce dernier donne l'intéressante définition suivante : « un concept est un instrument de découpage et de composition de l'objet d'observation. [...] La conceptualisation est ainsi une procédure de recherche analogue au fait de placer un élément sous la lentille d'un microscope ou dans une éprouvette, c'est-à-dire un mode de découpage du réel et de définition d'un champ de visibilité par rapport auquel – et impérativement par rapport auquel – les observations prennent sens ».

¹⁴⁰ Johannes Fried, « Vom Zerfall zur Wiedervereinigung. Der Wandel der Interpretationsmuster », *op.cit.* : « Die Methodologie, viel gescholten, nicht jedermanns Sache, in der deutschen Mediävistik über Gebühr verpönt, gern als nebensächlich abgetan, pocht unüberhörbar auf ihre Unverzichtbarkeit. Denn was der Historiker tue, das ist seine wichtigste, die alles entscheidende Frage, über die zu reflektieren er niemals aufhören darf; sie allein und die Antwort, die er auf sie zu geben vermag, unterscheidet ihn von der Märchen erzählenden Amme. Absichten, »einfach die Ereignisse für sich sprechen zu lassen und die Geschehnisse möglichst in ihrer ganzen bunten Fülle nachzuerzählen«, ich zitiere hier aus dem Vorwort eines im Jahr 1971 erschienen wissenschaftlichen Buches über >Das dunkle Jahrhundert<, sind in Wahrheit leere Versprechen. [...] Kein vergangenes oder gegenwärtiges »Ereignis « kann »für sich sprechen«, jedes bedarf des ihm Gestalt und Sprache verleihenden, es in seiner Ereignishaftigkeit erst entdeckenden Historikers. », p. 69-70.

¹⁴¹ Ludolf Kuchenbuch, « Feudalismus. Versuch über die Gebrauchsstrategien eines wissenspolitischen Reizwortes », dans Natalie M. Fryde, Michel Mollat du Jourdin et Otto Gerhard Oexle (dir.), *Die Gegenwart des Feudalismus*, Göttingen, 2002, p. 293-323 (repris dans Id., *Reflexive Mediävistik. Textus – Opus – Feudalismus*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2012, p. 419-451).

l'abstraction avec une opiniâtreté haineuse, les historiens, et les médiévistes en particulier, se sont eux-mêmes privés des moyens d'acquérir les outils intellectuels indispensables pour construire les hypothèses aptes à rendre compte rationnellement de la dynamique du système féodal, et finalement de l'histoire de l'Europe en général. »¹⁴² (2001)

On peut d'ailleurs faire observer que les médiévistes qui se risquent à un effort théorique usent généralement de catégories préalablement admises par la discipline (e.g. « féodalité », « seigneurie », « noblesse », « réforme », « Moyen Âge central », « alleutier », mais aussi « politique », « économie » et « religion »), proposant plutôt d'en redéfinir les contours et le contenu¹⁴³. Chez Alain Guerreau, l'abstraction prend souvent une forme singulière, puisque les concepts avancés par l'auteur sont largement inédits, aussi bien dans leur dénomination que dans leur contenu. Il s'inspire probablement en cela des philosophes, en particulier de Marx et de ses continuateurs¹⁴⁴. La création conceptuelle constitue en effet selon l'auteur une voie royale pour la refonte disciplinaire de la médiévisique et de l'histoire en général¹⁴⁵.

Cette originalité est évidemment très visible dans ses textes et ses choix lexicaux. L'examen des fréquences et des rangs pour une série de lemmes relatifs au champ sémantique de la « pensée théorique/abstraite », mais aussi de l'empirisme, montre que ces termes sont systématiquement plus présents chez Alain Guerreau que dans les autres corpus historiographiques réunis :

¹⁴² Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 144.

¹⁴³ C'est ici, sans doute, que l'effort *théorique* doit être distingué de l'activité d'*abstraction*. Le *Dictionnaire de la langue philosophique* de Foulquié et Saint-Jean (Paris, Presses universitaires de France, 1962) indique en effet que la « théorie », correspond « dans l'usage ordinaire [à une] vue de l'esprit plus ou moins large et plus ou moins systématisée », c'est-à-dire à « une construction intellectuelle par laquelle un certain nombre de lois sont rattachées à un principe d'où elles peuvent être déduites rigoureusement », mais encore que le terme est synonyme de « grande hypothèse », p. 726. L'abstraction désigne quant à elle, « le résultat de l'opération abstraite », soit une « opération mentale » (p. 3-4), autrement dit un *processus*, qui consiste à dégager par une montée en généralité ou à séparer certains éléments aux caractères/propriétés systématiques, au sein d'une série d'observations. Les deux termes sont donc évidemment loin d'être équivalents. Or, chez les historiens, les termes théorique/théorie sont en général plus fréquents que le couple abstrait/abstraction (cf. fig. 4) : dans le corpus de la SHMESP le ratio entre théorie+théorique vs. abstraction+abstrait est de 0,15, de 0,12 dans les *Annales* et la BEC – mais de 0,4 chez Alain Guerreau, qui utilise donc nettement plus volontiers de ces deux derniers termes.

¹⁴⁴ Georges Labica et Gérard Bensussan (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.

¹⁴⁵ « La troisième direction est celle que la majorité de médiévistes acceptent le moins volontiers, alors qu'il s'agit en fait de la plus substantielle : la création de nouveaux concepts, en liaison avec les champs dont il vient d'être question [*l'histoire de la construction ; les représentations ; la structuration de l'espace ; la parenté*], mais représentant une forme stable désignant un nœud spécifique de relations. », dans Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 133.

	AG freq	AG rang	SHMESP freq	SHMESP rang	BEC freq	BEC rang	ANNALES freq	ANNALES rang
abstraction	44	731	34	1231	47	1554	365	1975
abstrait	171	604	35	1230	26	1575	242	2098
concept	267	510	286	979	198	1403	2866	558
conceptuel	139	636	29	1236	32	1569	347	1993
concret	344	442	195	1070	156	1445	835	1523
empirique	131	644	26	1239	42	1559	516	1826
empirisme	14	761	7	1258	9	1592	108	2232
imagination	39	736	131	1134	125	1476	420	1921
méthode	890	187	492	779	934	762	3226	486
notion	1228	124	590	691	470	1133	3067	525
observation	841	197	337	928	548	1065	1872	864
observer	491	344	343	922	551	1062	1853	870
pratique	1078	148	1462	307	2318	337	8435	151
réflexion	641	268	505	768	292	1309	1709	941
relation	1044	154	1427	313	1436	524	7684	168
système	1586	101	1043	440	1245	604	9919	123
théorie	271	506	282	983	438	1164	3653	434
théorique	264	513	175	1090	182	1419	1499	1052

Fig. 4 : Lemmes relatifs au champ sémantique de l’abstraction et de l’empirisme, dans les quatre corpus retenus : fréquences (_freq) et rangs (_rang).

On pourrait certes objecter que c’est la typologie de la production scientifique de l’auteur – fortement marquée par la critique historiographique, les textes programmatiques et la réflexion abstraite en général – qui influence les scores obtenus. Mais n’est-ce pas là précisément ce que nous souhaitons démontrer ? La production d’Alain Guerreau use en effet régulièrement de l’abstraction et encourage les autres historiens à cette pratique (avec par exemple une nette surreprésentation des lemmes « notion »¹⁴⁶, « système », « concept », « relation », etc.), sans toutefois – comme nous le voyons aussi dans la figure 4 – abandonner ni l’observation empirique, ni la réflexion méthodologique (le terme « méthode » étant lui aussi surreprésenté). Tout au contraire, les termes relatifs à l’observation (« concret », « empirique », « observation », « pratique ») sont eux aussi omniprésents chez l’auteur, montrant par-là qu’une approche critique, conceptuelle et théorique n’est en rien inconciliable avec un examen rigoureux des documents. Cette insistance non seulement sur l’intérêt du recours à l’abstraction, mais aussi sur la nécessité d’établir des observations rigoureuses, fondées sur des méthodes

¹⁴⁶ Le terme de « notion » est nettement plus employé par Alain Guerreau que celui de « concept ». Ce dernier est d’ailleurs réparti plus inégalement dans son corpus – avec en particulier un premier pic de mentions entre 1977 et 1987 (dont une première apparition du terme dans l’article sur Robert Brenner, puis 52 mentions dans *Le féodalisme*), puis en 2001, dans *L’avenir d’un passé incertain* (61 occurrences). L’article « Réflexion sur l’historiographie clunisienne [...] », *op.cit.* (d’une portée beaucoup plus large que son titre ne le suggère), en 2013, contient lui aussi un grand nombre de mentions du terme « concept », avec 30 occurrences, dont une dans le titre. Les deux termes, « notion » et « concept », ne sont d’ailleurs absolument pas interchangeables : l’examen des cooccurents des lemmes et la lecture des textes montrent que « notion » renvoie aussi bien à des représentations/concepts problématiques (en particulier : « économie » et « religion », qui sont les deux premiers cooccurents significatifs de « notion » chez l’auteur) qu’à des hypothèses que l’auteur propose (le *dominium* est qualifié à sept reprises de « notion » entre 1980 et 2001). Le « concept » apparaît quant à lui comme un outil permettant de « subsumer », d’« élaborer » et de construire des « discussions » (trois termes parmi les principaux cooccurents du lemme). L’« encellulement » de Robert Fossier (autre cooccurent) apparaît en particulier comme un concept fort, ainsi qu’il l’indique dans le compte rendu donné de *l’Enfance de l’Europe* : Alain Guerreau, « Un tournant de l’historiographie médiévale », *op.cit.* Parallèlement, « concept » apparaît massivement au pluriel (70% des occurrences) alors que « notion » est souvent au singulier (71%). Autrement dit, chez Alain Guerreau, les « concepts » forment assez souvent un ensemble articulé, tandis que la « notion » est non seulement plus floue, mais aussi plus isolée (d’où les valences négatives, en lien avec les métaconcepts contemporains). Le passage de la « notion » aux « concepts » est d’ailleurs évoqué dans un article de 2016, où il cite Claude Grasland (ici en italique) : « *La géographie a eu beaucoup de difficulté à passer des notions aux concepts et s’est longtemps satisfaite d’un ensemble de notions imprécises (villes, paysages, etc.) qu’elle employait sans véritablement les définir. La quantification des phénomènes a provoqué une crise puisque la mesure des phénomènes obligeait à en donner des définitions précises (ex. taille des villes, biomasse, etc.)*. Il est un peu triste d’avoir à reconnaître que rien de tel n’est encore advenu chez les historiens. La plupart continuent imperturbablement à faire comme si les sociétés planaient hors sol, comme les angelots des tableaux d’Albrecht Altdorfer. », dans Alain Guerreau, « Postface. Traitement des données historiques spatialisées. Que faire ? et comment ? », *op.cit.*, §4.

mesurables et reproductibles, constitue selon nous un nouvel équilibre historique – particulièrement visible dans le processus de formation des concepts qu’Alain Guerreau et Anita Guerreau-Jalabert proposent.

Sur la nature des concepts historiques

Dans ce même volume, Joseph Morsel analyse pour sa part certains mécanismes ayant conduit à l’adoption inégale des hypothèses de l’auteur¹⁴⁷. Concernant les concepts, il retient en particulier deux facteurs : 1) leur origine latine, mais aussi 2) leur élaboration progressive, selon des phases chronologiques variables¹⁴⁸. Deux caractéristiques qui, conjuguées au refus de l’abstraction chez de nombreux historiens, déjà évoqué, ont en effet pu freiner voire bloquer la compréhension des hypothèses originales d’Alain Guerreau. Ces causes nous paraissent toutefois à associer à d’autres mécanismes, qui concernent cette fois la nature des concepts proposés et leurs implications méthodologiques. Selon nous, ces concepts constituent un véritable défi pour la médiévistique traditionnelle : d’une part car ils se situent à la charnière entre l’observation documentaire et la création conceptuelle, mais aussi parce qu’ils résultent d’une méthode en partie inductive. Les concepts d’*ecclesia* et de *dominium*, avancés dès 1980, nous semble constituer un exemple typique de cet équilibre original entre empirisme et abstraction proposé par Alain Guerreau – tout comme l’est celui de *caritas* et le couple *spiritus-caro* chez Anita Guerreau-Jalabert.

Rappelons brièvement ce que l’auteur entend par ces deux termes¹⁴⁹. L’*ecclesia* désigne tout d’abord l’institution dominante du système de l’Europe médiévale, autrement dit un ensemble de structures sociales et de représentations permettant le contrôle et la reproduction du mode de production propre à ce système – qui se trouvait quant à lui être le *dominium*. L’*ecclesia* ne peut donc se résumer à l’Église, même si cette dernière constituait son incarnation principale. Dans le capitalisme, l’équivalent de cette institution dominante serait le Marché, soit

¹⁴⁷ Joseph Morsel, « L’*ecclesia*, institution dominante du féodalisme : retour sur des malentendus », dans le présent volume.

¹⁴⁸ En particulier, le fait que le couple *dominium-ecclesia* se présente initialement sous la forme, moins articulée, du *dominium* et de l’Église (en 1980, dans *Le féodalisme*). Toutefois, une recherche des cooccurrents de « *dominium* » dans l’ensemble du corpus d’Alain Guerreau donne ces principaux termes (par ordre d’importance) : « rapport », « *ecclesia* », « appeler », « fonctionnement », « féodal », « proposer », « nécessaire », « domination », « notion », « relation », « essentiel ». Dans le cas d’« *ecclesia* », on trouve « *dominium* », puis « institution », « médiéval », « unique », « fracture », « notion », « Christ », « société », « dominant », etc. Autrement dit, les deux termes sont de fait indissociables, du moins à partir des 1990. Sur les phases de cette association, nous renvoyons de nouveau au texte de Joseph Morsel au sein du présent volume.

¹⁴⁹ « L’*ecclesia* était en quelque sorte une forme agissante. Comme on l’a noté, elle était plurifonctionnelle, et n’a pas cessé de se transformer elle-même et de transformer ses manières d’agir, raison pour laquelle elle fut à la racine de la dynamique du système. Bien entendu, en étudiant cette entité, on met au jour un grand nombre de relations, formant des ensembles structurés. Mais éminemment variables (contrairement à ce que prétendent les clercs actuels), et théâtres de nombreuses contradictions. Comme n’importe quelle forme, elle n’avait pas de sens intrinsèque à proprement parler, son sens dans la société médiévale venait de son rôle et de son action. C’est pourquoi on voit aujourd’hui des ensembles de formes issues de cette évolution, mais munies d’un sens qui n’a aucun rapport avec le sens médiéval. », dans Alain Guerreau, « Beantwortung der Frage [...] », *op.cit.*, p. 13 ; « J’appelle *dominium* une relation sociale entre dominants et dominés dans laquelle les dominants exerçaient simultanément un pouvoir sur les hommes et un pouvoir sur les terres, l’organisation des groupes dominants étant conçue de telle sorte que ces deux aspects ne puissent être dissociés, non pas seulement globalement, mais aussi et surtout à une échelle locale [...]. », dans Id., « Le concept de féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 92. Les travaux de l’auteur sur l’organisation spatiale médiévale constituent un axe essentiel pour comprendre ce qui relie l’*ecclesia* et le *dominium*. L’expression de Joseph Morsel, « système domino-ecclésial », ou encore « dominecclésial », possède pour avantage d’attirer l’attention des historiens sur le lien indissoluble entre ces deux concepts.

une structure à la fois idéale et matérielle, pivotale, régulant tous les aspects de la société. Le *dominium* désigne quant à lui le rapport de production dominant de l'Europe médiévale, c'est-à-dire le contrôle simultané sur les hommes et la terre, s'accroissant tendanciellement à mesure que la fixation des hommes, autour de lieux polarisants (en particulier les églises) progressait¹⁵⁰. L'originalité de ces concepts est très forte, en particulier dans le contexte disciplinaire des années 1980-1990, où l'Église et les laïcs, l'idéal et le matériel, la théologie et les documents dits « de la pratique », étaient soigneusement séparés¹⁵¹.

Les termes d'*ecclesia* et de *dominium* préexistent certes dans la documentation médiévale – même si, comme le montre Joseph Morsel, cette antériorité a précisément été un frein à la réception des concepts « guerraldiens »¹⁵². Chez Alain Guerreau, ces notions désignent plus que la somme des significations médiévales. Ils constituent un apport personnel de l'auteur, fondé sur l'abstraction structurale. Mais ces deux dimensions (les termes médiévaux ; les concepts de l'historien) sont-elles pour autant totalement déconnectées ? Autrement dit, existe-t-il un rapport entre l'empirisme de l'auteur, qui défend de façon vigoureuse l'« observation » des documents, et sa créativité conceptuelle ? Afin de répondre à ces questions, nous souhaitons attirer l'attention du lecteur sur le mouvement qui permet l'émergence des concepts précités.

Aussi bien dans le cas du couple *dominium-ecclesia* que pour d'autres hypothèses¹⁵³, Alain Guerreau, tout comme Anita Guerreau-Jalabert d'ailleurs, partent généralement d'observations qu'ils font sur les textes, les objets et les bâtiments¹⁵⁴. Ainsi, les concepts n'émergent pas de « problèmes historiens » au sens strict, mais d'une lecture serrée de la documentation, favorisée par leurs pratiques respectives¹⁵⁵. Cela ne signifie certes pas que les concepts proposés sont explicitement présents dans les documents eux-mêmes, bien entendu¹⁵⁶. Néanmoins, notre hypothèse est que le mouvement de création abstraite débute souvent, chez Alain Guerreau, par l'observation des documents et par une déconstruction « depuis l'intérieur » du système qui les a produits. Ce cheminement méthodologique est, pensons-nous,

¹⁵⁰ L'extraction du surtravail, sous la forme de rentes ou de corvées, constituait sans doute la manifestation la plus concrète du *dominium*. Nous renvoyons ici à Julien Demade, *Ponction féodale et société rurale en Allemagne du sud (XI^e-XVI^e siècles). Essai sur la fonction des transactions monétaires dans les économies non capitalistes*, Paris, 2004 ; Roland Viader (dir.), *La dîme dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010 ; Michel Lauwers (dir.), *La dîme, l'église et la société féodale*, Turnhout, Brepols, 2012 ; ainsi que les nombreux travaux de Ludolf Kuchenbuch sur la question.

¹⁵¹ Tant pour des raisons propres à la médiévistique que pour d'autres, liées à la formation des sciences humaines et sociales dans leur ensemble.

¹⁵² Joseph Morsel, « L'*ecclesia*, institution dominante du féodalisme : retour sur des malentendus », *op.cit.*

¹⁵³ Par exemple le couple *spiritus-caro* (et ses implications, en particulier la « matrice analogique »), le concept de *caritas*, d'abord travaillés par Anita Guerreau-Jalabert, mais encore les remarques sur la nature polarisée/polarisante et hétérogène du système topo-spatial médiéval.

¹⁵⁴ Anita Guerreau-Jalabert, « *Spiritus* et *caritas*. Le baptême dans la société médiévale », *op.cit.* ; Id., « Occident médiéval et pensée analogique : le sens de *spiritus* et *caro* », dans Jean-Philippe Genet (dir.), *La légitimité implicite*, Paris-Rome, École française de Rome, 2015, p. 457-476.

¹⁵⁵ Dans le cas d'Alain Guerreau, en particulier, l'approche sérielle. Dans le cas d'Anita Guerreau-Jalabert, une approche sérielle qualitative (si l'on peut dire) couplée à la rédaction du dictionnaire *Novum Glossarium*, qui exige la lecture d'un grand nombre de textes/d'occurrences.

¹⁵⁶ La chose est de toute façon improbable : aucun système ne donne les clés de sa déconstruction, ce qu'annonce clairement Marx : « On sait d'ailleurs dans toutes les sciences, à l'économie politique près, qu'il faut distinguer entre les apparences des choses et leur réalité. », dans Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique (livre premier)*, 1867 (première traduction française en 1872), ici VI^e section, chapitre XIX.

assez différent de celui de l'histoire traditionnelle, qui consiste à émettre un problème à partir de notre propre système¹⁵⁷, pour en chercher les « traces » et les implications dans le passé¹⁵⁸.

La lecture des textes de l'auteur montre en effet que les catégories élaborées émergent d'un processus mixte – sur lequel nous reviendrons plus loin –, combinant analyse socio-sémantique et abstraction¹⁵⁹. Il s'inspire en cela probablement de Marx, qui travaille la pensée du capitalisme et ses mécanismes en élaborant des outils conceptuels fondés sur l'observation puis l'abstraction¹⁶⁰. Alain Guerreau rencontre par ailleurs le Moyen Âge en visitant des édifices médiévaux, et en particulier les églises dites « romanes » qui peuplent la Bourgogne du Sud¹⁶¹. Sa quête pour dater ces bâtiments, qui a guidé toute son activité de médiéviste¹⁶², le confronte ensuite aux chartes et aux comptes, où il constate 1) que les mentions d'*ecclesiae* sont légion, 2) que la documentation des médiévistes provient majoritairement d'institutions ecclésiales. Comment ne pas imaginer que cette préoccupation pour les bâtiments ecclésiaux et les documents liés n'a pas joué un rôle déterminant dans l'élaboration des concepts d'*ecclesia* et de *dominium* ?

II.2. *Dominium, ecclesia, caritas : une série de concepts originaux*

Genèse et développement du *dominium* historiographique

Le cas du *dominium*, peut-être moins étudié, est très représentatif de cette démarche combinant étroitement observation et abstraction¹⁶³. Avant la définition initiale du concept en 1980, affinée par la suite à différentes reprises¹⁶⁴, le terme était ponctuellement employé dans

¹⁵⁷ Ce qui nous ramène à la question de l'altérité, précédemment évoquée.

¹⁵⁸ Sur la notion et la méthode des « traces », voir l'article de Joseph Morsel, « Traces ? Quelles traces ? Réflexions pour une histoire non passéiste », *Revue historique*, n° 680, 2016 (4), p. 813-868.

¹⁵⁹ « La sémantique historique est certes une formidable voie d'exploration des structures sociales du passé et l'historien a, par ailleurs, tout droit de s'inspirer de notions anciennes pour forger ses concepts, mais l'articulation entre les unes et les autres appelle des précisions. », dans Michel Lauwers, « Les historiens face au *dominium*. Idéologie, ecclésiologie, bricolage, ou de la difficulté de manier les concepts », texte inédit rédigé en 2014, puis repris en 2018 et 2021, p. 9. Sur ce texte, voir la note 163.

¹⁶⁰ Le *Dictionnaire critique du marxisme*, op.cit., ne contient pas d'article « Concept », mais propose une entrée pour « Catégorie » (p. 160-161). Marx lui-même n'expose que rarement ses positions épistémologiques (cf. Michel Vadée, « La conception de la théorie chez Marx », dans Michel Vadée (dir.), *Science et dialectique chez Hegel et Marx*, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 41-56), mais il dénonce régulièrement la « philosophie spéculative » – autrement dit une théorie idéaliste, fondée seulement sur l'intuition et déconnectée de l'observation.

¹⁶¹ Voir Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », op.cit.

¹⁶² On aurait tort de considérer cette affirmation comme une boutade. Nous pensons au contraire qu'elle est fondamentale, ce que d'ailleurs matérialise la publication du récent ouvrage de l'auteur *Saint-Philibert de Tournus : la société, les moines, l'abbatiale*, Paris, Association pour l'inscription de l'abbaye Saint-Philibert de Tournus, 2019. Fondamentalement, cette question de la datation nous positionne au cœur de la médiévistique, puisque ces édifices sont le reflet de la dynamique sociale. Sur ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à nos propres travaux : Nicolas Perreaux, « Des structures inconciliables ? Cartographie comparée des chartes et des édifices « romans » (X^e-XIII^e siècles) », dans Marie-José Gasse-Grandjean et Laure Saligny (dir.), *Géolocalisation et sources anciennes ?*, Hors-série n° 9 du *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre – BUCEMA*, 2016, <https://journals.openedition.org/cem/13817>

¹⁶³ Il convient de noter que Michel Lauwers a d'ores et déjà réalisé une étude à son sujet, à laquelle nous avons eu accès dès 2019 : Michel Lauwers, « Les historiens médiévistes face au *dominium* [...] », op.cit. Dans cet article, Michel Lauwers se concentre sur l'historiographie du concept, mais aussi sur les sens médiévaux.

¹⁶⁴ Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 179-184 ; Id., « Fief, féodalité, féodalisme [...] », op.cit., p. 137-166 ; Id., « Féodalité », op.cit., p. 387-406 ; Id., *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 26-28 (déjà cité

l'historiographie¹⁶⁵. Son sens et sa portée étaient toutefois radicalement différents : le *dominium* désignait alors principalement certaines formes ou pratiques de la « seigneurie », en particulier celles liées au « domaine » ou au « fief »¹⁶⁶. Parmi les éléments clés de ces usages hétérogènes, on trouvait la distinction entre le *dominium* sur « les choses » et celui « sur les personnes »¹⁶⁷. Cette lecture était d'ailleurs fondée sur l'histoire du droit¹⁶⁸, très liée au paradigme continuiste, consistant en l'occurrence à chercher dans les termes antiques et médiévaux des éléments relatifs à la « propriété » et au « droit civil » contemporains¹⁶⁹.

L'article de Charles Porée sur les statuts seigneuriaux en Gévaudan aux XIII^e-XIV^e siècle, en 1907, est à ce titre assez exemplaire¹⁷⁰. Bien que l'auteur relève l'hétérogénéité des objets auxquels s'appliquent le terme, il tente de distinguer entre « droit(s) », « seigneurie »,

note 149) : « J'appelle *dominium* une relation sociale entre dominants et dominés dans laquelle les dominants exerçaient simultanément un pouvoir sur les hommes et un pouvoir sur les terres, l'organisation des groupes dominants étant conçue de telle sorte que ces deux aspects ne puissent être dissociés, non pas seulement globalement, mais aussi et surtout à une échelle locale (ceci est un point crucial) : l'exercice de l'autorité sociale concrète (maintien de l'ordre interne et externe, contrôle de toutes les activités de portée générale) était aux mains de ceux qui disposaient pour l'essentiel du contrôle de la terre et s'adjugeaient une part des produits du travail de ceux qui la cultivaient ». Suivent quatre remarques, sur 1) le fait que le *dominium* englobe le servage, mais peut aussi exister sans lui ; 2) le fait qu'à certaines échelles fines le *dominium* est extrêmement variable, ce qui constitue précisément une condition de son bon fonctionnement ; 3) le fait que certains individus disposaient personnellement seulement de terres, ou bien seulement d'hommes, mais dans une proportion limitée ; 4) le fait que la stabilité sociale reposait sur le lien personnel de *dominium*, ce qui impliquait différents mécanismes de contrôles, moteurs indirects de la dynamique du système. Nous ajouterions : en particulier la polarisation/fixation (donc les saints, les pèlerinages, les églises, la toponymie, les dialectes, les péages, etc.), garante du *dominium* et nécessaire à l'extraction du surtravail.

¹⁶⁵ Il apparaît tout d'abord fréquemment dans les citations latines, avant même une tentative de définition. Ainsi, dans la BEC, on relève plus de cent occurrences du lemme avant la première analyse historique du terme, donnée dans l'article de Charles Porée, « Les statuts de la communauté des seigneurs pariers de la Garde-Guérin en Gévaudan (1238-1313) », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 68, 1907, p. 81-129. L'essai inédit que Michel Lauwers a consacré au concept de *dominium* permet de mieux comprendre certains usages « pré-guéraldiens » du terme – dont certains traits persistent d'ailleurs dans l'historiographie récente.

¹⁶⁶ Par exemple : « Le suzerain au vassal, le seigneur aux roturiers et aux serfs, concède la jouissance de la terre, dont il garde le *dominium eminens*, le domaine éminent ou *direct*, pour employer le qualificatif de l'époque. En retour, vassal, roturier et serf doivent des services et des redevances. », dans Jean-Marie Fachan, *Finances féodales*, Paris, Félix Alcan, 1909, p. 90. Ou encore dans Guy Fourquin, *Seigneurie et féodalité au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1970, p. 142 : « Aux XII^e et XIII^e siècles, les droits du seigneur furent rendus par des mots tels que *dominium (feodale, supremum)* ou *possessio* [...] ».

¹⁶⁷ Même analyse dans Michel Lauwers, « Les historiens médiévistes face au *dominium* [...] », *op.cit.*

¹⁶⁸ Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse propose une entrée pour le terme, p. 1084 du tome 17, 2^e supplément (Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877). Il y est indiqué que le *dominium* est « un droit de propriété », mais que son caractère « exclusif, personnel et héréditaire, appliqué à la terre, est un fait relativement très récent ». En revanche, le « *dominium* quiritaire », constitue « un droit absolu de propriété individuelle » qui remonte à l'époque romaine. Une rapide enquête dans les principaux moteurs de recherche spécialisés (Persée, Gallica, Internet archive, Google Books) montre que l'histoire de la notion de *dominium* est initialement indissociable de l'histoire du droit.

¹⁶⁹ Le *dominium* est une catégorie qui apparaît régulièrement chez les historiens du droit antique, en particulier dans des thèses sur le « gage » romain, la « cession » et les « créances ». Voir par exemple Martial Paul Bayle, *Du contrat de gage en droit romain et en droit français*, Toulouse, Typographie Troyes Ouvriers Réunis, 1859, p. 4 : « Le *dominium*, en effet, par la *mancipatio* ou la *cessio in jure* passait complètement au créancier, qui pouvait dès lors valablement aliéner la chose reçue du débiteur [...] » ; de même dans Charles Giraud, *Des legs particuliers en droit romain et en droit français*, Poitiers, Henri Oudin, 1867, p. 11 et 26, où le terme apparaît comme un « droit » dont on hérite ; ou encore dans Théodule Vaquette, *Cours résumé de droit romain*, tome 2, Paris, T. Vaquette, 1884, p. 18 : « L'hérédité confère le *dominium ex jure Quiritum* ». Plus récemment, voir les éléments donnés par Gérard Chouquer, *La terre dans le monde romain : anthropologie, droit, géographie*, Paris, Errance, 2010 ; Id., *Étude juridique et historique du dominium et de la propriété foncière dans le monde romain (I^{er} s. av. – I^{er} s. ap.J.-C.)*, <https://www.formesdufoncier.org/pdfs/Chouquer-DominiumDEF.pdf>.

¹⁷⁰ Charles Porée, « Les statuts de la communauté des seigneurs pariers de la Garde-Guérin en Gévaudan (1238-1313) », *op.cit.*

« domaine direct », « domaine utile »¹⁷¹, « revenus de la seigneurie » et « territoire »¹⁷². Charles Porée opte certes en définitive pour cette dernière solution (*i.e.* le *dominium* serait un « territoire »), mais l'article demeure extrêmement confus. L'année suivante, chez Achille Luchaire, le *dominium* est en effet « territorial », mais aussi « fiscal » et « politique »¹⁷³. Quelques décennies plus tard, en 1940, dans le texte qu'il consacre à « la notion de propriété ecclésiastique » aux IX^e-XI^e siècles, Auguste Dumas relève quant à lui « deux aspects du *dominium* » sur les églises¹⁷⁴. Le premier concerne selon lui la *potestas*, qui se résume peu ou prou à une sorte de « droit d'exploitation ». Le second, relève plutôt de la *tuitio/tutela*, c'est-à-dire, selon Dumas, d'un « droit de propriété » permettant de défendre l'église dont on possède le *dominium*, voire de nommer une personne pour le faire¹⁷⁵. Si l'auteur relève très justement que « diverses personnes pouvaient avoir le *dominium* d'une même chose à des titres différents, sans que le droit de l'une parût exclure le droit des autres »¹⁷⁶, les catégories qu'ils distinguent demeurent pour le moins floues. C'est cette même pseudo-définition que l'on retrouve chez la plupart des médiévistes usant du terme jusque dans les années 1980 : le *dominium* correspond en fait à la « propriété » et au « pouvoir » seigneurial¹⁷⁷. Parallèlement, on trouve quelques rares discussions sur la notion de *dominium* chez les théologiens et les historiens de la pensée médiévale.

C'est par exemple le cas chez l'historien des sciences Alexandre Koyré, qui consacre en 1947 une partie de son cours à la doctrine de la prédestination chez John Wyclif [† 1384]¹⁷⁸. La synthèse de ces travaux montre que l'auteur a pleinement conscience que tout *dominium* dérive de celui de Dieu, qui possède quant à lui le *dominium* ultime¹⁷⁹. L'observation est intéressante, mais Koyré n'en tire aucune conclusion en ce qui concerne l'histoire sociale. L'article de 2010 de Maurice Barbier, « Pouvoir et propriété chez Thomas d'Aquin », déjà analysé par Michel

¹⁷¹ La notion de « *dominium directum* », opposée au « *dominium utile* » est omniprésente dans l'historiographie du XIX^e siècle sur la question. Une rapide enquête dans le corpus des *Cartae Europae Medii Aevi* (CEMA) ne donne toutefois que 7 occurrences pour la première expression (toujours sous la forme « *dominiio directo [et utili]* »), toutes au XIII^e et XIV^e siècles. Quant à l'expression « *dominium utile* », elle n'apparaît qu'à 9 reprises (« *dominio utili* », « *dominii utilis* », etc.), toujours au XIII^e siècle. Les CEMA contenant plus de 280 000 chartes en mai 2022, un tel échantillon montre que l'importance de ces expressions était insignifiante.

¹⁷² Id., p. 83.

¹⁷³ Achille Luchaire, *Innocent III. Les royautes vassales du Saint-Siège*, Paris, Hachette, 1908, p. 25.

¹⁷⁴ Auguste Dumas, « La notion de propriété ecclésiastique du IX^e au XI^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 26:110, 1940, p. 14-34, en particulier p. 23.

¹⁷⁵ On trouve des remarques proches dans Maurice de Tribolet, « La rente urbaine à Genève au XIII^e siècle », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 133:1, 1975, p. 5-20, ici p. 18-19.

¹⁷⁶ Auguste Dumas, « La notion de propriété ecclésiastique [...] », *op.cit.*, p. 24.

¹⁷⁷ Par exemple dans Edouard Perroy, *La terre et les paysans, en France, aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, SEDES, 1964, qui reprend en particulier la distinction entre « *dominium directum* » et « *directum plenum* » (cf. note 171), mais qui assimile aussi le « *dominium* » à la « seigneurie foncière » (p. 53). Edouard Perroy souligne toutefois qu'« il n'y a pas de terme plus élastique, dans le vocabulaire médiéval, que le mot *dominium* ou seigneurie. », p. 238.

¹⁷⁸ Alexandre Koyré, « Histoire des idées religieuses dans l'Europe moderne », *Annales de l'École pratique des hautes études*, vol. 56-57, 1947-1948, p. 62-65 et 72-77 (le cours de la seconde année concerne le *dominium*, mais pris dans « le problème de l'infini au XVII^e siècle »).

¹⁷⁹ Id. (1947), p. 64. Il semblerait que Koyré reprenne toutefois cette idée d'Ernest Nys, *Les origines du droit international*, Bruxelles-Paris, Alfred Castaigne-Thorin et fils, 1894, p. 148 : « Parmi les plus audacieuses idées de John Wycliffe, figure celle qu'il émit au sujet de la souveraineté dans son traité *De dominio*, composé vers 1368. L'illustre penseur enseignait que le *dominium*, le domaine, c'est-à-dire la souveraineté, l'autorité, est non pas un droit, non pas quelque chose d'externe, mais une habitude de la nature rationnelle, qui, dans son sens le plus élevé, appartient seulement à Dieu. D'après lui, Dieu distribue le domaine, à ses créatures, il le leur donne pour ainsi dire en fief, suivant leur situation et leurs fonctions respectives, mais cette investiture s'accomplit uniquement à la condition que les créatures obéissent aux commandements du Créateur, en d'autres mots qu'elles conservent la grâce ».

Lauwers dans son essai sur le *dominium*, est aussi très révélateur¹⁸⁰. Dans celui-ci, Barbier note que *dominium* désignait le « pouvoir sur les hommes », qu'il assimile au « pouvoir politique », et celui sur les choses, relatif à la « possession et [à la] propriété ». L'auteur indique certes que Thomas d'Aquin ne faisait pas de distinction entre ces deux formes hypothétiques du *dominium* – tout en précisant qu'il les connaissait et les comprenait malgré tout.

Ainsi, dans les quatre cas présentés ci-dessus, on note que le terme 1) n'apparaît pas comme un concept au sens fort ; 2) que ses différents aspects ne sont jamais articulés, sauf de façon très allusive chez Alexandre Koyré ; 3) fait l'objet d'une analyse partant des catégories contemporaines, en particulier juridiques, dont les auteurs tentent de distinguer les « traces » dans les sens médiévaux, quitte à nier le fait qu'ils n'y apparaissent pas. Plus exactement, dans le cas du *dominium*, la tendance des historiens du droit, voire des philosophes, était de chercher dans les textes médiévaux les traces disloquées des concepts qu'ils supposaient avoir préexistés dans l'Antiquité. En la matière, l'analyse de Frédéric Atger dans son *Essai sur l'histoire des doctrines du contrat social* (1906) est assez savoureuse : « Prenant à la lettre les conseils du Christ (Luc X), [Guillaume d'Ockham] considère la pauvreté comme un état idéal, l'état de la vraie nature retrouvée par le Christ, d'où des dissertations interminables sur la nature du *Dominium* que pouvait avoir Adam sur les biens terrestres et autres élucubrations de jurisprudence paradisiaque »¹⁸¹. Merveilleuse illustration de la « méthode des ciseaux et de la colle » appliquée au *dominium* médiéval.

La formation du *dominium* chez Alain Guerreau

Qu'en est-il chez Alain Guerreau ? Dès 1980, l'auteur rejette pour sa part la « distinction entre droit réels et droits personnels » au sein de l'Europe médiévale et propose au contraire de voir dans le *dominium* une expression d'un contrôle simultanée sur les terres et les hommes :

« [D]ans le cadre de l'Europe féodale, il faut raisonner fondamentalement en termes de pouvoir et non de droit ; a fortiori, la distinction entre droits réels et droits personnels doit elle être rejetée comme une invention tardive, latérale, et comme un des aspects de la dissolution du système ; l'originalité fondamentale des rapports féodaux doit être au contraire cherché dans l'assimilation totale du pouvoir sur la terre et du pouvoir sur les hommes. »¹⁸² (1980)

¹⁸⁰ Maurice Barbier, « Pouvoir et propriété chez Thomas d'Aquin : la notion de *dominium* », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 94, 2010, p. 655-670. Voir aussi Id., « La notion de *dominium* chez Vitoria », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome 68:2, 2006, p. 241-251, où le terme est abordé de façon assez similaire. L'auteur concède que « [d]'une façon générale, le *dominium* consiste à être maître (*dominus*) par rapport à deux choses ou à des personnes [...] », mais indique à la suite que « [l]e *dominium* est donc lié à plusieurs notions voisines mais différentes : possession, propriété, pouvoir, droit, faculté » (p. 241). On pourrait toutefois se demander si les distinctions que propose Vitoria, selon Maurice Barbier, ne sont pas de fait plus tangibles que celles supposées chez Thomas d'Aquin dans l'article précédent – ce qui serait cohérent sémantiquement avec l'évolution du système de l'Europe médiévale, au milieu du XVI^e siècle (la fin du système de l'Europe médiévale correspondant précisément à l'éclatement du *dominium* en de multiples objets).

¹⁸¹ Frédéric Atger, *Essai sur l'histoire des doctrines du contrat social*, Nîmes, Imprimerie coopérative « La laborieuse », 1906, p. 83.

¹⁸² Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 179-180. Plus loin, Alain Guerreau parle d'une « mixtion des sens réels et personnels », dans *Le féodalisme [...]*, op.cit. p. 181.

En procédant de la sorte, il rejette aussi la distinction entre les différentes « seigneuries » et « droits » médiévaux distingués par Georges Duby, omniprésente en médiévistique depuis 1953¹⁸³. Il définit ainsi immédiatement le *dominium* comme un « rapport »¹⁸⁴, voire un rapport de production, dont l'existence conditionne la production et la reproduction de certains caractères fondamentaux de l'Europe médiévale. Cette lecture paraît indissociable de l'analyse qu'il donne des glossaires et des dictionnaires, dont ceux de Du Cange et de Blaise¹⁸⁵, mais aussi, en particulier, celui de Niermeyer¹⁸⁶. En partant des textes cités dans ces dictionnaires mais aussi de ses propres lectures, Alain Guerreau part selon nous de la documentation médiévale, tout en la confrontant aux textes antiques et aux conceptions contemporaines¹⁸⁷ :

« [L]'on retrouve la nécessité de critiquer les sens admis, par la construction rationnelle de champs sémantiques à partir d'un corpus. »¹⁸⁸ (1980)

La plus grande partie du sous-chapitre sur le *dominium* est ainsi consacrée à l'étude des différents sens du terme médiéval et de ses extensions vernaculaires, en lien fort avec le lemme *dominus*. Alain Guerreau relève ainsi des évolutions sémantiques profondes, mais aussi l'apparition de termes nouveaux au cours du Moyen Âge (*senioratus*, *senioraticus*, *senior*, etc.)¹⁸⁹. Pour lui, le « rapport [de *dominium*] ne comporte aucun sens « économique » implicite » : il s'agit d'« un rapport de positions relatives »¹⁹⁰. Ce *dominium* est toutefois doublement hiérarchisant : outre le couple *dominus-homo* dont il est la manifestation idéale¹⁹¹, il catégorise les individus en fonction de leur attachement plus ou moins fixe à une terre¹⁹². Enfin, il indique que ce rapport est indissociable de la conception ecclésiale globale de la

¹⁸³ Georges Duby, *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1953.

¹⁸⁴ Le chapitre consacré à la question dans *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 179-184, s'intitule en effet « Le rapport de *dominium* ».

¹⁸⁵ Il cite aussi Ernout-Meillet, Gaffiot, Tobler-Lommatzsch.

¹⁸⁶ Id., p. 181.

¹⁸⁷ Id., p. 180-182. Le passage mentionne (dans l'ordre d'apparition) Justinien, Cicéron, les « lois barbares », Grégoire le Grand, la Vulgate, Grégoire de Tours, Raoul de Cambrai.

¹⁸⁸ Id., p. 181.

¹⁸⁹ Id., p. 182.

¹⁹⁰ Id., p. 182-183. La récente thèse d'Evgeniya Shelina apporte des éléments à cette lecture : *Pour une histoire des rapports de pouvoir au Moyen-Âge. Études textométriques du vocabulaire du pouvoir en France du nord, Castille et Norvège au XIII^e siècle*, Paris, 2021 – nous remercions vivement l'auteur de nous avoir confié une copie de son travail. L'auteure y observe en effet que la sémantique de la domination est structurée par les couples intérieur/extérieur, dedans/dehors, etc., autrement dit qu'il existe un lien indissociable entre la domination et la polarisation. Sur ce même thème, voir aussi certaines remarques de Jérôme Baschet, *Le sein du père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 2000, qui revient sur ces questions d'inclusion.

¹⁹¹ Complété et redoublé par le couple *dominus-servus*, qui caractérise aussi bien le rapport entre Dieu et ses créatures, qu'entre un dominant et un dominé – les inversions structurelles jouant ici à plein régime : pensons par exemple à la formule omniprésente « *Servus servorum Dei* », qui fait passer le seigneur-dominant pour un serviteur, ou plus exactement un serviteur des serviteurs du seigneur. Bien entendu, une telle inversion équivaut à un tour de passe-passe... sauf si l'on accepte l'hypothèse que la *caritas* présidait à l'ordonnement des relations sociables.

¹⁹² Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 183 : « [C]e rapport est un rapport de positions relatives et n'implique de statut nettement défini pour aucune des deux parties : le terme *homo*, si fréquent, a justement le sens complémentaire de celui de *dominus*, *potens*, seigneur, puisqu'il signifie dépendant de n'importe quel type ».

société¹⁹³. L'auteur clôture sa proposition théorique en se détachant de l'analyse marxiste (ou marxisante), qui oppose selon lui de façon simpliste « paysans » et « seigneurs »¹⁹⁴.

La formalisation du concept de *dominium* débute donc par l'analyse sémantique d'un ensemble de sens médiévaux, antérieurement dissociés par l'historiographie et les lexicographes, car incompatibles avec notre schéma de pensée contemporain¹⁹⁵. Alain Guerreau propose au contraire de les recombinaison abstraitement¹⁹⁶, après avoir éliminé certains obstacles historiographiques, tout en reliant le résultat à certaines notions fondamentales du marxisme (en particulier ici le « rapport de production »)¹⁹⁷. Le concept qui en émerge (i.e. le *dominium*) n'est certes pas à proprement parler médiéval, puisqu'il représente plus que la somme des sens médiévaux et reste indissociable d'un décentrement historico-anthropologique – condition même de son existence. Mais c'est une abstraction fondée sur les textes anciens, fruit d'un dialogue avec l'altérité. C'est ce mouvement qui explique, selon nous, le choix de termes latins comme concepts. Un choix qui peut certes entraîner certaines confusions, quasi-inévitables, mais qui s'impose sans doute dans le cadre méthodologique retenu.

Un processus mixte, entre émique et étique

Au-delà du contenu du concept, en quoi cette approche se distingue-t-elle de l'historiographie antérieure ? C'est d'abord, pensons-nous, dans l'équilibre inédit qu'elle propose entre empirisme et abstraction. Comme nous l'avons montré, le cheminement qui mène à cette proposition abstraite (le *dominium*) part des textes médiévaux, et non pas des représentations contemporaines (qui distinguent entre droits réels, droits personnels, propriété, pouvoir, économie, etc.), qui seraient plaquées sur l'Europe médiévale¹⁹⁸. Autrement dit, Alain Guerreau ne cherche en aucun cas des réponses médiévales à des problèmes contemporains : il propose d'articuler des éléments contenus dans la documentation médiévale, afin d'en

¹⁹³ « Il vaudrait sans doute mieux parler de relation d'équivalence générale entre vocabulaire « de la féodalité » et vocabulaire liturgique. », dans Id., p. 183.

¹⁹⁴ Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 184.

¹⁹⁵ Parallèlement, on retrouve en germe dans cette problématique les questions de la « double fracture » et de la « méthode des ciseaux et de la colle », même si ces expressions n'apparaissent respectivement, encore une fois, qu'en 1990 et 2001 dans le corpus de l'auteur.

¹⁹⁶ « En analysant le *dominium*, on a constaté une large superposition entre le champ sémantique du *dominium* et le vocabulaire liturgique : le culte catholique est foncièrement une question de pouvoir ; il faut essayer de montrer comment et pourquoi. », dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 201.

¹⁹⁷ Parce qu'elle fait suite à une série d'analyses historiographiques, on pourrait à tort réduire le schéma final du *Féodalisme* à une conséquence indirecte du rejet de paradigmes antérieurs. Ce serait très réducteur : si l'on examine attentivement l'ouvrage, on constate un saut énorme entre la « partie critique » et la « partie constructive », saut qui n'avait, encore une fois, pas échappé à Jacques Le Goff (cf. notre analyse de la Préface de ce dernier dans la partie conclusive du présent article).

¹⁹⁸ Outre l'analyse lexicale du *Féodalisme [...]*, op.cit., déjà citée, l'article « Seigneurie » donne à Alain Guerreau l'occasion de revenir sur la confrontation des concepts avec une analyse sémantique, proprement « intérieure » : « Au plan de l'étude de la société médiévale, la réalité fondamentale était le rapport social de domination (*lordship*, *Herrschaft*). Le point crucial consiste exactement en ceci : ce rapport portait tout autant sur les hommes et sur les terres, indistinctement. L'analyse de vocables comme *dominium* ou *potestas* montre qu'une coupure entre ces deux aspects détruit le sens spécifique de ces mots, dont la substance sémantique était précisément de traduire l'étroite fusion, l'identité de ces aspects que tant d'historiens s'évertuent au contraire à séparer et à opposer. », dans Alain Guerreau, « Seigneurie », op.cit., ici p. 1415.

reconstruire le sens. L'approche se distingue ensuite par l'usage d'un raisonnement que l'on pourrait définir comme « structuralo-marxiste ».

Les concepts d'*ecclesia* et de *dominium* forment en effet un système, qui, complétés par d'autres éléments synchroniques ou ultérieurs – en particulier la *caritas* et le couple *caro-spiritus*, base de la matrice conceptuelle médiévale, proposés par Anita Guerreau-Jalabert –, permettent de décrire plus efficacement que l'historiographie traditionnelle le fonctionnement spécifique de la société médiévale. Pour mesurer l'originalité de cette méthode, il suffit de renvoyer à la célèbre *Apologie* de Marc Bloch : « Au commencement, diraient volontiers [*les historiens*], sont les documents. L'historien les rassemble, les lit, s'efforce d'en peser l'authenticité et la véracité. Après quoi, et après quoi seulement, il les met en œuvre. Il n'y a qu'un malheur : aucun historien, jamais n'a procédé ainsi. Même lorsque d'aventure il s' imagine le faire »¹⁹⁹. Sans doute Bloch s'adresse-t-il ici indirectement à Seignobos, pour qui le primat de l'observation était essentiel. Mais cette exigence, chez ce dernier, devait uniquement permettre de dégager des « faits », via « une série de raisonnements compliqués »²⁰⁰. La proposition méthodologique d'Alain Guerreau est d'une nature sensiblement différente : sans exclure l'influence inévitable du présent dans l'histoire, il tente de réduire l'impact des métaconcepts contemporains dans l'analyse, en réunissant/regroupant/articulant différents sens présents dans les documents – à partir desquels il réalise une opération structurale menant aux concepts abstraits et à une histoire sociale systémique²⁰¹. La formation des concepts et l'émergence des hypothèses chez l'auteur doit donc autant, selon nous, au structuralisme de Lévi-Strauss qu'à la méthode historique traditionnelle.

Ainsi, si l'*ecclesia* et le *dominium* posent différentes difficultés aux médiévistes²⁰², c'est aussi, peut-être d'abord, parce qu'ils émergent non pas d'un problème au sens strict, ni même des textes médiévaux, mais d'un processus mixte – lié à la grande difficulté à restituer leur cohérence aux documents hérités de l'Europe médiévale²⁰³. À ce titre, la partie du *Féodalisme*

¹⁹⁹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 62 (première édition posthume en 1949, dans les *Cahiers des Annales*, 3).

²⁰⁰ « Ces traces, ce sont les *documents*, et la méthode historique consiste à examiner les documents pour arriver à déterminer les faits anciens dont ces documents sont les traces. Elle prend pour point de départ le document observé directement ; de là elle remonte, par une série de raisonnements compliqués, jusqu'au fait ancien qu'il s'agit de connaître. Elle diffère donc radicalement de toutes les méthodes des autres sciences. Au lieu d'*observer* directement des faits, elle opère indirectement en *raisonnant* sur des documents. Toute connaissance historique étant indirecte, l'histoire est essentiellement une science de raisonnement. Sa méthode est une méthode indirecte, par raisonnement. », dans Charles Seignobos, *La méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, Félix Alcan, 1901 – ici dans l'édition numérique de 2014, sur OpenEdition, Introduction, §5.

²⁰¹ Or, le passage de la sémantique historique à l'histoire sociale et à l'abstraction est extrêmement rare en histoire : « Le rapport entre l'histoire des concepts et l'histoire sociale paraît de prime abord plutôt lâche, du moins difficile à déterminer, puisque la première de ces disciplines se sert en premier lieu de textes et de mots alors que la seconde ne se sert des textes que pour en déduire des faits et des mouvements, qui ne sont pas contenus dans les textes eux-mêmes. », dans Reinhart Koselleck, *Le futur passé [...]*, op.cit., p. 128.

²⁰² Voir encore une fois le texte de Joseph Morsel dans le présent volume, ainsi que nos développements dans la partie III de cet essai. Michel Lauwers relève par ailleurs l'opposition de Patrick Boucheron à ces deux concepts, ce dernier dénonçant l'historiographie « fascinée par la puissance de la cohésion sociale d'un *dominium* dont elle exagère la robustesse et la compacité », ajoutant que « la théorie théologicopolitique de l'*ecclesia* a remplacé le recours au mode de production féodal comme explication totalisante d'une société passée [...] ». dans Patrick Boucheron, « La conspiration des émotions », dans *Critique*, n° 810, 2014, p. 869-880, ici p. 879.

²⁰³ Le décalage entre l'élaboration du *dominium*, dès 1980, et celle de l'*ecclesia*, en différentes phases, peut aussi être compris à travers ce prisme : tandis que le *dominium* est amené dans *Le féodalisme* par une analyse sémantique, celui d'*ecclesia* (en 1980, c'est l'« Église » qui fait l'objet d'une analyse, comme le montre Joseph Morsel) n'en fait pas l'objet. Or, le concept n'est véritablement posé qu'en 1996, comme une paire conceptuelle avec *dominium*, suite à l'exposé d'une analyse sémantique d'*ecclesia*. Ainsi, c'est parce que l'auteur donne des éléments concernant les différents sens du terme (au sens médiéval), qu'il en dégage les propriétés structurales (au sens

consacrée à ces deux concepts pourrait être trompeuse : parce qu'elle présente une généalogie conceptuelle, elle donne en effet l'impression que c'est de ce rejet historiographique que proviennent le *dominium* et l'*ecclesia*. Ces derniers seraient, en quelque sorte, une conséquence « logique » du démontage des paradigmes antérieurs. Or, ce n'est qu'en partie exact : si l'on examine attentivement l'ouvrage, on constate surtout un saut énorme entre la partie critique et la partie constructive, saut qui n'avait d'ailleurs pas échappé à Jacques Le Goff²⁰⁴. Alain Guerreau propose ainsi de dépasser à la fois le niveau empirique strict, la description (tout en partant d'une analyse sur les textes et les mots), mais aussi celui de l'« histoire-problème », chère à aux *Annales*²⁰⁵. Le geste historien s'en trouve fortement modifié, même si l'auteur n'a jamais analysé lui-même ce changement en ces termes.

En définitive, le seul « problème » de l'auteur est bien d'explorer la cohérence et la dynamique de l'Europe médiévale, comme il l'indique lui-même à plusieurs reprises dans ses textes, à l'exclusion de toute autre problématique a priori. Il nous semble que ce mouvement analytique est visible dans bien des textes de l'auteur, et se trouve à l'origine de plupart des concepts et des hypothèses qu'il propose. On retrouve en outre une approche similaire chez Anita Guerreau-Jalabert, par exemple dans le cas de la *caritas*, ou encore dans ses analyses successives du couple *caro-spiritus*, qui mènent à l'hypothèse de la « matrice analogique »²⁰⁶. Un examen attentif d'autres textes des deux auteurs, autour d'hypothèses différentes, montre que la méthode apparaît quasi-systématiquement, même lorsque les concepts proposés ne sont pas formés sur des racines latines. Ains, dans le cas de l'analyse des spécificités de « l'espace » médiéval européen, on note par exemple que les éléments théoriques sont toujours précédés par des considérations sémantiques et des réflexions sur des corpus, en particulier ici la quasi-absence de documents cartographiques et la rareté des réflexions sur la géométrie au moins jusqu'au XVI^e siècle²⁰⁷. Mieux, les considérations abstraites de l'auteur sur la nature de l'organisation spatiale médiévale n'existeraient sans doute pas sans ses études antérieures sur la question, en particulier sur le « champ sémantique de l'espace dans la *vita* de saint Maïeul », mais encore autour des pèlerinages en Mâconnais²⁰⁸.

contemporain), ce qui, croisé avec ses lectures et ses échanges (en particulier avec Maurice Godelier, autour du binôme institutions/fonctions) lui permet d'ancrer solidement le concept.

²⁰⁴ Voir nos remarques sur cette préface dans la conclusion/ouverture de cet essai.

²⁰⁵ Dont l'objectif était de chercher dans le présent les questions à poser aux sociétés et documents du passé. L'entreprise de Jacques Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire*, même si ses objectifs étaient de fait beaucoup plus vastes, s'ouvrait sur un tome consacré aux « Nouveaux problèmes » (Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire. I. Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974). En accentuant ce détournement de l'histoire-problème, on arrive à une approche radicalement différente : le « problème » c'est littéralement la documentation, dont il s'agit d'expliquer la présence et le sens. C'est cette approche pour laquelle nous avons opté dans notre thèse : N. Perreaux, *L'écriture du monde [...]*, op.cit.

²⁰⁶ Voir en particulier les références données notes 131 et 154.

²⁰⁷ Alain Guerreau, « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », op.cit., ici p. 86-87.

²⁰⁸ Id., « Les pèlerinages du Mâconnais [...] », op.cit. ; Id., « Le champ sémantique de l'espace dans la *Vita* de saint Maïeul [...] », op.cit.

Partie III. Mécanismes de résistance et implications de la rupture paradigmatique

III.1. Par-delà les malentendus

Un regard vers l'épistémologie des sciences

Dans quelle mesure la théorie d'Alain Guerreau, proposée pour la première fois en 1980 et régulièrement amendée depuis, pourrait-elle constituer la naissance d'un nouveau paradigme en histoire médiévale²⁰⁹ ? Que faut-il d'ailleurs entendre par là ? Dans les parties précédentes, nous avons tenté de montrer que l'auteur se positionnait de manière originale sur différents plans, en particulier : 1) la « double fracture conceptuelle », dont il considère l'analyse essentielle pour saisir l'altérité de l'Europe médiévale ; 2) les méthodes, qui jouent un rôle central dans son approche documentaire, associant un fort empirisme critique à une multitude d'approches numériques, structurales et sémantiques ; 3) les concepts, qui lui paraissent essentiels pour reconstruire la logique de la société médiévale, et qui forment un ensemble systémique en relation. Ces éléments confirment l'existence d'une pensée originale et structurée, mais aussi peu orthodoxe. Dans ces conditions, il convient de montrer pourquoi cette approche affrontait vigoureusement le modèle de la médiévistique traditionnelle. À notre connaissance en effet, très peu d'objections ont été faites au modèle que propose Alain Guerreau, qui reste, lorsqu'il est mentionné, souvent présenté comme un élément original et novateur et ceci en dépit des tensions qu'il suscite²¹⁰. La plupart des médiévistes sont ainsi prêt à reconnaître les qualités de l'auteur, tant d'un point de vue érudit que d'un point de vue méthodologique, ou encore conceptuel. Les attaques frontales sont rares, les modèles alternatifs encore plus.

L'analyse factorielle présentée très succinctement dans l'introduction de cet essai confirme parfaitement cette situation singulière de l'auteur (cf. fig. 1). Nous y retrouvons en effet les principaux traits qui font la spécificité d'Alain Guerreau au sein de la « tribu des historiens »²¹¹, dans laquelle il est pourtant indiscutablement inséré, tant académiquement que scientifiquement. Mais de quoi cette tension, qui se manifeste par la spécificité du lexique et des notions/concepts employées, est-elle le nom ? Pourquoi une théorie si originale a-t-elle tout d'abord été largement ignorée, puis battue en brèche, pour *in fine* être débattue et partiellement intégrée au corpus de la médiévistique²¹² ? Mentionnons immédiatement qu'un hypothétique refus collégial d'une théorie générale de l'histoire de l'Europe médiévale doit être soigneusement écarté. Entre les années 1970 et 2000, de très nombreux historiens se sont par exemple rangés derrière les propositions de Georges Duby, sans que cela ne génère de tensions

²⁰⁹ Voir en particulier Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme. Enjeux sociaux et réflexion historique », *op.cit.* (1990) ; Id., « Avant le marché, les marchés [...] », *op.cit.* (2001) ; Id., « À la recherche de la cohérence globale », *op.cit.* (2002) ; Id., « Réflexions sur l'historiographie clunisienne [...] », *op.cit.* (2013). Nous avons aussi eu accès à différents travaux inédits de l'auteur : outre *La fin du comte* (c. 1970-1990), déjà mentionné, différents textes et présentations théoriques, y compris six chapitres d'un ouvrage sur la dynamique du système médiéval, en cours de rédaction depuis 2015.

²¹⁰ Voir la préface de Jacques Le Goff au *Féodalisme*, qui sera évoquée dans l'ouverture de cet essai.

²¹¹ L'expression est de François Simiand, « Méthode historique et science sociale », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 15:1, 1960, p. 83-119, ici p. 117-119.

²¹² Comme nous le verrons, le terme « partiellement » est essentiel : il est le signe même de la résistance académique et scientifique au changement paradigmatique.

trop manifestes²¹³. Il faut donc chercher ailleurs, dans la spécificité de la théorie proposée et ses implications, les causes des réactions historiennes. En outre, comme nous le verrons plus loin, la non-appropriation des théories d'Alain Guerreau touche très inégalement sa production : alors que certains « thèmes » ne semblent pas frappés par un rejet, d'autres, souvent les plus centraux pour l'auteur, ont été quasiment ignorés²¹⁴. Puisqu'on ne peut faire l'hypothèse que ce rejet ou cette absence de discussion, au moins partielle, est imputable au degré de complexité des textes, et qu'ils se mêlent par ailleurs à une vraie reconnaissance du monde académique (qui se manifeste à la fois par la position académique de l'auteur et ses lieux de publication), il faut là aussi échafauder d'autres hypothèses²¹⁵.

Les théoriciens des sciences peuvent ici nous être d'un précieux secours, en particulier Ludwig Fleck, Gaston Bachelard, Michael Polanyi, Thomas Kuhn et Pierre Bourdieu²¹⁶. Leurs travaux confirment en particulier l'importance des consensus partagés – dénommés « collectifs de pensée » (*Denkkollektiv*) par Fleck et « paradigmes » par Kuhn – dans la structuration et la dynamique des champs scientifiques²¹⁷. Il s'agit d'un ensemble d'idées, de termes, de méthodes que les membres d'une discipline (ou d'une sous-discipline) retiennent, constituant en quelque sorte leur « vision du monde » scientifique. On peut d'ailleurs rapprocher le concept d'épistémè de Michel Foucault de cette idée de « paradigme » ou de celle de « collectifs de pensée », bien que le premier se distingue sans doute par sa portée plus générale²¹⁸. Parce qu'ils sous-tendent et organisent des représentations (vision d'un champ, du monde, de la société et des individus), ces paradigmes jouent un rôle essentiel à la fois dans les conduites et dans les stratégies des chercheurs, qu'elles soient scientifiques (choix d'objets, de corpus ou de méthodes) ou académiques (positionnements, citations, relations).

²¹³ Patrick Boucheron et Jacques Dalarun (dir.), *Georges Duby, portrait de l'historien en ses archives*, Paris, Gallimard, 2005 ; Dominique Iogna-Prat (dir.), *Georges Duby*, hors-série n° 1 du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre – BUCEMA*, 2008, en ligne : <https://journals.openedition.org/cem/4143> Les médiévistes possèdent en outre un certain nombre de pré-supposés et outils intellectuels communs, qu'ils partagent généralement volontiers, comme toutes les autres disciplines scientifiques par ailleurs. À ce sujet, on peut d'ailleurs renvoyer à Bruno Latour, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La découverte, 1988.

²¹⁴ Voir à nouveau Alain Guerreau et Nicolas Perreaux, « Aufklärung im XXI. Jahrhundert [...] », *op.cit.*

²¹⁵ Même si, *de facto*, il s'agit de textes difficiles et donc longs à lire. La formation des historiens étant plutôt centrée sur l'analyse (supposément) empirique, il est vrai que la réflexion abstraite les rebute bien souvent. Cependant, ce blocage n'est pas systématique et certains penseurs théoriques, en particulier les anthropologues mais aussi les sociologues, sont assez fréquemment cités par les médiévistes, de Maurice Godelier à Philippe Descola, en passant par Émile Durkheim ou Max Weber.

²¹⁶ Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, Paris, Les Belles Lettres, 2005 (édition allemande originale en 1934) ; Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1947 ; Id., *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF, 1949 ; Michael Polanyi, *Science, Faith and Society*, Oxford, Oxford University Press, 1946 ; Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 (1^{ère} édition en 1962) ; Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Les éditions de Minuit, 1984 ; Id., *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001.

²¹⁷ « C'est une chimère que de croire que l'histoire de l'acte cognitif a aussi peu à voir avec le contenu de la science que l'histoire, disons, du téléphone avec le contenu des conversations téléphoniques. Les trois quarts au moins, la totalité peut-être, du contenu de la science sont conditionnés et peuvent être expliqués par l'histoire de la pensée, la sociologie de la pensée et la psychologie. », dans Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, *op.cit.*, p. 44.

²¹⁸ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966. Sur la complémentarité des deux concepts, voir en dernier lieu Paulo Pirozelli, « The grounds of Knowledge: A comparison between Kuhn's Paradigms and Foucault's Epistemes », *Kriterion. Revista de Filosofia*, vol. 148, 2021, p. 277-304. Bien qu'il s'applique spécialement aux sciences humaines, le concept d'épistémè est d'une portée plus large – ainsi que le montre sa reprise et sa discussion par Philippe Descola, dans *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

Dans son célèbre ouvrage, *La structure des révolutions scientifiques* (1962), Thomas S. Kuhn explore les mécanismes selon lesquels ces « paradigmes scientifiques » se succèdent²¹⁹. Il distingue en particulier deux phases ou plutôt deux états récurrents de l'activité scientifique, qu'il nomme « science normale (*normal science*) » et « science extraordinaire (*extraordinary science*) ». La pratique de la première constitue selon Kuhn la majeure partie de l'activité scientifique, chronologiquement et matériellement (sans que cela n'implique de jugement de valeur de sa part). Elle consiste, d'une part, à générer des résultats qui confirment le paradigme stabilisé²²⁰, puis, d'autre part, à éliminer plus ou moins inconsciemment les observations contradictoires avec ce paradigme. La science extraordinaire se déroule généralement en parallèle de la première²²¹. Elle consiste à tenir compte des tensions générées par différentes observations contradictoires (*i.e.* contradictoires au sein du paradigme dominant), afin d'établir un nouveau paradigme, qui intègre ces données incomprises/inédites, tout en donnant une place plus cohérente aux anciennes²²². La résistance au nouveau paradigme ainsi constitué peut prendre différentes formes, du rejet violent à l'invisibilisation – en particulier parce que le champ scientifique est constamment influencé par le champ académique, ses stratégies, ainsi que par la société dans son ensemble²²³. Car il y a en effet une forme d'incompatibilité entre l'ancien et le paradigme, qui génère différentes tensions²²⁴.

Cette résistance entraîne ainsi temporairement la création de nombreux « appareils spéciaux », toujours selon la théorie kuhnienne, autrement dit de cas et de règles qui dérogent au cadre interprétatif normal – que l'on tente alors de réduire à leur statut d'anomalies²²⁵. Cependant, progressivement, les scientifiques perçoivent l'intérêt du nouveau paradigme, en particulier car sa capacité à expliquer un plus grand nombre d'observations de manière rationnelle et articulée est plus importante. Il se produit alors un basculement, un « changement paradigmatique (*paradigm shift*) », qui aboutit à l'adoption d'un nouveau cadre interprétatif pour les scientifiques. La science extraordinaire devient alors la science normale, un nouveau paradigme se dessine, du moins pour un temps plus ou moins long. D'une certaine façon, ce

²¹⁹ Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, op.cit.

²²⁰ Kuhn parle de « résoudre des énigmes ». En ce sens, la science normale est fortement cumulative.

²²¹ C'est pour cela qu'il est sans doute plus juste de parler d'« états » de la science, que de phases – même si il existe une forte dimension diachronique, ou plutôt dynamique, entre les deux états.

²²² Fleck ne dit pas autre chose : « De tout temps, le savoir a été, du point de vue de tous ceux qui le partagent, systématique, démontré, applicable, évident. Tout système étranger était selon eux contradictoire, non démontré, inapplicable, imaginaire ou mythique. N'est-il pas temps d'adopter un point de vue moins égocentrique et plus général et de parler d'une théorie comparative de la connaissance ? Tout principe d'analyse qui permet de mettre en évidence un plus grand nombre de connexions contraignantes gagne en qualité ainsi que nous l'apprend l'histoire des sciences exactes. Je crois que les principes qui sont appliqués ici rendent visibles et analysables de nombreuses relations qui ont été négligées jusqu'à présent. », dans Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, op.cit., p. 47.

²²³ Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

²²⁴ « Comme le choix entre des institutions politiques concurrentes, celui qui doit s'effectuer entre des paradigmes concurrents s'avère être un choix entre des modes de vie de la communauté qui sont incompatibles. », dans Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, op.cit., p. 135 ; « Quand une conception imprègne suffisamment fortement un collectif de pensée, quand elle pénètre dans la vie quotidienne, jusque dans la manière de parler, quand elle devient une évidence au sens premier du mot, alors une remise en cause apparaît comme impensable, unimaginable. », dans Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, op.cit., p. 56-57.

²²⁵ Là encore, l'analyse est identique chez Fleck : « 1. Une remise en cause du système apparaît impossible. 2. Ce qui ne se conforme pas au système reste invisible ou 3. est passé sous silence, même si cela est connu, ou encore 4. est déclaré, au prix d'efforts considérables, comme n'étant pas en contradiction avec le système. 5. On voit, décrit et représente des états des choses qui correspondent aux vues dominantes, c'est-à-dire qu'ils en sont pour ainsi dire les réalisations – sans que les droits des opinions opposées soient pris en considération. », dans Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, op.cit., p. 55-56.

changement revient à changer de point de vue, à changer d'échelle d'observation²²⁶. Les conséquences de ce changement ne sont pas neutres socialement : le paradigme scientifique n'étant évidemment pas (entièrement) détaché du contexte social, on peut comprendre que des résistances émergent aussi de la société elle-même, car celle-ci souhaite parfois se « défendre » contre la vision du monde sous-tendue par cette lecture et ses implications²²⁷.

Face aux apories, (ré)intégrer les anomalies scientifiques

Notre hypothèse est qu'en décalant l'angle d'observation historique (par l'introduction de la « double fracture conceptuelle », puis l'insistance sur l'altérité et la cohérence du système médiéval), en usant de méthodes peu répandues (calculs et sémantique), en appliquant le rationalisme critique à l'historiographie, et enfin en proposant des concepts inédits, Alain Guerreau a généré un paradigme non seulement nouveau, mais aussi en partie incompatible avec le précédent. C'est cela qui expliquerait, selon nous, les résistances passives ou actives à ses propositions, ainsi que l'appropriation pour le moment incomplète de cette théorie.

L'auteur a en effet consacré beaucoup d'énergie à dégager certaines impasses historiographiques, qu'il nomme régulièrement « apories »²²⁸. Nombre de ses travaux débutent par exemple par des panoramas analytiques plus ou moins détaillés, qui hiérarchisent et dissèquent les enquêtes antérieures, dont il tente de dégager les impasses²²⁹. Ce travail lui permet d'identifier des contradictions au sein du « paradigme dominant » (ou « normal », pour reprendre le vocabulaire kuhnien). Indirectement, il met aussi en lumière certaines observations documentaires écartées par les médiévistes, car incompatibles avec le paradigme en cours²³⁰. Une telle approche représente inévitablement un défi pour la médiévistique traditionnelle, car elle aboutit à la fois à un détachement (face à l'historiographie) et à un décentrement/recentrement (face aux documents anciens).

En 1980, l'ouvrage *Le féodalisme* s'ouvre ainsi par un long examen des travaux sur la nature et la dynamique du système médiéval, en particulier autour du problème du « grand essor »²³¹. Celui-ci permet à Alain Guerreau d'aboutir au concept de *dominium*, articulé à une vision faisant de l'Église le moteur de cette société. Cette méthode critique doit sans doute beaucoup à Marx et au « matérialisme dialectique »²³². Repartant de nos analyses dans les

²²⁶ Kuhn emprunte ici l'image du « canard-lapin », apparue à la fin du XIX^e siècle et déjà employée entre autres par Ludwig Wittgenstein et Ernst Gombrich. Cette image présente le dessin d'un pseudo-animal, qui peut-être soit un lapin, soit un canard, en fonction de la condition cognitive dans laquelle on le regarde.

²²⁷ Les débats actuels autour du rôle du savoir scientifique issu des SHS au sein de la société sont une merveilleuse illustration de ces tensions. Leur analyse nous mènerait toutefois beaucoup trop loin de notre sujet.

²²⁸ Lemme qui revient 42 fois dans le corpus.

²²⁹ C'est le cas à la fois dans ses synthèses et ses compte rendus, mais aussi dans ses travaux strictement historiographiques, ou encore dans ceux portant sur des notions qu'il considère comme problématiques.

²³⁰ C'est précisément ce que reproche Carlos Astarita à Alain Guerreau, lorsque celui-ci propose une analyse de *L'avenir d'un passé incertain* : « En esas dimensiones, todas las escuelas que enumera un manual de historiografía, con sus infinitos matices, quedan relegadas a la condición de variantes de la misma episteme. El juicio universal es inevitable: quienes utilizaron categorías como religión, política o derecho para referirse a la Edad Media participaron de los mismos principios equivocados. Ranke, Marx, Weber, Sombart, DUBY, Thompson y la señorita Guglielmi (modestísima historiadora argentina de la segunda mitad del siglo XX) son igualados por el error sistemático. », dans Carlos Astarita, « Las tesis de Alain Guerreau », *op.cit.*, p. 185.

²³¹ Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 29 et seq. : « Un exemple d'aporie du discours historique : le développement européen du XI^e au XIII^e siècle ».

²³² « Marx n'est autre que la pointe ultime du vaste mouvement intellectuel qu'on dénomme « idéalisme critique », et il demeure donc, encore en cette fin extrême du XX^e siècle, le représentant le plus avancé du rationalisme

parties II et III du présent essai, nous tenterons de démontrer que la mise en lumière de certaines « apories » de la médiévisique, puis leur (ré)intégration dans une nouvelle théorie, s’oppose à certains schémas dominants de la discipline. Nous en retiendrons trois en particulier, mais il en existe probablement d’autres : la négation de l’altérité de la sémantique médiévale ; l’Église envisagée au prisme de la « religion » et hors de la domination ; la domination sans l’Église, autrement dit les approches « économique-politiques » de cette société, essentiellement par le « fief » et la « seigneurie » laïque.

La plupart des médiévistes s’accordent sur le fait que les termes médiolatins et contemporains ne sont pas équivalents, et pourtant, comme nous l’avons déjà dit, la traduction constitue une part non négligeable de leur activité. Précisons d’emblée qu’il ne s’agit en aucun cas de condamner cette pratique *per se*, bien au contraire : outre le fait qu’elle pousse à s’interroger sur la construction et le sens des mots et donc des textes (lorsqu’il s’agit d’une pratique personnelle), elle permet aussi de savoir ce que d’autres historiens ou linguistes comprennent d’un passage difficile ou même d’un document (lorsque l’on se réfère à une traduction éditée). La démarche est aussi utile pour les étudiants, qui disposent ainsi de références pour apprendre le latin. En soi, cette activité possède donc différents avantages concrets, qui sont indéniables²³³. Le problème vient, selon nous, à partir du moment où l’on considère que la traduction « règle » le problème du sens – perspective qui revient précisément à nier l’altérité médiévale. Cette non-équivalence des représentations médiévales et contemporaines fait que la pratique traductive est simultanément utile... et potentiellement piègeuse – même lors d’une traduction qui réagence au mieux les constructions syntaxiques et les relations lexicales pour atteindre une meilleure significativité²³⁴.

Or, cette difficulté a longtemps été ignorée, car la négation de l’altérité du système et de la sémantique médiévale favorisait la pratique des « ciseaux et de la colle », permettant de nombreuses projections et approches thématiques partant de concepts contemporains. L’analyse lexicale du terme médiolatin *vinea* par Alain Guerreau, déjà évoquée dans la première partie de cet essai, est à ce titre exemplaire²³⁵. L’auteur y montre que la matérialité et l’idéalité qui étaient désignées dans l’Europe médiévale par le terme *vinea*, ne pouvaient en aucun cas se confondre avec la matérialité et l’idéalité d’une « vigne » contemporaine. Une telle démonstration semble difficilement attaquable et elle ne l’a d’ailleurs pas été à notre

bourgeois. », dans Alain Guerreau, « (Re)lire Marx », *op.cit.*, p. 1 de la version française. Puis, dans le même texte : « On doit se contenter de prendre au sérieux l’idée de cohérence des hypothèses, l’idée de progrès des connaissances par critiques et approximations successives, l’idée qu’il ne peut y avoir aucune limite définie a priori de l’activité de la raison qui s’emploie à comprendre : autant d’orientations pour lesquelles l’exemple de Marx peut encore être de quelque secours. », p. 7.

²³³ Umberto Eco, *Dire presque la même chose*, Paris, Grasset, 2007.

²³⁴ Une expérience instructive consisterait d’ailleurs à comparer les réseaux sémantiques obtenus via des méthodes algorithmiques sur un texte latin et sa traduction. On observerait à coup sûr que les visualisations et les listes générées comporteraient de nombreux biais, décalages et approximations qui feraient que les deux structures modélisées ne seraient absolument pas comparables. Un décompte d’une série de termes dans la Vulgate et ses traductions est souvent aussi très instructif. On découvre que tel ou tel terme est dix fois moins présent dans la version française que dans le texte de Jérôme, car la forme latine a été ventilée dans « n » lemmes différents. De la même façon, les regroupements sont tout aussi fréquents, lorsque deux ou trois termes latins sont regroupés sous un seul terme contemporain. Les difficultés émergent toutefois véritablement avec la variabilité de la pratique traductive : un terme est parfois traduit d’une façon, parfois d’une autre, en fonction du contexte. Les recouvrements et disjonctions deviennent alors anarchiques. Même au seul plan mathématique, cette pratique ne peut qu’aboutir à une déstructuration lourde des champs sémantiques concernés. Il ne s’agit pas de reprendre le fameux « *traduttore-traditore* », mais plutôt de dire que la traduction agit à différents niveaux, clarifiant mais aussi détruisant des structures sémantiques de manière quasi-imprévisible.

²³⁵ Alain Guerreau, « *Vinea* », *op.cit.*

connaissance. Non seulement les espèces végétales concernées étaient différentes (impliquant un système de production lui aussi distinct), mais, surtout, le lemme et donc l'idée de *vinea* renvoyaient invariablement à un ensemble de sens étrangers à notre pensée, dont le centre était le sang du Christ et la messe. Cet exemple est bien entendu généralisable : les études menées par l'auteur, par Anita Guerreau-Jalabert, ainsi que par d'autres dans leur sillage commun, ont confirmé l'altérité qui frappait tous les termes médiévaux, dont la supposée traduisibilité empêchait l'étude : *textus, caritas, caro, spiritus, mensura, architectus, thesaurus, opus, labor, servitium, liber, tempus, aqua, pater, etc.*²³⁶

Ces analyses mènent invariablement à l'hypothèse que la traduction seule d'un texte médiéval conduit à sous-estimer son étrangeté, par la destruction du sens profond que celui-ci portait. Elles incitent ainsi à reconstruire la signification des documents « de l'intérieur », en jouant sur différentes méthodes et échelles de recherche. Cette lecture est indissociable de l'approche de l'altérité médiévale, causée par le changement systémique incarné dans la « double fracture conceptuelle ». En cela, on peut dire que les travaux d'Alain Guerreau sont révélateurs d'une *première anomalie généralisée* en médiévistique, d'ailleurs non-limitée à l'espace francophone. Cette approche ne pouvait pas ne pas générer de tensions : elle revenait non seulement à rejeter une bonne part des études faisant comme si les « mots » n'étaient pas un lieu permanent d'élaboration sociale et intellectuelle, proprement historique, mais aussi les analyses qui plaquaient des notions contemporaines sur ces termes – produisant ainsi des « apories », au sens où l'entend l'auteur. Inversement, les mots devenaient ainsi un champ d'étude proprement socio-historique, pour tous les médiévistes. Ce double mécanisme (mise en lumière d'une aporie ; tentative de réintégration des anomalies dans un nouveau cadre paradigmatique) plaçait *de facto* cette lecture en porte-à-faux scientifique et donc académique²³⁷.

La seconde série d'anomalies que révèlent ces travaux est liée à la réévaluation radicale du rôle de l'*ecclesia* dans le système médiéval, dont Anita et Alain Guerreau montrent qu'elle était l'institution dominante²³⁸. Le découpage de l'héritage médiéval selon les métaconcepts

²³⁶ Anita Guerreau-Jalabert, « La désignation des relations et des groupes de parenté [...] », *op.cit.* ; Id., « *Spiritus* et *caritas* [...] », *op.cit.* ; Id., « « Saint Gengoul dans le monde [...] », *op.cit.* ; Id., « Amour et amitié dans la société médiévale [...] », *op.cit.* ; Id., « *Pietas* [...] », *op.cit.* ; Bruno Bon et Anita Guerreau-Jalabert, « Le trésor au Moyen Âge : étude lexicale », *op.cit.* ; Bruno Bon, « Les mots du temps en latin médiéval : enquête autour de *Tempus* », dans Pascale Bourgain, Jean-Yves Tilliette et Jan Ziolkowski (dir.), *Le sens du temps*, Genève, Droz, 2017, p. 107-124 ; Bruno Bon et Krzysztof Nowak, « Autour de *Liber* : étude (e-)lexicographique », dans Charlotte Denoël, Anne-Orange Poilpré et Sumi Shimahara (dir.), *Imago libri : représentations carolingiennes du livre*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 27-38 ; Alain Guerreau, « *Mensura* et *metiri* dans la Vulgate », *Micrologus. Natura, Scienze e Società Medievali*, vol. 19, 2011, p. 3-19 ; Id., « *Architectus* dans les textes latins, fin du IV^e-fin du XIII^e siècle », dans Frédéric Elsig (dir.), *L'image en questions, pour Jean Wirth*, Genève, Droz, 2013, p. 14-27 ; Ludolf Kuchenbuch et Uta Kleine (dir.), *Textus im Mittelalter : Komponenten und Situationen des Wortgebrauchs im schriftsemantischen Feld*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006 ; Nicolas Perreaux, « Mesurer un système de représentation ? Approche statistique du champ lexical de l'eau dans la *Patrologie latine* », dans *Mesure et histoire médiévale*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2013, p. 365-374 ; Id., « Ouvrir, servir, souffrir. Réflexions sur la sémantique des activités médiévales », dans Michel Lauwers (dir.), *Labeur, production et économie monastique dans l'Occident médiéval. De la Règle de saint Benoît aux Cisterciens*, Turnhout, Brepols, 2021, p. 31-80 ; Id., « *In nomine Patris*. Éléments pour une sémantique de la paternité médiévale », *op.cit.* ; Eliana Magnani, « Le genre d'*Ego* ou les « stratégies de la différence ». Esquisse de champ sémantique (IX^e-XI^e siècle) », dans Sylvie Joye, Thomas Lienhard, Laurent Jégou et Jens Schneider (dir.), *Splendor Reginae [...]*, *op.cit.*, p. 179-196. Parallèlement aux études sémantiques proprement dites, les travaux lexicographiques se sont multipliés ces dernières années, autour des corpus numérisés.

²³⁷ Certes, la philologie pratique depuis des siècles l'examen des termes médiévaux. Cependant, la logique est ici tout autre : il s'agit de *réarticuler* les sens des mots, pour atteindre la logique sociale.

²³⁸ Voir de nouveau l'article de Joseph Morsel dans le présent volume.

contemporains de religion, d'économie et de politique, déjà évoqué, a entraîné, selon les auteurs, dès la création de la discipline, une approche biaisée de la documentation. Le « paradigme féodal » antérieur négligeait en effet presque entièrement plusieurs aspects fondamentaux du système de l'Europe médiévale, ce qui constituent là encore des anomalies au sens kuhnien :

- 1) le fait que la majeure partie des documents étudiés par les historiens des V^e-XIII^e siècles provient d'une institution ecclésiastique, ou, pour les périodes plus tardives, a été rédigée par un membre du clergé et, dans tous les cas, dans le cadre de la société ecclésiastique ;
- 2) le fait que les églises sont la manifestation architecturale la plus fréquente et surtout la plus stable de l'Europe médiévale²³⁹ ;
- 3) le fait que l'*ecclesia* fut la seule institution à se maintenir tout au long de la période en question, sur la totalité de l'espace concerné²⁴⁰ ;
- 4) le fait que l'Europe médiévale ne se concevait pas comme « société », mais précisément comme *ecclesia*.

Là encore, il s'agit de points connus d'une partie des médiévistes, quasiment depuis les origines de la discipline²⁴¹. Cependant, l'association historiographique de l'Église médiévale à la « religion » empêchait symétriquement son approche comme une institution totale, autrement dit, elle empêchait une approche ecclésiastique du social. Les aspects « religieux », « économiques » et « politiques » étaient généralement méthodiquement séparés²⁴², comme du reste les analyses portant sur le monde laïc et celles évoquant le monde ecclésiastique²⁴³. La Loi de séparation des Églises et de l'État (1905) accentuant probablement la situation en France. Pour la masse des médiévistes du XX^e siècle, l'Église possédait certes des « seigneuries » et jouait un rôle dans le monde via son « temporel ». Mais ces phénomènes d'accumulation n'étaient pas volontaires, et restaient imputables soit aux nécessités de subvenir aux besoins des clercs, soit à la foi des laïcs, soit à un détournement du système par certains clercs « mal intentionnés » (ou, dans d'autres hypothèses contradictoires, « bien intentionnés »)²⁴⁴. Les « bons moines » étaient en effet des « défricheurs », mais ils n'avaient mené cette entreprise

²³⁹ Par « stable » nous ne voulons pas dire que les bâtiments ne changent pas, mais que leur emplacement est très largement fixe, du moins pour de nombreux édifices.

²⁴⁰ On comprend ainsi, en creux, que toute tentative de lecture globale de la dynamique médiévale par le seul biais des « états » et des « rois » est vouée à l'échec.

²⁴¹ Voir Michel Lauwers, « L'Église dans l'Occident médiéval : histoire religieuse ou histoire de la société ? Quelques jalons pour un panorama de la recherche en France et en Italie au XX^e siècle », *Mélanges de Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, vol. 121/2, 2009 (« Regards croisés : Antiquité et Moyen Âge dans les historiographies française et italienne, de l'Après-guerre à la fin du XX^e siècle »), p. 267-290.

²⁴² « Cette alternative entre une démarche confessionnelle ou phénoménologique – qui était celle de la « science des religions » – et une démarche sociologique ou anthropologique constitue une sorte de fil rouge, propre à rendre compte de maints débats engagés, de manière certes assez différente, en France et en Italie depuis le milieu du XX^e siècle. », dans Id., p. 267.

²⁴³ C'est encore souvent le cas aujourd'hui : chez les médiévistes, il n'est pas rare que le terme « aristocratie » renvoie uniquement à la dimension laïque, alors qu'il est pourtant indissociable de la domination ecclésiastique.

²⁴⁴ « L'évacuation des disciplines ecclésiastiques, au début du XX^e siècle, dans les Facultés catholiques ou leur confinement dans des séminaires laïques spécialisés dans les sciences auxiliaires (les IV^e et V^e Sections de l'École Pratique des Hautes Études, par exemple) ont, *de facto*, divisé le champ des recherches en deux : histoire de la société d'un côté, et histoire dite « religieuse », de l'autre. », dans Dominique Iogna-Prat, « Bilan et perspectives de l'histoire monastique au pays de Montalembert et de dom Besse », dans Giancarlo Andenna (éd.), *Dove va la storiografia monastica in Europa ? Temi et metodi di ricerca per lo studio della vita monastica e regolare in età medievale alle soglie del terzo millennio*, Milan, Vita e pensiero università, 2001, p. 53-65, ici p. 56 (cité dans Michel Lauwers, « L'Église dans l'Occident médiéval [...] », *op.cit.*, p. 268).

« économique » et « politique » que dans le but d'élever les masses paysannes à la « religion catholique »²⁴⁵. Cette approche, conjuguée à un certain irénisme, était comme on le voit incompatible avec le paradigme de l'*ecclesia* comme institution dominante du système médiéval, englobant le rapport de production dominant (le *dominium*), selon la logique exprimée par Alain Guerreau dès 1980 :

*« Pouvoir sur d'immenses domaines, sur le temps, sur l'espace, sur la parenté, sur l'enseignement, le savoir, les croyances et la morale, sur les représentations, sur les œuvres d'assistance, sur les fondements du pouvoir et de la justice ; il serait plus vite fait d'inventorier ce que l'Église ne contrôlait pas : en théorie, rien. »*²⁴⁶ (1980)

A posteriori, on se demande quel étrange phénomène a bien pu frapper les médiévistes antérieurs à ce paradigme²⁴⁷, qui ont produit des monographies entières sur des documents d'origine ecclésiastiques... sans jamais placer au centre de l'analyse l'institution qui les avait produits²⁴⁸. Les travaux de Marc Bloch ou du premier Georges Duby, qui sont pourtant loin d'être secondaires historiographiquement, évitent en effet soigneusement la question ecclésiastique²⁴⁹. Mais c'est précisément la nature de la « révolution paradigmatique » que d'entraîner une rupture telle que l'on se demande, ensuite, comment le problème a pu être perçu autrement antérieurement²⁵⁰. En effet, la « science normale » telle que la décrit Thomas Kuhn est marquée par une forte inertie, qui freine l'arrivée des nouveautés. En particulier celles qui déstabilisent le paradigme en cours. Bien qu'il soit largement inconscient, ce système ne possède pas que des inconvénients, puisqu'il évite une dispersion des recherches. Son corolaire est toutefois un rejet des théories nouvelles, en particulier celles qui heurtent à la fois le champ scientifique et les conceptions sociales dominantes (séparation de l'Église et de l'État, concept de « religion » autonome, *prima* de l'économie donc de la logique de Marché, légitimité du politique, etc.). Autrement dit, il nous semble là encore qu'un double mécanisme est à l'œuvre : la détection d'une aporie historiographique (*i.e.* l'association de l'Église au domaine du « religieux ») et les efforts pour réintégrer toutes les « anomalies » (là encore, au sens kuhnien) rendues visibles par la tentative de dépassement de cette aporie.

La troisième série d'anomalies que font selon nous apparaître les travaux d'Alain Guerreau est directement liée à la précédente. Si l'approche de l'Église sans la domination a été

²⁴⁵ Au sujet de ce mythe historiographique, voir Alain Rauwel, « Ordonner le monde : le mythe du moine civilisateur entre histoire et apologétique », dans Michel Lauwers (dir.), *Labeur, production et économie monastique [...]*, op.cit., p. 557-568.

²⁴⁶ Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 204.

²⁴⁷ Nous employons ce terme sans aucune connotation ou jugement de valeur. C'est le propre des paradigmes scientifiques que d'exclure une part conséquente de l'information observable, parce qu'elle n'est pas compatible avec lui. En aucun cas cela n'implique une forme de malhonnêteté de la part des chercheurs, simplement une résistance et une inertie liées à la formation et au cadre de pensée, redoublée par la dynamique du champ académique (des observations communes/articulables favorisent les rapprochements sociaux, par exemple à l'occasion de colloques ou de journées d'études).

²⁴⁸ Il ne s'agit évidemment pas de juger les savants du passé. Les futurs paradigmes historiens révéleront de la même façon nos incohérences et nos errances.

²⁴⁹ Pour des raisons tant scientifiques que socio-politiques : tout au long du XX^e siècle, la question de l'Église relevait de la cléricature, tandis que les structures sociales étaient généralement associées au monde politique et économique. L'articulation ne pouvait donc exister dans la tête des historiens, pour qui cette disjonction était implicite – d'autant plus s'ils étaient de gauche.

²⁵⁰ Voir par exemple le cas du phlogistique, longuement analysé par Thomas S. Kuhn.

longtemps majoritaire, encouragée par une lecture tantôt « religieuse », tantôt « économique-politique » de l'institution, l'analyse seigneuriale s'est elle aussi essentiellement déroulée hors du cadre ecclésial²⁵¹. Autrement dit, l'historiographie antérieure proposait essentiellement une alternative : la « seigneurie » ou la « religion », l'Église pouvant appartenir successivement à l'un ou l'autre domaine, sans que les deux aspects ne soient reliés. Ainsi, la liturgie et la domination sociale (en l'occurrence : la « seigneurie », le « grand domaine » ou le « fief ») ne pouvaient pas ne pas paraître diamétralement opposées. Cette perspective subsiste d'ailleurs aujourd'hui encore, pensons-nous, dans les tentatives d'aborder l'*ecclesia* sans le *dominium*, ou le *dominium* sans l'*ecclesia*²⁵². Or, comme l'explique l'auteur, ces deux concepts lui paraissent aujourd'hui strictement indissociables :

« Une chose que je vais tambouriner, que j'ai trouvé il n'y a pas très longtemps [nous soulignons], une formule : « sans *ecclesia* pas de *dominium* », équivalent de « sans le marché, pas de capitalisme ». »²⁵³ (2022)

Il convient toutefois de faire remarquer que cette articulation entre le *dominium* et l'*ecclesia* n'apparaît pas de manière claire dans les travaux d'Alain Guerreau avant le tournant du XXI^e siècle. D'une part, car comme l'indique Joseph Morsel dans le présent volume, l'*ecclesia* est un concept plus récent que celui de *dominium*. L'« Église » était au départ le point focal de l'analyse²⁵⁴, comme par exemple dans la citation de 1980 retenue un peu plus tôt (« Pouvoir sur d'immenses domaines [...] »²⁵⁵). D'autre part, car la nature et l'intensité des relations entre ces deux pôles n'ont été précisées que tardivement et lentement dans la production de l'auteur, à partir de 1998-1999²⁵⁶. C'est d'ailleurs à travers la question spatiale que les deux éléments se retrouvent progressivement liés :

« Le baptême et la communion liaient ainsi tout chrétien à un lieu précis, celui où Jésus et un ou plusieurs saints se manifestaient à lui comme agents exclusifs de son salut. C'était en cela

²⁵¹ Ce problème est sans doute mieux connu que le précédent, et a fait l'objet d'une importante littérature scientifique critique au cours de la décennie passée.

²⁵² Ce qui ne signifie pas, bien entendu, que la « seigneurie » = le *dominium* et que l'Église = l'*ecclesia*. C'est malheureusement cette supposée équivalence qui encourage parfois encore cette confusion, confusion qui revient en quelque sorte à réintroduire par la bande les approches économiques/politiques et religieuses, derrière des concepts qui proposent de les dépasser. Par ailleurs, l'approche articulée du *dominium* et de l'*ecclesia*, associés à la *caritas*, n'est pas une simple réunion des aspects hypothétiquement politiques, religieux et économiques de la société médiévale. Les développements les plus récents de l'historiographie nous paraissent aller dans ce sens, qui n'est pas encore majoritaire : voir par exemple le chapitre de Florian Mazel et Michel Lauwers, « Le *dominium* universel de l'Église (XII^e-XIII^e siècle) », dans Florian Mazel (dir.), *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2021, p. 321-334.

²⁵³ Dans l'entretien d'Alain Guerreau par Solal Abélès et Blaise Dufal, au sein du présent volume.

²⁵⁴ Joseph Morsel, « L'*ecclesia*, institution dominante du féodalisme [...] », *op.cit.* : « Dans son ouvrage de 1980, [...] seul le *dominium* fait l'objet d'une construction conceptuelle précise, en tant que rapport de domination indissoluble/simultanée/indistincte [...] », mais « le terme « institution » appliqué à l'Église n'est guère précisé [...] ». C'est plus tard que « l'Église est présentée comme « l'épine dorsale » puis comme une « institution totale » et « l'institution dominante » de la société féodale/du féodalisme », en lien d'ailleurs étroit avec les travaux d'Anita Guerreau-Jalabert.

²⁵⁵ Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 204.

²⁵⁶ En particulier dans Id., « Le concept de féodalisme [...] », *op.cit.* (1998) ; Id., « Féodalité, féodalisme », dans Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, *op.cit.*, p. 387-406 (1998).

d'abord et avant tout que l'ecclesia liait les hommes à un locus, permettant ainsi le bon fonctionnement du dominium. »²⁵⁷ (1999)

Le développement de ce lien explicite en 1999 n'est pas anodin, car il apparaît après une série de recherches sur l'organisation spatiale, en particulier dans « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen » (1996), « Le champ sémantique de l'espace [...] » (1997) et « Espace social, espace symbolique [...] » (1998)²⁵⁸. À partir de ce point, l'auteur associe plus fréquemment les deux concepts, que la « double fracture conceptuelle » a d'ailleurs fait selon lui disparaître simultanément. Ainsi, dans le corpus des textes d'Alain Guerreau réuni, toutes les cooccurrences d'*ecclesia* et de *dominium* dans un rayon de 10 mots sont postérieures à 1997. La relation de deux concepts ne se voit en outre que clarifiée progressivement dans les productions les plus récentes de l'auteur (après 2010), d'ailleurs largement inédites. D'une certaine façon, on voit là une conséquence secondaire de l'apparition du paradigme, qui s'ajuste et se raffine progressivement dans le temps.

En proposant de dépasser les clivages imposés par certains métaconcepts à la base des représentations, relations et structures sociales contemporaines – en particulier « économie », « politique » et « religion » –, puis en forgeant un nouveau couple conceptuel articulé (*dominium-ecclesia*), associé à un troisième terme (*caritas*, plus largement traité par Anita Guerreau-Jalabert), qui pointent ensemble vers une autre logique, une autre compréhension historiographique, Alain Guerreau ne s'est pas contenté de faire apparaître les apories historiographiques antérieures. Prise comme un tout, son œuvre, encore une fois inséparable de celle d'Anita Guerreau-Jalabert, propose de réintégrer les « anomalies scientifiques » que la mise au jour et l'examen des biais font apparaître. Dans cette perspective, l'*ecclesia* est l'institution dominante du système, d'abord incarnée par l'Église, elle-même indissociablement société, bâtiment et groupe humain. Or, l'Église était la figure même du S/seigneur, autrement dit du *D/dominus*. Son pouvoir étant sans pareil à l'échelle de l'Europe médiévale. Elle constituait la force principale du système, génératrice de sa dynamique, créatrice du versant idéal justifiant le rapport de production principal (le *dominium*). On voit bien à quel point une telle analyse s'éloigne des approches traditionnelles de la société médiévale, proposant en fait une reconfiguration totale de l'approche. Il y a donc, en quelque sorte, incompatibilité, ou du moins « incommensurabilité » entre les deux paradigmes.

Conséquences : des tensions scientifiques et académiques

À ce stade, nous avons donc constaté que les propositions d'Alain Guerreau ont tout d'un nouveau paradigme au sens kuhnien : découverte de biais propres au paradigme ancien, mise en avant d'observations/anomalies majeures, invisibilisées car incompatibles avec ce paradigme, réintégration de ces anomalies au sein d'un nouveau paradigme, à l'aide de concepts inédits et de méthodes nouvelles. Il était inévitable qu'une telle proposition génère des

²⁵⁷ Id., « Féodalité, féodalisme », *op.cit.*, p. 400.

²⁵⁸ Id., « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », *op.cit.* ; Id., « Le champ sémantique de l'espace dans la *Vita* de saint Maïeul », *op.cit.* ; Id., « Espace social, espace symbolique : à Cluny au XI^e siècle », dans Jacques Revel et Jean-Claude Schmitt (dir.), *L'ogre historien : autour de Jacques Le Goff*, Paris, Gallimard, 1998, p. 167-191.

tensions scientifiques, mais aussi académiques. Prendre au sérieux ces objections, ainsi que les contradictions relevées dans l'historiographie, représentait en effet un sérieux défi pour la médiévistique traditionnelle. Quand bien même on se limiterait aux dimensions évoquées ci-dessous (la réévaluation de l'altérité médiévale et du sens des mots ; l'*ecclesia* comme institution dominante et la sortie de la lecture « religieuse » ; la fin de la « seigneurie » et l'émergence progressive d'un nouveau couple conceptuel, *ecclesia-dominium*, associé à la *caritas*), on voit qu'il s'agit de repenser entièrement notre compréhension du système des représentations de l'Europe médiévale, des rapports sociaux qui y avaient cours et du mode de production de ce système. L'auteur lui-même semble avoir eu conscience de la rupture suggérée par ses théories, puisqu'il écrivait en 1990 :

« La majorité des historiens imaginent que l'avancement de leur discipline est le simple résultat une accumulation de travaux particuliers. »²⁵⁹ (1990)

Il indiquait ainsi indirectement que des ruptures historiographiques existent indubitablement, au-delà du fonctionnement cumulatif de la science normale²⁶⁰. Le problème du rejet, d'abord complet puis partiel, du paradigme « guerraldien » n'est pas donc seulement lié à l'existence d'un ou de plusieurs « malentendus », pour reprendre l'euphémisme volontaire de Joseph Morsel – « malentendus » par ailleurs parfaitement réels, liés à des questions de langue, de complexité et de confusions politico-historiographiques. Cette tension est selon nous révélatrice de la non-acceptation d'un paradigme scientifique nouveau, dont l'incompatibilité avec le paradigme standard était trop forte.

Les différents facteurs relevés par Joseph Morsel sont toutefois bien réels, ne faisant que renforcer le blocage : 1) l'origine latine des concepts proposés (en particulier : *ecclesia*, *dominium*, mais aussi chez Anita Guerreau-Jalabert *caritas* et *spiritus-caro*), qui masque le fait que ceux-ci, malgré leur homonymie, ne renvoient pas uniquement à des sens médiévaux, mais à une reconstruction abstraite de ce qu'ils signifiaient socialement²⁶¹ ; 2) les évolutions dans la définition de ces concepts, par l'auteur lui-même, qui brouillent une compréhension globale de la pensée d'Alain Guerreau²⁶². L'archéologie des concepts permet en effet à Joseph Morsel de montrer leur constitution en strates successives, source quasi-inévitable de malentendus ou plutôt, dirions-nous, d'incompréhensions. Malgré leur importance indéniable, ces biais que relève Joseph Morsel ne forment donc qu'une partie du nœud académique et scientifique

²⁵⁹ Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme [...] », *op.cit.*, p. 138. Idem en 1980, « [L]'évolution de la science historique, pour cumulative qu'elle soit en partie, subit aussi des blocages, voire des régressions, et qu'en tout cas ses différents secteurs se développent toujours de manière inégale, selon un tempo qui dépend assez peu des exigences intrinsèques de la pratique scientifique [...] », dans Id., *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 141.

²⁶⁰ Le titre de son compte rendu de l'ouvrage de Robert Fossier, *Enfance de l'Europe, X^e-XII^e siècles : aspects économiques et sociaux*, 2 volumes, Paris, Presses universitaires de France, 1982, parlait de la même façon d'un « tournant en histoire médiévale » : Alain Guerreau, « Un tournant de l'historiographie médiévale », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 41:5, 1986, p. 1167-1176.

²⁶¹ C'est un point crucial : aucun système ne donne les clés de son fonctionnement. Ce masque est nécessaire à la reproduction sociale et, dans le cas contraire, on peut penser que tout l'édifice sociale en question d'effondrerait. On pourrait d'ailleurs se demander si les attaques très visibles contre les sciences sociales depuis une dizaine d'années, dans la sphère politico-sociale, ne sont pas une réaction (dans tous les sens du terme, y compris et surtout politique) aux tentatives de dévoilement et d'explicitation que produisent nos disciplines. Sur ce point en particulier, je remercie Joseph Morsel pour les nombreuses discussions que nous avons eu.

²⁶² Voir aussi nos remarques dans la sous-partie précédentes. Notre texte insiste moins que celui de Joseph Morsel sur l'évolution de la théorie guerraldienne, qui ressemble plutôt à des ajustements successifs d'une base posée dès 1980. Il va sans dire que cet aspect est cependant fondamental.

aboutissant aux blocages décrits depuis le début de cet article. Ils éclairent certes une part de l'appropriation déformée du *Féodalisme* et d'une partie du paradigme proposé par Alain Guerreau. Mais ils n'expliquent pas entièrement la non-appropriation généralisée de certaines de ses propositions, sa non-acceptation par une majorité des historiens – qui le connaissent malgré tout (en témoignent les citations récurrentes de certains des travaux de l'auteur, déjà évoquées), mais ne souhaitent pas réellement en tenir compte, parce que la déformation que cette théorie génère est très forte.

Une autre manifestation des tensions générées par le nouveau paradigme s'observe dans le destin récent des concepts d'*ecclesia* et de *dominium*. Au cours des dix dernières années, on constate en effet certaines évolutions positives autour des termes, entre champ scientifique et champ académique. D'une part, ces concepts se diffusent progressivement dans l'historiographie, preuve qu'un nombre croissant de médiévistes considèrent aujourd'hui cette perspective comme importante, avec sans doute un effet générationnel majeur²⁶³. D'autre part, ces termes sont aussi récupérés comme des « coquilles vides », en remplacement pur et simple d'Église (*ecclesia*) et de seigneurie/féodalité (*dominium*)²⁶⁴.

Il nous semble que ces reprises incomplètes peuvent être interprétées comme le symptôme des tensions que génèrent ces concepts et plus globalement les théories d'Alain Guerreau dans le champ de la médiévistique. Elles constituent à notre sens une tentative pour résorber le choc provoqué par l'émergence du nouveau paradigme, sans pour autant changer totalement le cadre historiographique. D'autre part, elles sont aussi le signe que la compréhension du nouveau paradigme est complexe²⁶⁵, et que son assimilation peut prendre du temps, dans un système académique qui favorise plutôt la reproduction à l'identique²⁶⁶. Si cette appropriation déformée reste la plus fréquente, des éléments positifs laissent espérer un basculement vers le nouveau paradigme, plus ou moins lointain – comme nous le verrons dans la conclusion de cet essai. Ce sont là encore des phénomènes que les historiens et philosophes des sciences connaissant bien : l'adoption d'un nouveau paradigme n'est jamais brutale, mais se fait progressivement par l'importation de termes, d'idées, qui font en quelque sorte « leur chemin ».

On peut par ailleurs identifier d'autres facteurs ayant pu jouer un rôle dans le refus/la lenteur de l'adoption de ce paradigme. Nous avons montré dans les parties I et II de cet essai que le modèle d'Alain Guerreau reposait largement sur l'abstraction, combinée à une approche

²⁶³ On relève par exemple la présence des deux concepts dans François Bougard, Geneviève Bühner-Thierry et Régine Le Jan, « Les élites du haut Moyen Âge : identités, stratégies, mobilité », *Annales HSS*, vol. 4, 2013, p. 1079-1112 ; ainsi que dans différents ouvrages récents de ou dirigé par Florian Mazel, en particulier *Nouvelle histoire du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2021, où le syntagme « *dominium ecclésial* » est aussi présent.

²⁶⁴ Il serait inutile et désagréable de mentionner des références ici. Indiquons simplement que lorsque c'est seulement l'un ou l'autre des concepts qui est employé, de façon isolée, il y a fort à parier que la perspective est celle du paradigme traditionnel – pour qui la séparation entre économie (seigneurie/féodalité) et religion (Église) est essentiel. Dans ces conditions, on peut même penser que certaines utilisations des termes *dominium* (surtout) et *ecclesia* (moins) ne sont ni plus ni moins que des démonstrations d'appartenance au groupe large des médiévistes, teintées d'effets de mode – ce que l'on a appelé plus haut des *buzzwords*, ou « effets de manche linguistiques ».

²⁶⁵ Contrairement, pensons-nous, au cadre traditionnel de la médiévistique, qui fait appel à des catégories immédiatement intelligibles pour tout homme des XIXe-XXe siècles : l'économie, la politique, la religion, mais aussi le marché, le travail, la culture, etc.

²⁶⁶ Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, op.cit. ; Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les éditions de Minuit, 1970.

globale du système médiéval ainsi qu'à une théorie dynamique de l'histoire. Or, il s'agit de trois points qui posent généralement des problèmes structurels aux historiens. En 2002, Monique Goulet écrivait ainsi : « *Le monde médiéval, dont nous avons en partie hérité, ne nous est pas plus étrange qu'un ghetto de l'Amérique actuelle* »²⁶⁷. Ce refus de poser une distance entre l'Europe médiévale et le monde contemporain, d'accepter l'altérité de ce système, repose sur l'idée qu'il existe une continuité entre les médiévaux et nous²⁶⁸. Or, cette hypothèse continuiste est essentielle pour la « médiévistique normale »²⁶⁹, puisqu'elle permet, comme nous l'avons vu, d'employer des concepts propres à notre système pour explorer la documentation héritée de cette période. En posant la fracture et en montrant sa force, Alain Guerreau déstructure entièrement le paradigme de la médiévistique traditionnelle, rendant inopérants de nombreux thèmes, outils, objets. L'omniprésente méthode des « ciseaux et de la colle », héritière indirecte de l'école Méthodique, en particulier, ne peut plus être employée innocemment au sein du nouveau paradigme.

Dans ces conditions, on comprend pourquoi l'idée d'une rupture abstraite et radicale aux XVII^e-XVIII^e siècles ne pouvait que poser un problème massif à la médiévistique. Le fixisme qui résulte du refus de la rupture ne permet pas de dégager la spécificité médiévale et donc l'élaboration de concepts propres pour analyser cette société. Différents médiévistes se sont certes accordés sur la valeur heuristique de la « double fracture conceptuelle », sur sa réalité historique, mais ils ont souvent minimisé sa portée pratique²⁷⁰. C'est ainsi qu'en 2004, dans son compte rendu très critique de *L'avenir d'un passé incertain*, Carlos Astarita reproche à Alain Guerreau de mettre sur un même plan « Ranke, Marx, Weber et Duby », car ces derniers pensent l'Europe médiévale à partir du contemporain, les plaçant dans une position d'« erreur systématique »²⁷¹. Même si l'attaque est probablement exagérée²⁷², le refus d'une fracture entre le Moyen Âge et nous par ces auteurs est bien réel, ceci en dépit des profondes divergences historiographiques qui les séparent. Ici comme ailleurs, tout est donc question de seuil²⁷³.

²⁶⁷ Monique Goulet, « Avant-Propos », *Médiévales*, n° 42 : *Le latin dans le texte*, 2002, p. 5-12, ici p. 9.

²⁶⁸ Nous ajouterons que la logique même des Lumières constitue un coup d'arrêt pour la matrice analogique médiévale et sa souche, le couple *spiritus-caro*. En adoptant une logique cartésienne, les penseurs rejetèrent inévitablement les glissements conceptuels et prônèrent un découpage discret des objets (abstraites et matériels). Cette pensée nouvelle rendait non seulement obsolète la logique médiévale, mais plus encore totalement inadaptée. Sur l'incommensurabilité des pensées analogistes et naturalistes, nous renvoyons à Philippe Descola, dans *Pardelà nature et culture [...]*, op.cit. ; ainsi que Philippe Descola (dir.), *La Fabrique des images. Vision du monde et formes de la représentations*, Paris, Somogy-Musée du Quai Branly, 2010.

²⁶⁹ Au sens de « science normale ».

²⁷⁰ « Comment ne pas être d'accord sur les problèmes posés par la « double fracture » conceptuelle ? Pour autant, la place du Moyen Âge au sein des études historiques et des sciences sociales ne nous oblige-t-elle pas à un va-et-vient incessant entre concepts du présent et *realia* du passé, le recours systématique à la langue d'« alors » – je vais allusion à l'intraduisible *vinea* qui illustre la couverture du livre (« ceci est ou n'est pas une vigne ? ») – n'étant *bien sûr* pas une solution viable. », dans Dominique Iogna-Prat, « La sortie du gué ? Retour sur l'histoire du Moyen Âge en France (1998-2008) », op.cit., p. 177. Dominique Iogna-Prat est pourtant l'un des chercheurs ayant fait le plus pour comprendre et diffuser certains éléments théoriques proposés par Alain Guerreau, dès les années 1990.

²⁷¹ « Ranke, Marx, Weber, Sombart, Duby, Thompson y la señorita Guglielmi (modestísima historiadora argentina de la segunda mitad del siglo XX) son igualados por el error sistemático. », dans Carlos Astarita, « Las tesis de Alain Guerreau », op.cit., p. 185.

²⁷² D'une part car jamais Marx n'est réduit à Ranke chez Alain Guerreau, d'autre part car ce dernier a loué à de nombreuses reprises, par exemple, l'apport de Georges Duby à la médiévistique. Un exemple très éloquent : Alain Guerreau, « Entretien avec Alain Guerreau : Georges Duby a su pénétrer l'altérité du Moyen-Âge (propos recueillis par Laurent Testot) », *Sciences humaines*, v. 175, octobre 2006, p. 16-18.

²⁷³ C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut comprendre la lecture qu'Alain Guerreau fait de Marc Bloch : « Car enfin, chacun sait le courage et la détermination de Marc Bloch dans ses situations scientifiques et politiques plus que périlleuses ; malheureusement, le bilan qui s'impose est plutôt celui de l'échec, en tout cas en ce qui concerne la

Sur un plan plus académique, les conséquences du paradigme proposé par Alain Guerreau ne sont pas non plus totalement neutres. L'existence de la « double fracture conceptuelle », en particulier, pose différentes difficultés au paradigme historique dans son ensemble, au-delà même de la médiévisque. Les professionnels de l'histoire s'entendent généralement sur un découpage en quatre périodes distinctes pour l'enseignement universitaire : Antiquité, Moyen Âge, Histoire moderne et Histoire contemporaine, malgré quelques variantes plus ou moins significatives en fonction des pays. Tout comme le « long Moyen Âge » de Jacques Le Goff, la proposition d'Alain Guerreau s'oppose frontalement à ce découpage et modère la spécificité de la « Renaissance » – dont la présence constitue généralement un argument de poids dans la construction des périodes historiques²⁷⁴. Sans pouvoir ici détailler toutes les conséquences académiques que produirait l'adoption du nouveau paradigme, on voit immédiatement que celui-ci pose différents problèmes au cadre traditionnel de l'enseignement français, y compris sur le plan des concours.

Parallèlement, comme nous l'avons vu, le refus de prendre en considération l'altérité médiévale conduit inmanquablement à un rejet de la sémantique historique – du moins lorsque celle-ci insiste sur la spécificité non seulement du sens et de sa formation dans l'Europe médiévale²⁷⁵. Car s'il existait une continuité conceptuelle entre le Moyen Âge et nous, toute tentative d'exploration sémantique deviendrait presque superflue²⁷⁶. Fondamentalement, ce refus de l'altérité médiévale – essentiel pour la survie du paradigme ancien – entraîne une conséquence évidente : dans cette approche, l'Europe médiévale ne pouvait pas être abordée comme un système cohérent et rationnel. Le « Moyen Âge » restait ainsi un « âge moyen », tantôt incohérent, tantôt précurseur du capitalisme²⁷⁷. Ce balancement entre ces deux pôles est donc intimement lié au rejet de l'abstraction²⁷⁸, combiné au refus de voir dans ce système un *unicum*. Ce rejet de la cohérence systémique est en outre ancré dans la pratique universitaire,

tentative de fournir « l'analyse et l'explication d'une structure sociale avec ses liaisons ». », dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 76.

²⁷⁴ Jacques Le Goff, « Pour un long Moyen Âge », *Europe*, vol. 654, 1983, p. 19-24 (réédition dans *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, p. 7-13) ; Id., *Faut-il découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, 2013 ; Florian Mazel, « Un, deux, trois Moyen Âge... Enjeux et critères des périodisations internes de l'époque médiévale », *ATALA – Cultures et sciences humaines*, vol. 17 (*Découper le temps - Actualité de la périodisation en histoire*), 2014, p. 101-113, en particulier p. 106-109, qui souligne la faiblesse de la périodisation de Jacques Le Goff pour les XVII^e-XVIII^e siècles.

²⁷⁵ Il existe bien entendu des exceptions : « *Derlei Arbeit am Feudalismus bedeutet, sich grundsätzlich der doppelten sprachlich-mentalenen Abriegelung des lateinischen Katholizismus gegen die Antike wie gegen die Moderne bewusst zu sein, die alle Überlieferung prägt – ob in Schrift, Bild, Figur, Bau oder Bodenrelikt. Diese Fremdheit bzw. Alterität aufzuschlüsseln bedarf es aufwendiger semantischer Dekodierungen.* », dans Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal. Beiträge zur Gegenwart des Feudalismus in der Geschichtswissenschaft, 1975-2021*, Berlin, Dietz, 2022, p. 77 (chapitre „Es ist an uns, zu sagen!“)

²⁷⁶ « [S]i les vocables français “ pitié ” et “ piété ” – et leurs équivalents dans les autres langues romanes – se sont inscrits dans une filiation directe avec le latin, c'est forcément en vertu d'une continuité sémantique dont il nous appartient de retrouver le fil. [...] La traduction française de *pietas* ou de tout autre mot latin antique ou médiéval n'est pas plus illégitime que celle d'un mot de l'argot de Harlem ou du Bronx dans le sous-titrage d'un film américain. », dans Monique Goulet, « Avant-Propos », op.cit., p. 8-10.

²⁷⁷ Julien Demade, « L'histoire (médiévale) peut-elle exciper d'une utilité intellectuelle qui lui soit spécifique ? », op.cit.

²⁷⁸ Voir par exemple la charge d'Elisabeth Brown, « Feudalism: Reflections on a Tyrannical Construct's Fate », dans Jackson W. Armstrong, Peter Crooks et Andrea Ruddick (dir.), *Using Concepts in Medieval History. Perspectives on Britain and Ireland, 1100-1500*, Cham, Palgrave Macmillan, 2022, p. 15-50, ici p. 47 : « Feudalism and such kindred abstractions as the feudal system, feudal society, feudal monarchy are powerful enemies because of their simplicity, familiarity, versatility, and the endorsement respected scholars and teachers have, over the centuries, given them. These qualities, however, are no substitute for truth and accuracy, which the feudal constructs demonstrably lack. Invented centuries after the period they purport to describe, the concepts deform, distort, and caricature medieval society by oversimplifying the complex reality they are said to represent ».

puisque la « division du travail historien » s'opère non seulement à partir des métaconcepts contemporains (économie, politique, religion, culture, etc.) mais aussi en fonction des tendances et des modes scientifiques qui fracturent notre objet d'études et une multitude de sujets/thèmes discrets – ce qu'Alain Guerreau propose d'appeler en 2001 la « structure tourbillonnaire »²⁷⁹. Elle est d'ailleurs un corolaire académique indirect de la « méthode des ciseaux et de la colle », déjà largement analysée dans les parties précédentes.

En 2022, on peut même penser que la structuration de la recherche, en particulier l'importance qu'a pris la recherche financée dans l'évaluation académique, continue d'accélérer cette « balkanisation », dénoncée par Alain Guerreau. Il faut en outre noter que la plupart des médiévistes ayant proposé de penser ce système comme un tout cohérent se sont heurtés à de fortes tensions. Elles sont explicables dans la mesure où le paradigme dominant permettait de justifier l'éclatement académique, c'est-à-dire l'existence de spécialités totalement séparées les unes des autres, mais aussi le financement sur des critères non-scientifiques. Ces différents facteurs (méfiance vis-à-vis de l'abstraction, refus des ruptures historiques, négation de la cohérence) jouent un rôle majeur dans le paradigme dominant de la médiévistique, en particulier dans la variante de celui-ci qui s'est mise en place à partir des années 1970, parce qu'ils se renforcent les uns les autres.

Moins directes mais peut-être plus structurelles encore, d'autres tensions face au paradigme proposé par Alain Guerreau doivent être mentionnés. Dès sa création, l'histoire médiévale trouve sa justification dans le fait qu'elle propose un récit de l'établissement de l'ordre bourgeois²⁸⁰. Cette donnée est fondamentale pour comprendre le surinvestissement idéologique de certains objets et thèmes médiévaux, en particulier au XIX^e siècle. L'approche de l'auteur, qui modifie les bornes chronologiques de la période, tout en soulignant son originalité, redessine la question des liens entre l'Europe médiévale et nous. Il devient beaucoup plus complexe de penser ce passage comme un héritage fluide, mais plutôt comme une rupture radicale – ce qui implique que les explications fondées sur l'« émergence » ou la « continuité » ne peuvent jouer qu'un rôle mineur. Ce nouveau paradigme brouille ainsi le rôle socialement attribué au Moyen Âge, qui apparaît en règle générale à la fois comme un repoussoir et une préfiguration de la modernité.

²⁷⁹ « Il me semble qu'il existe une nette concordance entre l'effondrement du système ancien de repères et de valeurs (État et nation) et l'émergence de cette structure qui, à bien des égards, a certainement dû une large part de son succès au fait qu'elle venait remplir un vide (dont personne, sur le moment, n'avait conscience). Mais, précisément, ce nouvel environnement impliquait une logique inédite : opérations commerciales, effets d'annonce, recherche de visibilité. Ces conditions, excessivement déroutantes, ont entraîné plusieurs surprises et erreurs d'interprétation. [...] Cette théorie résultait simplement du rapprochement d'un jugement et d'un mot d'ordre. Le jugement était celui de « l'histoire, fille de son temps », idée développée entre autres par Marc Bloch et frappée au coin du bon sens. Chaque époque, chaque société ont une « pratique historienne » qui leur correspond. [...] L'idée qu'il existerait de « grands problèmes » en tous temps et en tous lieux repose sur un fixisme émouvant, qui est la négation même de l'histoire et ne peut générer que des monceaux d'anachronismes bouffons. », dans Alain Guerreau, *L'avenir d'un passé incertain* [...], op.cit, p. 111.

²⁸⁰ Outre les références déjà mentionnées, voir Giuseppe Sergi, *L'idée de Moyen Âge. Entre imaginaire et réalité historique*, Paris, Flammarion, 2000 (édition originale italienne en 1998) ; Joseph Morsel (avec Christine Ducourtieux), *L'histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat... Réflexions sur les finalités de l'Histoire du Moyen Âge destinées à une société dans laquelle même les étudiants d'Histoire s'interrogent*, Paris, LaMOP, 2007 (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00290183>) ; Julien Demade, « De la délégitimation contemporaine de l'histoire (médiévale) en particulier, et des disciplines fondamentales en général », dans Chris Jones, Conor Kostick et Klaus Oschema (dir.), *Making the Medieval Relevant. How Medieval Studies Contribute to Improving our Understanding of the Present*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2020, p.135-150.

Parallèlement, la proposition autour du couple *ecclesia-dominium* amène à réévaluer le rôle de nombreux objets généralement très investis idéologiquement. Parmi ces derniers, il semble que la question de la royauté soit un exemple pertinent. Celle-ci est, dans le paradigme traditionnel de la médiévisque, généralement considérée comme un moteur du système : les « dynasties politiques » adoptant telle ou telle « doctrine économique », jouant, pour de nombreux médiévistes, un rôle majeur sur toute la société. Faire de l'*ecclesia* l'institution dominante du système, donc de l'Église la force motrice du système, c'est parallèlement minimiser le rôle d'autres éléments, ce qui remet en cause non seulement le récit majoritaire, mais aussi le rapport que nous entretenons avec ce récit. En l'occurrence, l'idée que les rois médiévaux étaient d'habiles politiciens, dissimulant sous les oripeaux de la foi leurs intentions accumulatrices-capitalistiques.

III.2. Pour un autre féodalisme

Origine et évolution du concept

Une certaine dimension politique, mêlée d'épistémologie, joue toutefois, elle aussi, un rôle non-négligeable dans l'appropriation variable des théories d'Alain Guerreau. La rupture proposée par l'auteur se présente en effet initialement sous la forme d'un ensemble abstrait, incarné dans un livre au titre programmatique : *Le féodalisme. Un horizon théorique*²⁸¹. Or, ce terme de « féodalisme » recouvre des lectures historiographiques très variables, liées certes au marxisme épistémologique²⁸², mais aussi aux tentatives (passées, présentes et peut-être futures) qui s'en inspirent plus ou moins directement, comme nous le verrons plus loin. Il s'agit d'un premier brouillage conceptuel qu'il faut essayer de démêler, car il oriente la réception du texte d'Alain Guerreau, dans le champ académique du début des années 1980 fortement politisé²⁸³. Ce recouvrement linguistique (féodalisme vs. *Féodalisme*) implique en effet de regarder précisément ce que l'auteur emprunte aux « féodalismes antérieurs », puis comment il est compris non seulement par ceux qui se revendiquent de cet (hypothétique) paradigme, et parallèlement par tous les médiévistes qui le lisent.

²⁸¹ Dans sa Préface à l'ouvrage, Jacques Le Goff parle de « modèle « guerreauiste » du féodalisme » (p. 11). Ce qui souligne, par ailleurs, que Le Goff avait bien perçu l'originalité de l'approche d'Alain Guerreau.

²⁸² Sur le féodalisme de Karl Marx, voir Ludolf Kuchenbuch, *Zur Entwicklung des Feudalismuskonzepts im Werk von Karl Marx*, Berlin, Helle Panke e.V., 2012 (*Marx und der Feudalismus*, 1 – *Philosophische Gespräche*, 24), dont la traduction est présente dans ce volume, sous le titre *Marx et le féodalisme. Sur le développement du concept de féodalisme dans l'œuvre de Karl Marx* ; Id., *Postskript: Karl Marx und die Feudalismusdiskurse*, Berlin, Helle Panke e.V., 2012 (*Marx und der Feudalismus*, 2 – *Philosophische Gespräche*, 25), p. 37-64 ; Alain Guerreau, *Marx und das Mittelalter. Zur Frage seiner Quellen*, Berlin, Helle Panke e.V., 2012 (*Marx und der Feudalismus*, 2 – *Philosophische Gespräche*, 25), p. 5-36 ; Id., « Fief, féodalité, féodalisme », *Anuario. Escuela de Historia*, vol. 13, 1988, p. 69-105. Le tout récent ouvrage de Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal [...]*, op.cit., est à ce jour l'exposé le plus systématique sur la pratique de Marx en matière d'histoire médiévale.

²⁸³ Sur les liens entre contexte politique et analyse marxiste en médiévisque, en particulier en ex-RDA, voir Michael Borgolte, « *Feudalismus*. Die marxistische Lehre vom Mittelalter und die westliche Geschichtswissenschaft », dans *Zeitschrift für Historische Forschung*, vol. 25-2, 1998, p. 245-260. On notera toutefois que l'article de Borgolte, pourtant paru en 1998, évite soigneusement d'évoquer les travaux d'Alain Guerreau.

Il n'est certes pas possible de détailler ici les évolutions du concept de féodalisme depuis plus de deux siècles²⁸⁴, ou de la « féodologie » (*Feudistik*) pour reprendre l'excellent néologisme de Ludolf Kuchenbuch²⁸⁵. Les quelques remarques qui suivent ont avant tout pour objectif d'en cerner les principaux contours, dans la mesure du possible. Les premières mentions du terme apparaissent à notre connaissance dans les deux dernières décennies du XVIII^e siècle, avec des décalages chronologiques limités, en France, Italie, Allemagne et Espagne²⁸⁶. Un examen de plusieurs corpus français montre toutefois que le terme reste relativement marginal dans cet espace jusqu'au début des années 1950, où il suit une tendance haussière, d'abord dans la presse et la littérature scientifique (fig. 5). Le pic de mentions est atteint dans la seconde partie de la décennie 1970, avec une décrue très forte à partir de 1979-1980 – point sur lequel concorde à la fois les corpus Gallica et Google Books²⁸⁷. La corrélation entre le terme et certaines politiques des années 1950-1980 est donc massive.

²⁸⁴ Quelques jalons fondamentaux : Otto Hintze, *Wesen und Verbreitung des Feudalismus*, Berlin, De Gruyter, 1929 ; Id., « The Nature of Feudalism », dans Fredric Cheyette (dir.) *Lordship and Community in Medieval Europe*, New York, Rinehart and Winston, 1968, p. 22-31 ; Heide Wunder, « Einleitung: Der Feudalismus-Begriff. Überlegungen zu Möglichkeiten der historischen Begriffsbildung », dans Id., *Feudalismus. Zehn Aufsätze*, München 1974, p. 10-76 ; Bernd Michael et Ludolf Kuchenbuch, *Feudalismus: Materialien zur Theorie und Geschichte*, Francfort-Berlin, Wien-Ullstein, 1977 ; Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal [...]*, op.cit., où l'on trouvera un grand nombre d'essais essentiels de l'auteur sur la question, ainsi qu'une bibliographie conséquente ; Hannes Krieser, *Die Abschaffung des « Feudalismus » in der Französischen Revolution : revolutionärer Begriff und begriffene Realität in der Geschichtsschreibung Frankreichs (1815-1914)*, Francfort, Peter Lang, 1984 ; Alain Guerreau, « Fief, féodalité, féodalisme [...] », op.cit. ; Giuseppe Albertoni, *Vassalli, feudi, feudalesimo*, Rome, Carocci Editore, 2015 ; Diego C. Améndolla Spínola, « Féodalité » y « Féodalisme »: construcción, transformación y utilización de dos conceptos en la historiografía y la lexicografía francesa, 1680-1870, Mexico, 2018 (thèse inédite, publiée en ligne) ; Diego C. Améndolla Spínola, Id., « Chaire de médiéviste: los primeros medievalistas y los conceptos de féodalité y féodalisme, 1870-1917 », *Estudios de Historia Moderna y Contemporánea de México*, vol. 59, 2020, p. 231-261 ; Id., « Feudalismo: estado de la cuestión, controversias y propuestas metodológicas en torno a un concepto conflictivo, 1929-2015 », *Anos 90. Revista do Programa de Pós-Graduação em História Universidade Federal do Rio Grande do Sul*, vol. 26, 2019, p. 1-8 ; Simon Groth (dir.), *Der geschichtliche Ort der historischen Forschung: Das 20. Jahrhundert, das Lehnswesen und der Feudalismus*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2020.

²⁸⁵ Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal [...]*, op.cit.

²⁸⁶ Relevées par Diego Améndolla Spínola dans sa thèse : Diego C. Améndolla Spínola, « Féodalité » y « Féodalisme » [...], op.cit.

²⁸⁷ Une enquête comparative a été menée dans Google Books, via Google Ngrams (<https://books.google.com/ngrams/>). L'outil comporte de nombreux défauts, mais les résultats comparables avec ceux obtenus sur Gallicagrams sont rassurants.

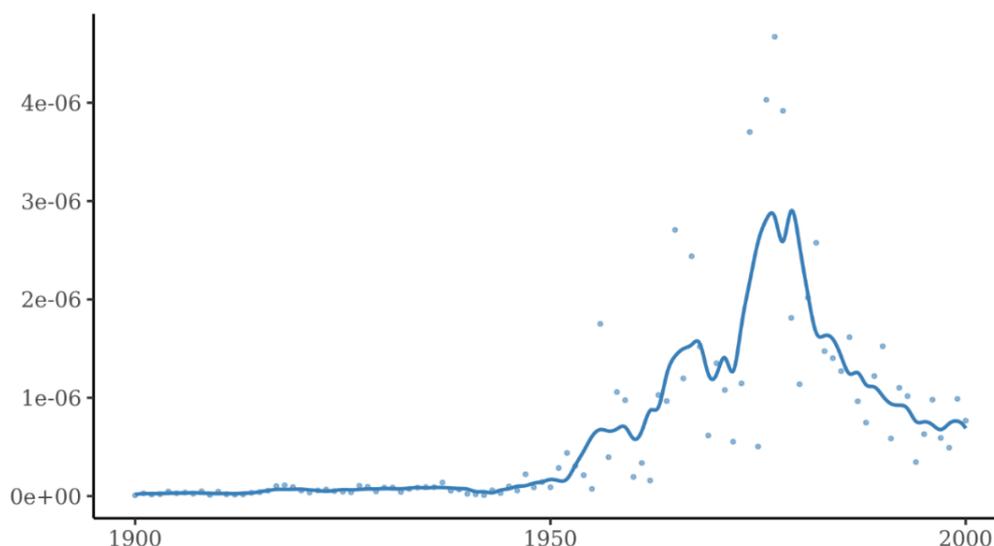


Fig. 5 : Évolution des mentions de « féodalisme » dans le corpus Gallica, 1900-2000 (Gallicagram)²⁸⁸.

En Angleterre, le terme « *feudalism* » suit une chronologie foncièrement différente, puisqu'il augmente dès les années 1820, stagne à un niveau élevé entre 1860 et 1920, avant une nouvelle augmentation, suivi d'un plateau jusqu'à aujourd'hui²⁸⁹. Cette différence est probablement imputable au fait que « *feudalism* » correspond aussi bien au concept français de « féodalisme » qu'à celui de « féodalité », ce dernier connaissant aussi une forte augmentation en France dès la Révolution, puis un pic entre 1840 et 1860.

En allemand, « *feudalismus* » suit une tendance plus proche de « féodalisme », pour des raisons évidentes de « non-superposition » : « *herrschaft* » étant quant à lui beaucoup plus proche du français « féodalité ». « *Feudalismus* » est donc assez rare, malgré quelques oscillations jusqu'au milieu des années 1960, où une tendance haussière très nette apparaît. Le pic semble atteint au milieu des années 1980, suivi d'une décrue extrêmement rapide – en partie liée aux évolutions politiques allemandes²⁹⁰. La tendance pour « *feudalismus* » semble donc très proche de celle pour « féodalisme » en français, tout comme l'est d'ailleurs celle de l'italien « *feudalismo* »²⁹¹. Ce qui est logique dans la mesure où ces concepts désignent grossièrement

²⁸⁸ Graphique obtenu grâce au logiciel Gallicagram (<https://shiny.ens-paris-saclay.fr/app/gallicagram>), dans le corpus Gallica:Presse, avec un lissage de 4. Sur ce logiciel, voir Benjamin Azoulay et Benoît de Courson, « Gallicagram : un outil de lexicométrie pour la recherche », *SocArXiv*, 8 Dec. 2021, <https://doi.org/10.31235/osf.io/84bf3>

²⁸⁹ La tendance a été contrôlée à la fois dans le *dataset* de Google Books (English 2019) et dans le corpus « Presse américaine / Library of Congress » de Gallicagram. Il existe des divergences entre ces ensembles, mais le principal point commun reste une hausse précoce entre 1810-1820 et 1860, qui montre que le terme n'équivaut certainement pas à « féodalisme ». Sur la spécificité anglaise de l'approche « féodale », voir David Crouch, « Les historiographies médiévales franco-anglaises : le point du départ », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, vol. 48-192 (*La médiévistique au XX^e siècle. Bilan et perspectives*), 2005, p. 317-325.

²⁹⁰ Simon Groth (dir.), *Der geschichtliche Ort der historischen Forschung. Das 20. Jahrhundert, das Lehnswesen und der Feudalismus*, Francfort, Campus Verlag, 2020.

²⁹¹ Le corpus Google books italien montre une tendance à la hausse de l'usage du terme dès 1860, mais le décollage s'opère véritablement dans les années 1940, avec là encore un pic en au milieu des années 1970, avant une chute rapide.

une même idée – tandis qu’encore une fois l’anglais « *feudalism* » s’inscrit dans une logique beaucoup plus large de désignation du système féodal²⁹².

Ces évolutions chronologiques contradictoires entre « féodalité » et « féodalisme », « *herrschaft* » et « *feodalismus* », « *feudalità* » et « *feudalesimo* » ne traduisent toutefois pas nécessairement une opposition sémantique claire entre ces paires conceptuelles, tout au contraire. Ce point est essentiel si l’on souhaite mieux comprendre la réception du *Féodalisme* d’Alain Guerreau et de son paradigme, puisque comme nous le verrons plus loin, il participe fortement au brouillage conceptuel. Une enquête dans le corpus des *Annales* montre en effet que « féodalisme » apparaît dans les cooccurrents directs de « féodalité » (379 mentions dans le corpus) et que « féodalité » est présent dans ceux de « féodalisme » (93). Le thème de l’esclavage et du servage est aussi récurrent autour des deux lemmes²⁹³. Une recherche étendue dans le corpus proposé par NoSketchEngine pour le français (contenant plus de 5,7 milliards de mots) offre une observation concordante : « féodalisme » est un cooccurrent important de « féodalité » (5 824 mentions), tout comme « féodalité » l’est pour « féodalisme » (2 150)²⁹⁴. En Anglais, comme nous l’avons dit, il existe même un recouvrement très large entre les deux termes, puisque « *feudalism* » peut aussi bien être traduit par l’un ou l’autre concept. Enfin, dans l’ensemble des langues européennes, les traductions d’ouvrages passent allégrement de « féodalisme » à « féodalité » et vice-versa, sans autre forme de procès²⁹⁵. Ces confusions ou permutations historiographiques sont par ailleurs confirmées par Florian Mazel, dans son analyse du terme « féodalité » en 2015²⁹⁶.

Parallèlement à cette approche quantitative, la lecture de l’historiographie des XIX^e et surtout XX^e siècle mène à plusieurs constats concordants : 1) malgré des divergences chronologiques probablement liées aux contextes politiques, les significations de « féodalité » et de « féodalisme » sont restées relativement proches chez la plupart des médiévistes – ceci en dépit d’un plus grand systématisme pour le second, et d’une approche « juridique » en ce qui concerne le premier²⁹⁷ ; 2) le concept de « féodalisme » ne renvoie pas à une série d’hypothèses ou de caractères structurés, mais plutôt à différentes idées ou notions, plus ou moins précises, concernant l’organisation « économique » et « politique » de la société dite « féodale », en

²⁹² En espagnol, « *feudalismo* » paraît suivre une tendance mixte : d’abord une augmentation entre 1800 et 1880, puis une chute assez forte avant une reprise dans les années 1950 – suivie elle aussi d’un second pic au milieu des années 1970 et enfin d’une chute. Tout laisse donc penser que le terme a changé de sens entre ces deux pics, et que le second correspond au sens de « féodalisme » en français, mais des expériences complémentaires seraient nécessaires pour le montrer.

²⁹³ Avec les cooccurrents « esclavage », « abolition », « servage », etc.

²⁹⁴ Il s’agit du corpus « frTenTen17 », qui ratisse le plus largement possible les textes français sur Internet. Pour plus d’information sur cet ensemble, voir la notice Wikipedia dédiée : https://en.wikipedia.org/wiki/TenTen_Corpus_Family

²⁹⁵ Diego Améndolla Spínola fait ainsi remarquer : « Claro ejemplo de ello lo encontramos en obras, ahora clásicas, como la de François-Louis Ganshof intitulada *Qu’est-ce que la féodalité?* y traducida como *El feudalismo*, así como en *Seigneurie et féodalité* cuya edición para hispanohablantes se intitula *Señorío y feudalismo*, por mencionar algunos títulos. Asimismo, esto no sólo puede ser observado en los títulos de las obras, sino en el contenido de varias de ellas donde sucede el mismo fenómeno. » (Id., « “Feudalismo”: estado de la cuestión [...] », *op.cit.*, p. 16), montrant là aussi les très nombreux glissements d’un concept à l’autre.

²⁹⁶ Florian Mazel, « Féodalité », dans Claude Gauvard et Jean-François Sirinelli (dir.), *Dictionnaire de l’historien*, PUF, Paris, 2015, p. 285-287 : « Un troisième usage [...] du terme féodalité], souvent d’inspiration marxiste, emploie indifféremment féodalité et féodalisme pour caractériser un régime social fondé sur l’appropriation du surproduit paysan par la classe aristocratique (laïque et ecclésiastique) à travers le grand domaine puis la seigneurie. », ici p. 285. L’auteur distingue comme nous les approches juridiques de la féodalité (la relation « féodo-vassalique ») et les lectures étendues (le « système féodal », en lien ou non avec la question de l’« Etat »), tout en soulignant les points communs entre ces trois approches (y compris celle relevant du marxisme historiographique, donc).

²⁹⁷ Ce le cas en théorie, mais pas toujours en pratique. Voir à ce sujet la présentation de Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal [...]*, *op.cit.*, p. 25-29.

particulier autour « des liens d'homme à homme » et des relations entre « seigneurs » et « tenanciers/paysans ». En somme, c'est la question du « fief », du « vassal » et du « dépendant » qui est traditionnellement posée à travers le terme de « féodalisme », ce qui inclut la problématique du « servage », voire de l'« esclavage »²⁹⁸.

Cette lecture *semblait* (il s'agit bien entendu d'un prétendu « sens commun ») d'autant plus évidente que le terme féodalisme et ses variantes européennes (*feudalism, feudalismus, etc.*) proviennent d'une racine vernaculaire latinisée proprement médiévale, *feudum*. En pratique, le passage du lemme médiéval au concept historien n'est que rarement examiné²⁹⁹. La lecture des articles Wikipedia consacrés au terme dans les principales langues européennes (féodalisme, *feudalismus, feudalism, feudalismo, feudalesimo*) montre une grande confusion, voire une certaine pauvreté. L'entrée allemande « *feudalismus* » ne renvoie ainsi non pas à l'article français « féodalisme », mais à « féodalité », attestant des décalages, des flous et des glissements déjà évoqués entre ces différentes notions³⁰⁰.

L'examen des fascicules édités par la Société d'étude du féodalisme, présentés dans ce même volume collectif, montre que cette confusion lexicale, certes plus rare, y existait aussi. Le terme « féodalité » est employé à différentes reprises dans les volumes, même si « féodalisme » prédomine évidemment. Plusieurs positions semblent d'ailleurs avoir co-existé à ce sujet au sein de la Société, avec d'une part l'hypothèse d'un recouvrement fort entre les deux concepts³⁰¹ ; d'autre part, l'idée (la plus répandue semble-t-il) que la « féodalité » est un rapport particulier et/ou un moment du « féodalisme »³⁰² ; enfin, la proposition (manifestement

²⁹⁸ « Féodalisme » et « esclavage » pouvant soit se compléter (lorsque le « servage » est considéré comme un « esclavage déguisé »), soit s'opposer (dans la perspective traditionnelle du marxisme).

²⁹⁹ Otto Brunner, *Feudalismus. Ein Beitrag zur Begriffsgeschichte*, Mainz-Wiesbaden, Akademie der Wissenschaften und der Literatur-Steiner, 1959 ; Id., « Feudalismus, feudal », dans Werner Conze et Reinhart Koselleck (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, vol. 2 (E-G), Stuttgart, Klett-Cotta, 1975, p. 337-350 ; Heide Wunder, « Feudalismus », dans *Lexikon des Mittelalters*, vol. 4, München-Zürich, 1987, p. 411-421 ; Michael Borgolte, « *Feudalismus*. Die marxistische Lehre [...] », *op.cit.*, p. 249. Peu d'auteurs se sont interrogés sur le passage du terme médiéval au concept historiographique. Si les liens sont effectivement faibles, on ne peut ignorer que cette supposée « racine » renforce la légitimité supposée du concept historien. Nous rejoignons là certaines remarques de Joseph Morsel sur le passage de termes médiévaux dans l'historiographie, dans le présent volume, et les effets délétères de cette pratique lorsqu'elle reste inquestionnée.

³⁰⁰ En Anglais aussi, la nuance entre *feudal* et *feudalism* est souvent faible et incertaine. C'est d'ailleurs le choix de Chris Wickham dans son article récent : « I need to add a terminological note from the start: I shall refer to the feudal economy (or mode of production) and feudalism interchangeably. », dans Chris Wickham, « How did the Feudal Economy Work? The Economic Logic of Medieval Societies », *Past & Present*, vol. 251, 2021, p. 3-40, ici p. 3.

³⁰¹ Par exemple : « [N]ous sommes coincés entre deux termes, le terme de féodalité et le terme de féodalisme. Que nous le voulions ou non, ils sont l'un et l'autre entrés dans l'usage, et nous sommes tous conscients de la nécessité de définir dans leur pratique et dans une terminologie des sociétés que nous sentons avoir quelque chose de commun et plusieurs choses communes et en même temps des différences capitales. », dans Evelyn Platagean et al., « Discussion de la réponse d'Hélène Antoniadis au questionnaire de la Société », *Comptes rendus des séances de la Société d'étude du féodalisme*, 1979, p. 5-24, ici p. 7 ; « Le second point que je voudrais aborder, c'est bien sûr pour m'associer plus nettement à tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'importance méthodique du livre de Witold Kula ; par exemple [pour] quelqu'un qui [comme moi] travaille sur les problèmes agraires en Amérique Latine, [...] on y trouve la volonté d'établir une espèce d'économie politique du féodalisme, ou de la seconde féodalité, comme on voudra. », dans Jean Piel, « Discussion générale », *Comptes rendus des séances de la Société d'étude du féodalisme*, vol. I, 1976, p. 21-23, ici p. 22.

³⁰² « On peut donc affirmer que la « féodalité » au sens le plus strict du terme, au sens « boutruchien », pourrait-on dire, se développe sur la base de la seigneurie. Autrement dit, sur la base de nouveaux rapports entre seigneurs et paysans, que nous appelons féodalisme : par conséquent la « féodalité » n'est qu'un aspect du féodalisme, ce qui va sans dire, mais ce qui va encore mieux en la disant. », dans Pierre Bonnassie, « De l'esclavage au féodalisme », *Comptes rendus des séances de la Société d'étude du féodalisme*, vol. 1 (2^e séance), 1977, p. 18-29, ici p. 27-28.

minoritaire), d'une séparation nette, abstraite et historiographique, soutenue fermement par Alain Guerreau :

« En fait, il s'agit de deux manières opposées d'aborder l'analyse de ces sociétés : d'un côté une manière juriste et réactionnaire empiriste (il n'y avait féodalité qu'avec vassalité, fief etc. : ça n'a jamais existé) ; d'un autre côté, l'analyse du mode de production féodal est quelque chose d'infiniment plus complexe que le simple rapport du seigneur au paysan ; en fait, un énorme effort reste à faire, à la fois pour préciser davantage les concepts, les articulations entre niveaux, les variations dans le temps aussi [...] »³⁰³ (1979)

Le féodalisme de Marx et son héritage

La clarification conceptuelle était-elle plus forte chez l'un des plus grands promoteurs du concept ? On pourrait certes penser que les analyses de Karl Marx sur le « féodalisme », en particulier la forme que celui-ci prend dans l'Europe médiévale, ont fortement influencé la compréhension du concept, hier comme aujourd'hui. Les remarquables travaux de Ludolf Kuchenbuch sur la signification du féodalisme chez Marx nous aident à comprendre comme ce dernier a pu envisager la question³⁰⁴. Malgré des évolutions importantes dans le corpus marxiste, les réflexions de l'auteur permettent de dégager plusieurs conclusions : 1) Marx n'a lui-même jamais cessé d'employer le terme « féodalisme » en concurrence avec d'autres concepts, en particulier « la féodalité » et « le Moyen Âge »³⁰⁵. 2) Il ne s'y est intéressé que parce que le système qui le caractérise mène au capitalisme et explique certains des éléments de la dynamique de ce dernier. 3) Le « féodalisme » désigne ainsi une phase du développement des sociétés humaines, qui vient après les sociétés tribales et antiques, mais avant la phase actuelle³⁰⁶. 4) Consécutivement, il n'a jamais cherché à le définir de façon interne, c'est-à-dire à en expliciter la nature et le fonctionnement.

Le féodalisme de Marx, quoi que régulièrement présent dans ses travaux³⁰⁷, se présente donc essentiellement sous la forme de remarques ponctuelles, en particulier lorsque celui-ci cherche à éclairer la nature et l'émergence de notre propre système³⁰⁸. Certes, il ne fait aucun

³⁰³ Alain Guerreau et al., « Discussion de la communication de Emmanuel Terray », *Comptes rendus des séances de la Société d'étude du féodalisme*, année 1979, 1980, p. 69-74, ici p. 74.

³⁰⁴ Bernd Michael et Ludolf Kuchenbuch, *Feudalismus [...]*, op.cit., p. 229-239 ; Ludolf Kuchenbuch, *Marx und der Feudalismus (1). Zur Entwicklung des Feudalismuskonzepts im Werk von Karl Marx*, Berlin, Helle Panke-Rosa-Luxemburg-Stiftung, 2012 (*Philosophische Gespräche*, 24) ; Id., *Marx und der Feudalismus (2). Postskript: Karl Marx und die Feudalismusdiskurse*, Berlin, Helle Panke-Rosa-Luxemburg-Stiftung, 2012 (*Philosophische Gespräche*, 25) ; Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal*, op.cit. ; Alain Guerreau, « Féodalisme », op.cit. (1982) ; Id., *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 54-56 ; Id., *Marx und der Feudalismus (2). Marx und das Mittelalter. Zur Frage seiner Quellen*, Berlin, Helle Panke-Rosa-Luxemburg-Stiftung, 2012 (*Philosophische Gespräche*, 25).

³⁰⁵ Lecture confirmée par Ludolf Kuchenbuch, *Marx und der Feudalismus (1) [...]*, op.cit., p. 8 et Alain Guerreau, « Féodalisme », op.cit. (1982), p. 460. Cette confusion est restée vive chez ceux qui pensent hériter du concept de féodalisme par Marx : « L'histoire du Moyen Âge telle que la conçoit la science marxiste-léniniste est l'histoire du féodalisme. », peut-on lire dans M. Abramson, A. Gourévitch et N. Kolesnitski (éd.), *Histoire du Moyen Âge*, op.cit., p. 5.

³⁰⁶ Il est évidemment hors de propos de résumer toutes les étapes de la pensée de Marx sur ces questions.

³⁰⁷ En particulier dans *L'idéologie allemande*, le *Grundrisse* et *Le capital*.

³⁰⁸ « Marx n'a laissé aucune théorie close et élaborée du féodalisme, entendu comme formation sociale ou mode de production. », dans Ludolf Kuchenbuch, *Marx und der Feudalismus (1) [...]*, op.cit., p. 8.

doute que, pour l'auteur, l'Europe médiévale était caractérisée par un mode de production assez spécifique (quoi qu'aussi présent dans d'autres espaces géographiques), constituant une phase originale de l'histoire humaine. Mais il n'a pas pu, n'a pas voulu ou n'a pas su s'y consacrer, ne précisant jamais ce qui formait la spécificité des liens et des rapports de productions féodaux³⁰⁹. Peut-être faut-il même aller plus loin et reprendre l'affirmation de Louis Althusser selon laquelle « le marxisme n'est pas un historicisme »³¹⁰ ? Autrement dit, le problème fondamental de Marx n'est pas d'établir une histoire totale des sociétés humaines : il ne le fait que dans la mesure où cette phase précapitaliste permet, à ses yeux, d'expliquer les mécanismes de la domination capitaliste.

Dans ces conditions, il est nécessaire de s'interroger sur les auteurs se réclamant explicitement du concept de « féodalisme » marxiste et sur l'héritage théorique du féodalisme, en général, au XX^e siècle – dans le contexte de confusion conceptuelle déjà présentée³¹¹. Évoquant certaines discussions lors du colloque de Trèves de 1981, intitulé *Zum Problem des Feudalismus in Europa*, Ludolf Kuchenbuch rappelle ce dialogue savoureux :

« *Qu'est-ce que le féodalisme ?*

C'est à nous de le dire ! »³¹².

L'anecdote pourrait prêter à sourire, mais elle en dit assez long sur les incertitudes des participants à ces journées, ainsi que sur le contenu du concept à l'orée des années 1980³¹³, alors pourtant qu'il était plus présent que jamais (cf. fig. 5). Les *Comptes rendus de la Société d'étude du féodalisme* de 1979-1980 (parus en 1982), sont là encore éclairants. Hélène Antoniadis-Bibicou y traite de la question d'un possible féodalisme byzantin et de ses liens avec le féodalisme occidental³¹⁴. Lorsqu'elle partage ses doutes sur la faiblesse des définitions données par les participants aux concepts de « féodalisme » et de « féodalité », elle reçoit des applaudissements de l'auditoire³¹⁵. Elle parle alors d'une « définition tellement large du féodalisme » que « tout le monde peut s[y] retrouver »³¹⁶.

³⁰⁹ « Globalement, on ne saurait trop répéter que Marx n'a jamais donné d'indications nettes concernant ce qu'il aurait pu considérer comme les articulations principales du mode de production féodal. », dans Alain Guerreau, « Féodalisme », *op.cit.* (1982), p. 462. Dans son *Féodalisme*, Alain Guerreau ne consacre d'ailleurs qu'une page aux travaux de Karl Marx sur le féodalisme. Il indique à juste titre que « Marx n'a laissé aucune théorie du mode de production féodal. », dans Alain Guerreau, *Le féodalisme [...]*, *op.cit.*, p. 57.

³¹⁰ Louis Althusser et Étienne Balibar, *Lire le Capital*, I, Paris, Maspero, p. 150-184.

³¹¹ On trouvera différentes pistes dans le panorama dressé par Chris Wickham, « Memories of Underdevelopment: What Has Marxism Done for Medieval History, and What Can It Still Do? », dans Chris Wickham (dir.), *Marxist History-writing for the Twenty-first Century*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 32-48.

³¹² Ludolf Kuchenbuch, *Marx und der Feudalismus (I) [...]*, *op.cit.*, p. 72. Ce qui rejoint l'interrogation de Michael Borgolte, « Was soll man unter „Feudalismus“ verstehen? », dans Id., « Feudalismus [...] », *op.cit.*, p. 249. Lors de la conférence de Trèves, l'intervention de Guy Bois s'intitulait précisément « Qu'est-ce que le féodalisme ? ». Il n'est pas anodin que Ludolf Kuchenbuch a aussi retenu ce passage hautement significatif pour le titre d'un chapitre de son dernier ouvrage (Id., *Marx, feudal*, *op.cit.*, p. 75 et seq) « *Es ist an uns, es zu sagen!* », et ceci sans aucune discussion entre l'auteur et nous à ce sujet.

³¹³ Ce début de décennie ne doit pas nous tromper : ce moment correspond largement à la fin d'un cycle socio-économique mais aussi intellectuel, ainsi que l'explique Alain Guerreau dans l'entretien que lui consacre Solal Abélès et Blaise Dufal.

³¹⁴ Hélène Antoniadis-Bibicou, « Peut-on parler de féodalisme à Byzance ? Essai de réponse », *Compte rendu des séances de la Société d'étude du féodalisme*, vol. III-IV (1979-1980), 1982, p. 2-5.

³¹⁵ « A mon avis, il aurait fallu, et là je termine, – c'est une critique que je fais, si vous voulez, à notre association – nous mettre d'accord au commencement sur ce qu'est le mode de production féodal, sur ce qu'est la féodalité et le féodalisme (*applaudissements*) parce que, de ce fait, ... ce n'est pas du tout évident. », Id., p. 5.

³¹⁶ Id., p. 5.

Les chercheurs l'employant forment ainsi un ensemble d'autant plus large et incertain que l'idée n'a jamais été proprement définie, y compris chez Marx, mais qu'elle a aussi, paradoxalement, fortement polarisé les débats dans l'historiographie dans la seconde moitié du XX^e siècle, au croisement des champs politiques et académiques. On peut néanmoins distinguer deux approches principales : la première se réclame souvent explicitement du putatif féodalisme de Marx et centre ses analyses sur la question des passages du monde médiéval au monde contemporain, ce qui revient à l'approche de Marx lui-même³¹⁷ ; la seconde emprunte la terminologie marxiste, mais dans une acception beaucoup plus vaste, ce qui revient peu ou prou à l'approche traditionnelle de la médiévisique. Ce qui distingue le premier groupe d'auteurs, c'est en effet un intérêt prononcé pour la question de la « transition » : c'est-à-dire le ou les passages du « féodalisme » au « capitalisme »³¹⁸.

Chez les auteurs de la seconde moitié du XX^e siècle se réclamant du concept de féodalisme de Marx, ayant essayé d'éclaircir la nature des rapports de production dans l'Europe médiévale, on retrouve comme nous l'avons dit le plus souvent une analyse des rapports entre « paysans » et « seigneurs », typique de l'histoire médiévale au sens large³¹⁹. Cette lecture ne s'éloigne en effet guère de l'historiographie traditionnelle, excepté dans la mesure où elle emploie des terminologies/concepts propres au marxisme, comme la « lutte des classes »³²⁰, et sans doute une approche plus globalisante. L'anecdote rapportée par Alain Guerreau dans l'entretien du présent volume, autour de la perception des médiévistes de l'ex-RDA du manuel

³¹⁷ Alain Guerreau, « Féodalisme », *op.cit.* (1982)p. 460. Parmi ceux-ci, on retrouve des médiévistes soviétiques, des anglais (R.S. Hilton, E. Hobsbawm, C. Hill, le débat Dobb-Sweezy), de l'ex-RDA (W. Kula, A. Wyczanski, B. Geremek en Pologne ; E. Werner, E. Müller-Mertens, K. Bosl, L. Kuchenbuch, H. Wunder), ainsi que quelques français (G. Lefebvre, A. Soboul, P. Vilar, etc.). Cette spécificité a d'ailleurs déjà été relevée par différents auteurs, y compris encore récemment par Jack Goody, dans Id., *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2010 (première édition en anglais en 2006), p. 230-232.

³¹⁸ Sur la question de la « transition », quelques jalons fondamentaux : Paul M. Sweezy, Maurice Dobb, H.K. Takahashi, Rodney Hilton et Christopher Hill, *The Transition from Feudalism to Capitalism. A Symposium*, New York, Science & Society, 1963 ; Perry Anderson, *Passages from Antiquity to Feudalism*, London, New Left Books, 1974 (trad. française Paris, F. Maspero, 1977) ; Rodney Hilton, *Class Conflict and the Crisis of Feudalism. Essays in Medieval Social History*, Londres, The Hambledon Press, 1985. On trouvera une bibliographie plus récente dans Guy Lemarchand, « La question de la transition en Europe du féodalisme au capitalisme aujourd'hui et l'apport d'A. Soboul », dans *Cahier des Annales de Normandie*, vol. 30 (Guy Lemarchand, *Féodalisme, société et Révolution Française : études d'histoire moderne, XVI^e-XVIII^e siècles*), 2000, p. 239-254 ; ainsi que dans Jack Goody, dans *Le vol de l'histoire [...]*, *op.cit.* Les travaux des médiévistes ouvertement marxistes sur les passages de l'Antiquité au « féodalisme » sont plus rares, mais on peut citer l'article d'Alain Guerreau présent dans le présent volume, ainsi que Chris Wickham, « The other transition: From the Ancient World to Feudalism », *Past & Present*, vol. 103, 1984, p. 3-36. Le féodalisme est parfois lui aussi divisé en différentes phases, par exemple entre « féodalisme primitif », « féodalisme développé » et « féodalisme finissant », dans M. Abramson, A. Gourévitch et N. Kolesnitski (éd.), *Histoire du Moyen Âge*, Moscou, Éditions du progrès, 1976, p. 8.

³¹⁹ Alain Guerreau, « Féodalisme », *op.cit.* (1982), p. 463.

³²⁰ C'est d'ailleurs l'hypothèse de Robert Fossier, dans son compte rendu de l'*Histoire du Moyen Âge* parue aux Éditions du progrès en 1976 : « [L]a lecture [de l'ouvrage] procure l'impression très réconfortante qu'il n'y a pas de divergence fondamentale entre l'optique « marxiste » et celle des historiens « bourgeois », sans qu'il y ait lieu de s'interroger sur le sens ou le volume des influences. Il n'y a guère en Occident aujourd'hui d'historien qui [...] n'estime fondamentale, parmi les rouages qui meuvent l'histoire, la nature des rapports ou des systèmes économiques ou sociaux entre les groupes humains, qu'on les appelle « classes » ou autrement « prélèvement seigneurial » ou « exigences des plus riches », « masses laborieuses » ou « tiers ordre », « féodalisme » ou « régime seigneurial » [...]. », dans Robert Fossier, « Compte rendu : *Histoire du Moyen Âge*, Moscou, Éditions du Progrès, 1976, in-8°, 734 pages, illustrations », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 135-1, 1977, p. 241-242. Cette demi-critique nous semble parfaitement justifiée, de même que la confusion entre « féodalisme » et « régime seigneurial ».

de Guy Fourquin, *Seigneurie et féodalité au Moyen Âge*³²¹, est à ce titre très révélatrice³²². Ces derniers semblaient en effet considérer l'ouvrage comme typiquement « marxiste », alors qu'un regard distant du premier quart du XXI^e siècle comme le nôtre peine à le distinguer des approches majoritaires/traditionnelles. D'ailleurs, Guy Fourquin se positionne explicitement dans une perspective d'histoire « politique, religieuse, mentale et économique »³²³. Peut-on généraliser ce constat ?

Fief, féodalité et féodalisme(s) : un ou plusieurs paradigmes ?

Il semble en effet que toute approche d'histoire socio-économique tournant autour des rapports entre « paysans » et « seigneurs » était *de facto* considérée comme « marxiste » et relevant du « féodalisme » dans les années 1950-1985/1990, par la plupart des médiévistes³²⁴. On pense un peu ici à Pierre Vilar³²⁵. La liste des participants à la première séance de la *Société d'étude du féodalisme* en dit par exemple long sur l'importance du mouvement alors réuni autour du terme, avec en fait des approches très divergentes³²⁶. Le paradigme n'était certainement pas exclusif et incluait au contraire très largement, historiographiquement et sociologiquement. Au-delà de la *Société d'étude du féodalisme*, on retrouve en effet des éléments de cette lecture « féodaliste » des rapports entre dominants et dominés chez des auteurs très variés, de Rodney Hilton à Guy Bois, en passant par Jacques Le Goff, Georges Duby et Chris Wickham – qu'ils emploient au nom explicitement le concept de « féodalisme ». Cette approche, certes marxiste parce qu'elle fait d'une certaine forme de « lutte des classes » le moteur de l'histoire, s'inscrit fondamentalement dans la lignée des travaux historiques redevables aux Lumières et à la Révolution, autrement dit à ce que l'on appelle parfois dans la terminologie marxisante l'« historiographie bourgeoise »³²⁷.

Le cas de Marc Bloch est ici assez éclairant. S'il n'emploie jamais le concept de féodalisme dans son maître ouvrage, *La société féodale*, la perspective dessinée par l'auteur est la même que celle de nombreux historiens se réclamant du « féodalisme » : une histoire socio-

³²¹ Guy Fourquin, *Seigneurie et féodalité au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1970. D'ailleurs, Fourquin émet lui-même de vives réserves sur la « féodalité » des marxistes, puisqu'il écrit : « Pour les marxistes, la « féodalité » a duré un millénaire alors que la féodalité véritable n'a duré qu'environ trois siècles. », p. 7.

³²² « [À] un moment, je ne sais plus pourquoi, ils m'ont dit : « *Mais qu'est-ce que vous pensez du bouquin d'histoire économique de Fourquin ?* » Je dis : « *Mais c'est dégueulasse, c'est nul, etc...* » Ils m'ont dit : « *Mais enfin c'est un grand marxiste !* ». Alors là je me suis dit : « *Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond* » ».

³²³ Guy Fourquin, *Seigneurie et féodalité au Moyen Âge*, op.cit., p. 9.

³²⁴ C'est sans doute cela qui rend l'attaque de Susan Reynolds contre le terme « *feudalism* » et ses implications d'autant plus large. Elle ne touchait pas seulement les médiévistes se réclamant du marxisme, mais en fait tous les historiens s'occupant de problèmes connexes à la « seigneurie » : Susan Reynolds, *Fiefs and Vassals: the Medieval Evidence Reinterpreted*, Oxford-New York, Clarendon Press, 1994.

³²⁵ « Le commerce de l'histoire a ceci de commun avec le commerce des détergents que l'on y fait volontiers passer la nouveauté pour l'innovation. Il a ceci de différent que les marques y sont très mal protégées. N'importe qui peut se dire historien. N'importe qui peut y ajouter « marxiste ». N'importe qui peut qualifier de « marxiste » n'importe quoi. Pourtant rien n'est plus difficile et rare que d'être historien, si ce n'est d'être historien marxiste. », dans Pierre Vilar, « Histoire marxiste, histoire en construction. Essai de dialogue avec Althusser », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, vol. 28:1, 1973, p. 165-198, ici p. 165.

³²⁶ De celle-ci, il ressort clairement que cette séance était « le lieu où il faut être », même si les chercheurs présents n'avaient pas le même poids qu'ils ont aujourd'hui, pour la plupart.

³²⁷ Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal!*, op.cit. C'était d'ailleurs, aussi, la source principale de Marx en matière de féodalisme ; Id., p. 9 : « Il est clair que les conceptions de Marx sur le féodalisme proviennent des Lumières, du libéralisme et des premiers socialistes ». On rappelle par ailleurs que le concept de « Lutte des classes » a été proposé par François Guizot.

économique des liens entre l'aristocratie laïque et les dominés (tour à tour « vassaux », « cultivateurs » ou « paysans »), à travers la question du « fief » et du « servage »³²⁸. Sommes-nous aujourd'hui encore situés de cette perspective ? On serait tenté de répondre par l'affirmative. Ce qui paraît assez logique dans la mesure où la distinction entre « économie », « politique » et « religion » mène presque inéluctablement à cette lecture. Ainsi, c'est probablement dans l'historiographie anglo-saxonne que cette lecture est aujourd'hui la plus dynamique, peut-être parce que, comme nous l'avons déjà dit, le concept de « *feudalism* » peut tout simplement être traduit par « féodalité » et qu'il peut désigner, sous certaines plumes, le système de l'Europe médiévale lui-même³²⁹. D'une certaine façon, si Chris Wickham peut affirmer que le modèle marxiste de l'histoire socio-économique (du Moyen Âge) a été totalement intégré aux lectures du XXI^e siècle³³⁰, c'est parce que Marx ne divergeait pas ou peu, sur ce point, des analyses qui lui sont antérieures. Parce que cette lecture socio-économique est en fait profondément ancrée dans l'approche historique des Lumières. Comme l'écrivait déjà en 1973 Pierre Vilar : « *certain historiens sont plus marxistes qu'ils ne le croient, et d'autres moins qu'ils ne l'imaginent* »³³¹.

Le « féodalisme » au sens large désigne ainsi, selon nous, différentes tentatives d'analyses historiographiques, plus ou moins abstraites, quoique généralement plutôt systémiques, de ce que d'autres nomment la « féodalité »³³². Pour dire les choses autrement, tout se passe comme s'il avait existé, historiographiquement, une « féodalité restreinte » (la féodalité « juriste ») et une « féodalité générale » (le « féodalisme » au sens strict). Ces deux

³²⁸ Concernant Marc Bloch, voir les remarques d'Alain Guerreau, *Le féodalisme*, op.cit., p. 76-77. Dans son ouvrage *Fiefs and Vassals [...]*, op.cit., (1994), Susan Reynolds propose une analyse critique du concept de *feudalism*, mais se limite à une acception particulière : le « lien féodo-vassalique ». Toutefois, nous ne voyons pas clairement comment il est possible de distinguer ce sens de *feudalism*/féodalisme des autres acceptions empruntant à la « féodalité » et au « fief » au sens large. Si la critique de Reynolds ne nous paraît pas totalement infondée, elle pose des difficultés car elle manque clairement sa cible, beaucoup plus large qu'espérée. Curieusement, le livre ignore à la fois les travaux d'Alain Guerreau et ceux de Ludolf Kuchenbuch. Sur cette critique, voir aussi les travaux de Elizabeth A. R. Brown, « The Tyranny of a Construct: Feudalism and Historians of Medieval Europe », *The American Historical Review*, vol. 79, n° 4, 1974, p. 1063-1088. En Italie, le « *feudalismo* » renvoie encore à une approche plutôt classique des liens « féodo-vassaliques ». Voir par exemple *Il feudalesimo nell'alto Medioevo*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 2000 (*Settimana di studio*, 47). Voir de même la typologie des sens du concept de féodalisme donné dans Chris Wickham, « Le forme del feudalesimo », dans *Il Feudalesimo nell'Alto Medioevo*, 2 volumes, Spoleto, Presso la sede del Centro, 2000 (*Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo* 47), p. 15-46.

³²⁹ La traduction anglaise de l'ouvrage de François-Louis Ganshof, *Qu'est-ce que la féodalité*, Bruxelles, J. Leblond, 1944, est en effet *Feudalism* (trad. Philip Gerson), Londres, Longmans, Green and co., 1952. Voir encore récemment Sverre Bagge, Michael H. Gelting et Thomas Lindkvist (dir.), *Feudalism: New Landscapes of Debate*, Turnhout, Brepols, 2011 (*The Medieval Countryside*, 5). Il faudrait en outre ajouter qu'il existe un concept propre au monde anglo-saxon, celui de *Bastard Feudalism*, qui décrirait une « féodalité » intermédiaire entre celle du Moyen Âge central et celle des XV^e-XVI^e siècles : Michael Hicks, *Bastard Feudalism*, New York-Londres, Routledge, 1995.

³³⁰ « The result of all these processes could be put like this: in medieval economic and social history, far from Marxist ideas being dead or moribund, they are everywhere. But they have been normalized. We have lost the Cold War imagery of Marxist versus 'bourgeois' historical interpretations, forever fighting it out, notwithstanding the personal respect for members of the other camp felt by plenty of practitioners (between Michael Postan and Rodney Hilton, for example). Instead, Marx simply becomes a major social theorist of the past whose ideas can be drawn on, just like Malthus, or Smith, or Weber. », dans Chris Wickham, « Memories of Underdevelopment: What Has Marxism Done for Medieval History, and What Can It Still Do? », op.cit., p. 35.

³³¹ Pierre Vilar, « Histoire marxiste, histoire en construction [...] », op.cit., p. 166.

³³² « [J]'ai essayé de conduire en parallèle l'étude des constructions du féodalisme et celle de l'évolution de la réflexion historique la plus abstraite. La corrélation des deux groupes me semble indiscutable, et, sans préjuger du tout de l'analyse théorique qui devrait être faite de la nature et du fonctionnement des rapports qui lient ces deux séries, je pense avoir empiriquement montré que de cette mise en parallèle ressortaient plus d'enseignements que de la somme des deux études conduites isolément. », dans *Le féodalisme [...]*, op.cit., p. 141.

traditions possèdent certes des divergences importantes – leur portée systémique variable, leur degré d’abstraction, leur approche sociologique ou non – mais restent fondamentalement situés, pensons-nous, sur un même niveau analytique : la politique, l’économie, la religion et les implications de cette division aux plans sociologiques et historiques. Dans cette approche, l’histoire médiévale se résume à la domination largement consciente de l’aristocratie laïque/des seigneurs sur leurs « vassaux » et les « paysans », à travers différentes formes institutionnelles et politiques (jusqu’à l’« État féodal »), avec pour objectif ultime la constitution d’un capital économique qui ne dit pas son nom.

Le concept de « féodalisme » souffre ainsi de différentes faiblesses : mal défini dès ses origines, il fait aussi l’objet de tensions académiques, sur fond de conceptions politiques contradictoires. D’une certaine façon, on peut dire que pris globalement, l’approche « féodaliste » de l’Europe médiévale a largement été un échec, ainsi que le montre le bilan dressé en 2022 par Ludolf Kuchenbuch : « *Les études sur la relation entre le marxisme et le Moyen Âge de ces années-là se lisent comme des rapports définitifs sur des constats d’échecs* »³³³. Reste donc une question centrale pour notre essai : comment Alain Guerreau s’est-il inséré dans ce champ historiographique complexe ? Le *Féodalisme* qu’il construit est-il compatible avec le « féodalisme » courant, dont nous avons vu par ailleurs qu’il se confondait largement avec l’approche traditionnelle de la médiévistique – si l’on excepte les positionnements politiques.

Dans ce domaine, l’article de 1998 « Le concept de féodalisme » (*El concepto de feudalismo*) est éclairant³³⁴. L’auteur y évoque tout d’abord sa conception de l’Europe médiévale, avant de passer dans un second temps à la critique des propositions historiographiques. En 1980, dans *Le féodalisme*, c’était le schéma inverse qui prévalait : l’ouvrage débutait par une longue critique historiographique, suivie de propositions inédites, très différentes des tentatives antérieures. Dans les deux cas, on remarque que la critique – y compris du « féodalisme » historiographique – est nettement séparée de la partie constructive. L’originalité et le degré d’autonomie du paradigme avancé paraissent forts : celui-ci se fonde certes sur une critique méthodique, mais seulement dans la mesure où elle permet de dégager les faiblesses des théories/concepts précédents³³⁵. C’est d’ailleurs ce que confirment les analyses réalisées dans la première partie de cet essai, qui pointent l’originalité des propositions théoriques, méthodologiques et conceptuelles de l’auteur. Ainsi, même s’il est vrai qu’Alain

³³³ Ludolf Kuchenbuch, *Marx, feudal!*, op.cit., p. 75-76 : « *Studien über das Verhältnis zwischen Marxismus und Mittelalter dieser Jahre lesen sich wie Abschlussberichte über misslungene Bemühungen* ». L’auteur cite aussi un extrait d’article de Walter Pohl, tout aussi révélateur : « Überhaupt hat die Konjunktur des Begriffs Feudalismus bis in die siebziger Jahre inzwischen einer gewissen Ratlosigkeit Platz gemacht; die herkömmlichen Definitionen, sei es als Lebenswesen oder als Produktionsweise, sind erschüttert, dennoch hat sich auch die radikale Kritik daran nicht durchgesetzt. », dans Walter Pohl, « Die Anfänge des Mittelalters – Alte Probleme, neue Perspektiven », dans Hans-Werner Goetz et Jörg Jarnut (dir.), *Mediävistik im 21. Jahrhundert*, München, W. Fink, p. 361-378, ici p. 366.

³³⁴ Alain Guerreau, « El concepto de feudalismo : génesis, evolución y significación actual », dans Carlos Estepa, Domingo Placido et Juan Trias (dir.), *Transiciones en la antigüedad y feudalismo*, Madrid, 1998, p. 91-116. L’article est disponible en version originale sur HAL-SHS (<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01152307/document>). On constate au passage que l’article s’insère dans le cadre d’une réflexion collective sur la « transition », et que c’est dans ce contexte que *Le féodalisme* (ou le « féodalisme » ?) est convoqué.

³³⁵ Alain Guerreau, « Le concept de féodalisme [...] », op.cit., p. 27 de la version française : « L’évolution de l’historiographie du Moyen Âge aux XIX^e et XX^e siècles se laisse en majeure partie résumer en une série d’affrontements et de retournements de tendances entre les tenants d’une logique pensée en termes politiques et ceux d’une logique pensée en termes économiques (qui n’apparurent qu’à l’extrême fin du XIX^e siècle) tandis que d’autres, à l’écart, construisaient une « histoire de l’Église » complètement séparée, organisée dans la perspective d’un vaste continuisme, autonome par rapport à tout bouleversement social ».

Guerreau a consacré de nombreux travaux à l'historiographie, ce fut presque toujours dans la perspective de s'en détacher radicalement.

C'est particulièrement vrai dans le cas de Marx, à qui l'auteur emprunte avant tout une démarche abstraite et critique, mais assez peu d'éléments théoriques concernant l'Europe médiévale au sens strict³³⁶. Suite à Ludolf Kuchenbuch, il a en effet insisté à différentes reprises sur les hésitations de Marx, déjà évoquées, ainsi que sur les erreurs conceptuelles des historiens dits « marxistes » de l'Europe médiévale – en particulier la focalisation sur les laïcs et l'oblitération de l'Église comme cœur de la domination, de la reproduction et du mode de production³³⁷. Pour le dire autrement, si Alain Guerreau hérite de certains thèmes du marxisme épistémologique et du féodalisme historiographique (la domination, la dynamique sociale, l'articulation entre le matériel et l'idéal), en particulier à travers Maurice Godelier, il semble absurde de le limiter à cet apport. Échappant ainsi au seul thème de la « transition »³³⁸, mais aussi à une vision « économiste » du marxisme appliqué à l'Europe médiévale, Alain Guerreau a cherché une autre voie : celle de la compréhension de la dynamique interne de ce système, à partir de la reconstitution de sa logique³³⁹.

Dans ces conditions, on se demande comment la théorie d'Alain Guerreau a pu être assimilée au « féodalisme » majoritaire, si ce n'est par le biais de lectures incomplètes et politiques. Pourtant, c'est dans ce cadre confus et incertain qu'ont été perçues son œuvre et ses

³³⁶ Il paraît absolument révélateur que l'apport de Marx à la compréhension de l'Europe médiévale soit reléguée à quelques pages, aussi bien dans *Le féodalisme*, op.cit., p. 57-59, que dans *L'avenir d'un passé incertain [...]*, op.cit., p. 54-57. Ce point avait d'ailleurs été bien perçu par Jacques Le Goff, dans sa préface au *Féodalisme [...]*, op.cit., p. 9 : « [L]a référence à un marxisme authentique – issu d'une lecture directe de Marx et d'une réflexion personnelle à partir non de dogme ou de pseudo-marxisme mais de l'utilisation d'une méthode en beaucoup de point toujours éclairante ». Voir encore l'analyse de l'apport de Marx à l'étude pratique de l'Europe médiévale donnée par Alain Guerreau dans le *Dictionnaire du Marxisme* : « Le position qu'on vient d'esquisser [*Marx n'a jamais traité la question du mode de production féodal au sens strict ; son apport empirique, en la matière, se concentre sur la question de la transition ; les analyses « marxistes » du féodalisme se concentrent largement sur la question de l'opposition entre « seigneurs » et « paysans »*], dominante dans le champ marxiste, joue incontestablement un rôle d'obstacle dogmatique. Elle a empêché qu'on prenne correctement en compte la tentative réellement marxiste, puissante et originale, de Jacques Le Goff (*La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964) dont la volonté d'articuler toutes les grandes fonctions sociales sur la base d'un mode de production analysé dans toutes ses composantes trace l'axe de la seule voie qui permette de franchir l'obstacle et d'élaborer enfin une théorie marxiste du féodalisme. », dans Alain Guerreau, « Féodalisme », op.cit. (1982), p. 463.

³³⁷ On pourrait d'ailleurs se demander dans quelle mesure cette conception fondamentalement biaisée des rapports sociaux médiévaux n'est pas liée à la « double fracture conceptuelle », qui installe définitivement le concept de « religion » comme fondement de la pensée européenne contemporaine, mais aussi du marxisme lui-même, qui traite la « religion » comme une pure « idéologie ». En définitive, cette assimilation de l'*ecclesia* médiévale à la religion a eu un effet désastreux : puisqu'elle relevait *seulement* de l'idéologie, elle pouvait être éliminée de l'analyse de la domination et de la reproduction sociale. Tant les historiens marxistes que les non-marxistes se trouvant alors dans l'impossibilité stricte d'expliquer la logique de l'Europe médiévale, pour des raisons toutefois un peu différentes.

³³⁸ Pour lequel il propose néanmoins différentes hypothèses, en particulier dans *Le féodalisme*, mais aussi dans l'article présent au sein de ce volume. Ces dernières années, Alain Guerreau a réalisé de nombreuses recherches sur la pensée des Pères et leur intérêt en matière de structure sociale. Ces travaux sont malheureusement encore inédits, mais ils constituent un apport important à la question des passages de l'Antiquité au système médiéval.

³³⁹ « Car telle est bien en effet l'alternative sur laquelle a buté depuis un demi-siècle la médiévisique d'orientation marxiste : soit il s'agit d'élucider les conditions de la naissance du capitalisme et, là, les voies tracées par Marx fournissent un fil conducteur remarquablement efficace ; soit on recherche la dynamique propre du mode de production féodal, et l'on tombe sur un problème que Marx n'a jamais traité. Dans cette situation bien délicate, les historiens marxistes ont généralement tenté avant tout de renverser la proportion des développements de Marx lui-même et cherché à couvrir l'essentiel du champ de recherche par l'étude des rapports entre paysans et seigneurs. », dans Alain Guerreau, « Féodalisme », op.cit. (1982), p. 463.

théories, dès l'orée des années 1980. Une telle méprise n'a toutefois été possible que dans la mesure où les propositions présentes dans le livre s'opposaient frontalement à la plupart des théories concernant le système médiéval – générant une tension scientifique et académique au sens kuhnien. Ainsi, le brouillage politico-conceptuel autour du marxisme et du « féodalisme » – dont l'importance s'est progressivement évaporée dès 1980, dans un contexte de resserrement du néo-libéralisme³⁴⁰ – a pu décaler cette tension, en permettant de ne pas affronter les propositions du nouveau paradigme. La réception intellectuelle particulièrement limitée du *Féodalisme*, dans un premier temps, nous semble pouvoir être comprise selon cette double mécanique : 1) un paradigme novateur, quasi-impossible à absorber pour le complexe scientifico-académique en place (et donc une frange alors dominante, quoi que dominée par les plus dominants, de la société), tant il remettait en cause les idées, méthodes et concepts disciplinaires ; 2) un brouillage lié au contexte socio-politique, imputable à la fois à une mécompréhension de l'apport de Marx et de la double voire triple lecture du « féodalisme » (l'approche par la « transition » ; l'approche par la lutte entre seigneurs et paysans, qui se trouve aussi être une des bases de la médiévisique au sens large ; l'approche d'Alain Guerreau, qui est une vision originale et dynamique de l'altérité médiévale).

En définitive, notre hypothèse est donc la suivante : si le *Féodalisme* et plus globalement les théories d'Alain Guerreau et Anita Guerreau-Jalabert ont connu, au moins dans un premier temps, une si faible réception pratique, c'est d'abord parce qu'ils s'opposaient frontalement aux lectures traditionnelles des documents et de la société médiévale. Celles-ci partent/partaient généralement de concepts contemporains, ces macro-concepts dont la nocivité abstraite avait aussi été démontrée par Ludolf Kuchenbuch (économie, politique, religion, auxquels on peut adjoindre droit, Marché, travail, marchandise, valeur...). Le paradigme d'Alain Guerreau inverse ce mouvement, tout en le complexifiant : il part de la documentation médiévale, conçue comme un corpus, et monte en abstraction à partir des propriétés dudit corpus. C'est la base même de l'analyse structurale, tant celle de Marx (qui n'a cependant pas à affronter les obstacles liés à l'altérité, puisque le système qu'il analyse est aussi celui dans lequel il vit) que celle de Lévi-Strauss (qui observe les variations d'un mythe pour en comprendre le sens)³⁴¹. Cela explique que les concepts d'Alain Guerreau et d'Anita Guerreau-Jalabert sont souvent issus de termes latins, même si ces concepts signifient *plus* (ou *autrement*) que leurs homonymes latins/médiolatins.

³⁴⁰ François Cusset, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La découverte, 2006.

³⁴¹ Maurice Godelier, *Lévi-Strauss*, Paris, Seuil, 2013.